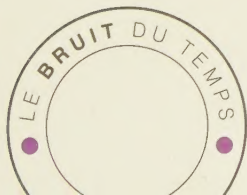


JOHN COWPER, THEODORE  
ET LLEWELYN POWYS  
LES PARIAS • ESSAIS CHOISIS  
PAR PATRICK REUMAUX




Patrick Reumaux, auteur et traducteur, au Bruit  
du temps :

*La Table ronde des Powys*, essai, 160 p., 2022

John Cowper Powys, *Rodmoor*, roman, préface  
d'Amaury Nauroy, 464 p., 2021

Theodore Francis Powys, *Le Pré de la chèvre*,  
nouvelle, avec des reproductions des illustrations  
de Gwenda Morgan pour l'édition originale,  
80 p., 2021.



Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation



## LES PARIAS

© The Estate of T. F. Powys, 1918 pour *Soliloquies of an Ermit* de Theodore Francis Powys.

© John Cowper Powys, 1915 pour les essais « The Art of Discrimination », « Emily Brontë », « Oscar Wilde » et « Suspended Judgement » tirés du recueil *Suspended Judgments, Essays on Books and Sensations* et pour « Nietzsche », essai tiré du recueil *Visions and Revisions*.

© Le Bruit du temps, 2022 pour la traduction française et la présente édition.

LLEWELYN, THEODORE ET  
JOHN COWPER POWYS

## LES PARIAS

Essais traduits de l'anglais par  
Patrick Reumaux

Vignettes de Thomas Bewick

LE BRUIT DU TEMPS





## LLEWELYN POWYS



## CHRISTOPHER MARLOWE

Même si l'on sait très peu de choses sur la vie de Christopher Marlowe, peu de noms dans la littérature anglaise sont aussi auréolés de romantisme. « Un homme dans la fleur de la jeunesse, un homme de génie, avec l'ambition d'être d'un Dieu\* »... cette farouche et fascinante personnalité raye d'un éclair le firmament de l'ère élisabéthaine avec la foudroyante et soudaine beauté d'une étoile filante. Depuis le début, une certaine aura de désastre imminent semble avoir entouré les brèves années de son existence rebelle. Comme si les vents qui soufflaient sur lui des grands espaces étaient chargés d'une électricité suffocante. Comme si on avait su depuis toujours qu'il deviendrait rapidement immortel. Les sujets mêmes de ses pièces étaient significatifs : l'histoire du roi blasphémateur des Scythes ; l'histoire de l'aventureux érudit de Wittenberg ; l'histoire du malheureux monarque anglais si désastreusement attiré par la beauté physique de ses amis\*.

Né quelques mois avant William Shakespeare, Christopher Marlowe n'avait ni la bonhomie, ni l'indulgente sagesse de ce grand poète. On ne cesse de trouver dans l'œuvre de Marlowe trace d'une impatience intellectuelle, d'un tempérament juvénile plein de bravade,

irrésistiblement attiré vers les aspects de la vie susceptibles de choquer les convenances.

Avec ce personnage étincelant, la Renaissance italienne avait enfin trouvé l'incarnation même de l'intrépidité d'esprit qui lui est propre, mais à l'étranger, brillant comme une flamme dans les rues sinistres et gibbeuses du vieux Londres. Il n'est donc pas étonnant que le nom de Kit Marlowe ait été, pendant des générations, un cri de ralliement pour la jeunesse dorée, révoltée avec insouciance contre les restrictions de la prudence adulte.

Il est regrettable que rien ne nous fournisse le moindre indice du genre de grâce physique qui, sans le moindre doute, aida beaucoup ce fils d'un cordonnier de Canterbury à obtenir les faveurs d'hommes tels que Sir Walter Raleigh et Sir Thomas Walsingham\*. Peut-être était-ce l'humilité même de sa condition – avec un mode de vie fait d'abstinence et d'austérité – qui entraîna irrémédiablement « le pur esprit » de la nature sensuelle de Kit Marlowe vers ces expériences où l'on pouvait s'attendre à ce que sa sensualité exacerbée tirât les plus vives satisfactions. On est, en tout cas, en droit de supposer que la pièce sombre au plafond bas et aux boiseries de chêne située dans l'angle gauche de la vieille cour de Corpus\* fut le théâtre de maintes équipées sauvages imaginaires, tant qu'elle fut occupée par cet étudiant aux réparties fulgurantes qui, bien que manquant de tout, crevait déjà d'envie de vivre mille aventures fantastiques. Pas étonnant que, aujourd'hui encore, comme peut en

témoigner l'auteur de ces lignes, les jeunes gens qui ont eu le privilège de fréquenter cette enceinte historique chérissent la mémoire du poète fameux qui, il y a plus de trois siècles, passait en bambochant d'une volée de marches à l'autre, trébuchant sur le sol inégal des pavés ovoïdes de la cour la plus retirée du plus vieux collège de Cambridge.

On a suggéré que Marlowe avait subi l'influence du malheureux Kett qui, lui-même formé à Corpus, fut brûlé pour hérésie en 1589\*. Si tel fut vraiment le cas, il est certain que le jeune disciple surpassa bientôt le doux mysticisme de son maître. Car, tant ses écrits que les récits, légendes et ballades liés à son nom prouvent à l'évidence que Marlowe, dans sa quête de « belles choses translunaires\* » était seul « maître de ses désirs » et ne reconnaissait ni contrôle ni limite. En vérité, avec cet entêtement malheureux qui semble si souvent être associé à l'intelligence, il semblerait qu'il n'ait jamais eu le moindre remords à balancer par-dessus les moulins, avec une affligeante légèreté, les grandes vérités de la religion chrétienne !

On a dit que son diplôme de Cambridge avait pour but de le faire entrer dans le giron de l'Église. Si tel était le cas, le plan échoua lamentablement. Après son départ de l'université, on le retrouve volant de ses propres ailes à Londres, écrivant des pièces de théâtre et vivant la joyeuse vie de Bohême d'un artiste, ami de Peele et de Greene\*, poètes dont il différait, selon la plume affûtée

d'Algernon Charles Swinburne, « non en degré mais en nature ; non comme un aigle diffère des roitelets ou des mésanges, mais comme un aigle diffère des grenouilles ou des crapauds\* ».

Sa première pièce lui valut une reconnaissance immédiate et, les années suivantes jusqu'à sa mort, il s'occupa de travaux littéraires. Il est évident que Shakespeare lui-même tomba sous le charme de son génie, appréciant non seulement la valeur de « son trait puissant », mais recherchant son aide pour plusieurs de ses propres pièces\*. N'est-il pas également possible de percevoir dans la tirade célèbre de *Comme il vous plaira*\* dans laquelle Shakespeare s'adresse à son compagnon mort, une certaine tendresse nostalgique ?

Quelle atmosphère excitante cet insouciant et voluptueux jeune homme a-t-il dû apporter dans cette noble compagnie de poètes qui, à la fermeture des maisons de jeux, se réunissaient autour du feu de tourbe de la taverne de la Sirène !

*Nous en avons vu, des choses, à la Sirène, et entendu\**  
*Des mots aussi légers qu'une flamme, aussi subtils,*  
*Comme si celui qui les prononçait avait voulu*  
*Se mettre tout entier dans ce trait d'esprit*  
*Avant de vivre idiot la suite de sa morne vie.*

Dernièrement, certains esprits bien-pensants ont tenté d'aligner la mémoire de Kit Marlowe sur les estimables critères de la vie bourgeoise. Dans cette entreprise,

personne n'a montré plus d'enthousiasme et d'habileté que son dernier biographe Mr. Ingram\*, dont le nom est, par coïncidence, celui qui est souvent donné au meurtrier de Marlowe. Même une lecture rapide des œuvres de Marlowe devrait suffire à montrer l'insurmontable difficulté de la tâche que Mr. Ingram a entreprise. Il suffit de feuilleter quelques pages pour comprendre que la réputation dont jouit depuis trois cents ans ce vaurien du théâtre n'était pas « une agréable farce des anciens\* ». En dépit de sa « folie de mi-été\* », on ne connaît guère de pièce de théâtre plus païenne dans sa conception et son traitement que *Tamerlan* :

*Viens, marchons contre les Puissances du Ciel\**  
*Envoyons de noires aurores dans le firmament*  
*Pour signifier le massacre des Dieux*

. . . . .  
*Viens, lance sur feutre, perçons la poitrine*  
*Dont les épaules supportent l'axe du monde.*

*La Tragique Histoire du Dr Faustus*, écrite par un vaurien bouffi de vanité, respire le même air équivoque. La passion idolâtre d'un païen en transe dès qu'il aperçoit la tendre chair d'une mortelle a-t-elle jamais trouvé meilleure expression que dans son adresse à Hélène de Troie ?

Prologues, pièces de théâtre, poèmes, etc. ont la couleur et la forme du tempérament éruptif et opiniâtre de leur auteur :

*Car il a en lui ce grain de folie\**  
*Qui est l'apanage d'un poète.*

Que son génie « se plaise à badiner avec des sujets interdits\* » saute aux yeux dans son *Édouard II* et dans de nombreux passages de *Héro et Léandre*. D'ailleurs, dans ce dernier poème, il nous met sous les yeux, avec un art consommé, la désolation solitaire « d'un vieux manoir près de la mer » construit au bord même de la falaise !

*Loin de la ville, là où tout s'endort\**  
*Sauf la mer qui, pianotant sur le sable d'or,*  
*Fracasse la terre d'un murmure*

Son attirance pour les plaisirs lascifs se montre sans ambiguïté dans ces vers :

*Faute d'être moissonné, le blé se meurt\*,*  
*La beauté dépérit, faute d'une âme sœur*

*Que dix mille nuits ne fassent qu'une\**  
*Pour dormir ensemble sous la lune*

*Elle préférerait entendre une histoire d'amour\**  
*Qu'être ensevelie sous les oraisons*  
*Et préférerait de loin devenir un lit*  
*Dans l'étreinte des bras d'un amant*  
*Qu'aller à la Messe de minuit.*

Les vers suivants, je le crains, risquent d'être douloureux à lire pour les critiques du même bord que Mr. Ingram :



*Je compte la religion pour un jouet d'enfant\*  
Et maintiens que le seul péché est l'ignorance*

*Donc, s'il y a un Christ, comme les Chrétiens le disent\*  
ils ne cessent de faire le contraire de ce qu'il a fait*

*Pourquoi les Juifs sont-ils si crédules\*?*

*Les Chrétiens... sonnant avec joie leurs cloches  
superstitieuses\**

S'il faut une preuve supplémentaire pour appuyer la vieille tradition de l'irréligion de Marlowe, il faut consulter la déclaration du mouchard qui a permis aux autorités d'écrire dans leur registre, en mai 1593, ces mots sinistres : « son compte est bon ». Le document est conservé au *British Museum* : « Note concernant un certain Christopher Marlye, à propos de ses opinions damnables et son jugement sur la religion, ainsi que son mépris de la parole de Dieu. » Le texte original est si révoltant qu'il n'a jamais été publié en son entier. Il serait bon, cependant, de rappeler au lecteur quelques passages parmi les moins orduriers :

Il affirme que Moïse n'était qu'un bateleur et qu'un certain Heriots, un homme de Sir Walter Raleigh, pouvait faire plus que lui.

Que c'était chose aisée pour Moïse, ayant été instruit de tous les arts des Égyptiens, d'abuser les Juifs, un peuple fruste et grossier.

Que tous les apôtres étaient pêcheurs et hommes de basse condition, des simples d'esprit sans foi ni loi, que seul Paul avait de la jugeote et n'envoyait pas contre sa conscience les hommes devant les magistrats.

Que si lui (Kit Marlowe) se mettait à écrire une nouvelle religion, il emploierait une plus excellente et plus admirable méthode, et que tout le nouveau testament est écrit comme un cochon.

[...] que tous les Protestant sont des Ânes hypocrites.

Avant que Henry Maunder\* pût exécuter le mandat d'amener qu'il avait entre les mains au nom de Christopher Marlowe, le jeune poète était mort, enterré dans le vieux cimetière de St. Nicholas Depford. La mort le surprit dans la taverne de ce village le 1<sup>er</sup> juin 1593. L'histoire dérive de nombreuses sources. On raconte « qu'il reçut un coup de dague dans l'œil, de la main d'un serviteur paillard, rival de son mignon\*\*\* et que, malgré tous les secours de la chirurgie, il mourut peu après de sa blessure ». On dit aussi qu'il ne cessa de blasphémer et qu'un juron s'échappa de ses lèvres à son dernier souffle.

L'événement malheureux fut dûment consigné sur le registre de la paroisse, où l'on peut lire aujourd'hui : « Christopher Marlow assassiné par ffrancis Archer (Ffrezer ?) le 1<sup>er</sup> juin 1593. »

« Ainsi notre poète tragique, Marlowe, à cause de son Épicurisme et de son Athéisme, eut une mort tragique », commenta tristement un contemporain\*, tandis que

Thomas Beard\*, le Puritain, avec l'esprit obtus qui caractérise si souvent les ignorants de son genre dans leurs rapports avec les plus subtiles valeurs esthétiques de la vie, eut le culot de s'exclamer avec une joie mauvaise : « Regardez le croc que le Seigneur a passé dans les narines de ce cabot hurleur ! »





## LE BEAU NASH

Richard Nash, despote des bas de soie et tyran incontesté des élégances, est né à Swansea le 18 octobre 1674. Son père était un petit fabricant de verre et, à l'époque de sa gloire, l'incomparable dandy, lorsqu'on le raillait sur sa réticence à évoquer ses origines, avait coutume de répondre : « Je mentionne rarement mon père en compagnie, non que j'aie aucune raison de rougir de lui, mais parce que lui a quelque raison de rougir de moi. » Nash fut éduqué à Oxford, où, selon les mots de Goldsmith\*, il montra que « si l'on pouvait beaucoup attendre de son génie, il n'y avait rien à espérer de son travail ». Il semble, en effet, qu'il fût obligé de quitter brusquement l'université, abandonnant dans ses appartements quittés en hâte « quelques pièces de théâtre, une tabatière et un violon ».

Après son départ d'Oxford à la sauvette, Nash passa quelques années à Londres, officiellement pour étudier le Droit, en réalité faisant le beau et dépensant jusqu'à son dernier sou. En 1705, il transporta ses pénates à Bath en diligence, un voyage qui, en ce temps-là, durait trois jours « à la grâce de Dieu ». Peu après son arrivée, il fut élu maître des cérémonies de la ville, par la municipalité de Bath, position qu'il occupa triomphalement, avec une pompe inégalée, pendant plus d'un demi-siècle.

Il ne faut absolument pas croire que le poste était de tout repos. Il serait difficile de faire la liste des activités variées grâce auxquelles ce joueur débonnaire fit de cette petite ville de province endormie le centre le plus élégant de la vie anglaise au dix-huitième siècle. Il surveilla l'amélioration des routes menant à la ville, fit éclairer les rues, fixa les tarifs des porteurs de chaises, fit construire des salles de bal, des hôpitaux, et des cabines appropriées autour des fameux bains. Expert en matière de rang, de préséance et de maintien, il transforma la ville de Bath en un lieu de séjour, aussi raffiné qu'à la mode, pour le jeu, l'élégance et la galanterie.

Quand le Beau Nash prit ses fonctions, son sens des convenances fut considérablement heurté par la grossièreté des manières qui était la marque du temps. Il semble qu'à cette époque les hommes n'étaient pas honteux d'apparaître en société chaussés de leurs bottes de cheval, et les dames la taille ceinte de leur tablier. En réponse à ces pratiques inconvenantes, Nash composa le pamphlet suivant :

*Venez, guenipes et souillons,  
Chapeaux à cornes et tabliers blancs  
Cela nous convient comme un gant  
Car pourquoi ne serions-nous pas  
Aussi mal nippés que les gens huppés  
De Hogs-Norton, nuit et jour bottés\*.*

Ce n'était pas là sa seule méthode pour montrer son déplaisir. Dès qu'il apercevait dans une réunion

mondaine le moindre pied lourdement chaussé, Nash se hâtait d'aborder le butor et, s'inclinant profondément, lui demandait « s'il n'avait pas oublié son cheval ». Les dames récalcitrantes, il les traitait encore plus sévèrement, allant même, en une occasion, jusqu'à enlever de ses propres mains, sur la personne de la duchesse de Queensbury, un tablier de dentelle qui, disait-on, valait une fortune.

Nash inaugura une vie de toilettes et d'élégance, une vie où les dandies à la mode, portant perruque, immaculés en tout sauf en moralité, se pavanaient et dansaient des menuets devant des dames poudrées, exquisément attifées. Ils se rencontraient dans la salle des fêtes où « la gaité, les traits d'esprit et les audaces fusaient ». Ils se rencontraient dans les jardins des thermes où, les matins d'été, ils se lançaient dans un cotillon sur les tendres pelouses entre les parterres de fleurs artificielles. Ils se rencontraient également quand ils faisaient un tour chez les modistes et les marchands de fanfreluches, avant de faire une pause à la confiserie Gill pour manger une glace, une tarte ou un petit bol de vermicelles. Chaque soir, une fête : le bal était ouvert avec un menuet dansé par la dame et le gentilhomme occupant le plus haut rang, puis suivaient des danses campagnardes où les dames de qualité étaient en piste les premières. À l'heure dite, Nash levait deux doigts et les musiciens posaient leurs instruments, puis, après une courte pause où les danseurs reprenaient haleine, la compagnie se séparait.

Quel délicieux tableau que celui de cette vieille ville amoureuse des plaisirs, les cloches de l'abbaye sonnant pour accueillir chaque nouvel arrivant huppé, le Beau Nash, coiffé de son célèbre couvre-chef en poils de castor, se hâtant sur les pavés des rues pour troucher un compliment à chaque nouvelle venue. Et quelle joyeuse figure que la sienne à l'apogée de sa splendeur. Lord Chesterfield nous apprend qu'il était, en une occasion, si somptueusement paré que, « se trouvant par hasard au milieu des danseurs, il fut pris pour une guirlande dorée\* ». Bien que le Beau Nash se plût à déclarer que « les mots d'esprit, la flatterie et une élégante vêtue suffisaient pour débaucher un couvent de nonnes », il n'existe guère de preuves qu'il ait noué des intrigues avec les belles visiteuses qui, chaque matin, comme autant de nymphes, prenaient élégamment les eaux et recevaient des mains de leurs soupirants « de petits plateaux flottants sur l'eau où mettre un mouchoir, de petits bouquets de fleurs et des friandises ». À en juger par les critères du dix-huitième siècle, il semblerait que la vie personnelle de ce Beau ait défié toute critique, car « à un âge où un gaillard de sa trempe ne buvait d'autre vin que celui tiré du bijou de sa maîtresse\* », il semble difficile de le condamner d'avoir successivement goûté aux charmes de ses trois adoratrices, Lady Betty Bosom, Hannah Lightfoot et Juliana Popjoy.

Un numéro du *Gentleman's Magazine* publié à la fin du dix-huitième siècle projette une lumière remarquable



sur la dernière de ces trois femmes. « Juliana Popjoy, lit-on, est morte la semaine dernière. Pendant trente ou quarante ans, elle a vécu dans un arbre creux. Elle a été la maîtresse du célèbre Beau Nash, de Bath. »

Dans le *Journal* de Wesley\* on trouve une curieuse description d'une rencontre entre cet honnête et turbulent évangéliste et le Beau Nash. Wesley était venu tenir un conventicule à Bath, qui était, on s'en doute, la forteresse même de la frivolité. Avant le service religieux, Nash apparut et n'hésita pas à soutenir que le prêche « allait faire peur aux gens ».

— Monsieur, m'avez-vous déjà entendu prêcher ? demanda le Puritain en s'adressant au Dandy.

— Non, mais c'est de notoriété publique.

— C'est insuffisant, Monsieur. Permettez-moi, Monsieur, de vous demander si votre nom est Nash ?

— Mon nom est Nash.

— Je n'oserai pas vous juger, Monsieur, en me fondant sur ce qui est de notoriété publique.

Là-dessus, on raconte que le maître des élégances ne prononça pas un mot de plus, mais s'éloigna silencieusement.

Devons-nous supposer, comme il arrive parfois aux âmes simples, que le Beau Nash eut à cet instant le pressentiment de la vanité du mode de vie superficiel qui l'entourait et qu'il avait lui-même en partie contribué à créer ? Y a-t-il un lien entre son éveil religieux et l'extraordinaire conduite de sa dame d'amour qui abandonna sa résidence où fards

et cosmétiques furent remplacés par des déjections de chouettes et des crottes de chauve-souris ?

Hélas ! les années passant, le crépuscule de la vie du Beau Nash commença à se couvrir de nuages. Il devint susceptible et coléreux, lassant la compagnie en répétant toujours les mêmes histoires. Il y a quelque chose d'étrangement pathétique dans le spectacle de ce vieux « miroir de la mode » s'accrochant d'un air chagrin aux derniers restes du faux pouvoir qu'au cours des années il était venu à considérer comme étant naturellement son droit. « Ce vieux Beau de Nash se rend désagréable à tous ceux qui viennent à Bath. Il n'est plus bon qu'à lire des bondieuseries pour essayer de sauver son âme et tirer plus de profit qu'il n'en a jamais tiré de son couvre-chef blanc, à supposer qu'on le teigne en rouge\* », écrivit un illettré impertinent, impatient de prendre la place du vieux gentilhomme qui, ayant vécu et prospéré sous le règne d'une demi-douzaine de souverains anglais, était maintenant « sous la fêrule impitoyable de la vieillesse\* ».

Malade et décrépît, l'antique Macaroni glissa peu à peu dans l'indigence. À la fin, il en fut réduit à vendre même sa collection chérie de tabatières et il accepta avec joie de recevoir une pension de dix livres tous les lundis de chaque mois.

On ne se souvint qu'après sa mort du prestige et de l'éclat qui auréolaient son nom. On raconte qu'en un certain après-midi de la mi-février 1761, les laboureurs des fermes du Somerset dételèrent leurs bœufs, les

mineurs désertèrent leur pic et les tisserands leur rouet afin d'accompagner, des hauteurs de Bath, le corps du célèbre vieux coquard en route vers son lieu de repos dans l'Abbatiale où, à l'heure dite et de façon plus glorieuse qu'il ne l'avait jamais été dans les dentelles et les jabots, il allait être appelé à comparaître devant son créateur.





## NICHOLAS CULPEPER

En fouinant sur les rayons des bibliothèques d'autrefois on trouvera de temps à autre les œuvres de Nicholas Culpeper. Même si les livres de cet herboriste du dix-septième siècle traitent principalement des vertus cachées des plantes, ils ont toujours eu une place à part parmi les curiosités de la littérature. Né en 1616, il était le fils d'un clergyman anglais. Quand la guerre civile éclata, il épousa la cause du Parlement, fut blessé à la poitrine, et passa le reste de sa vie dans l'Est londonien en pratiquant la médecine en douce.

Un incident particulièrement curieux marqua la jeunesse de Culpeper. On raconte qu'il s'était arrangé pour enlever une jeune héritière qui, en se hâtant vers le lieu du rendez-vous – « mars et les planètes envieuses intervenant » – fut foudroyée par un éclair. On ne peut s'empêcher d'imaginer que cette étrange et fâcheuse expérience, passant les bornes de la raison, est responsable de l'ironie particulière si fascinante qui caractérise le tour d'esprit de Culpeper.

Un ami, astrologue comme lui, nous informe qu'il avait l'habitude de « mêler les gaudrioles aux choses les plus sérieuses et qu'il en éprouvait un très grand plaisir ». Par exemple, il termine un traité sur la cure de la mélancolie par une phrase qui n'est pas dépourvue de malice intellectuelle :

« Ce n'est pas la nature de la mélancolie que j'ai voulu traiter, car sans elle personne ne pourrait vivre. » Tel était donc le caractère bizarre de cet homme triste, aux bouffonneries fantastiques, qui, pendant presque vingt ans, travailla jour après jour au milieu des plus pauvres habitants de Spitalfields, ne refusant jamais aide ou argent à ceux qui lui en demandaient et ne quittant jamais un lit de mort avant que le malade « ait doucement quitté la vie ».

Tout naturellement, Culpeper devint extrêmement populaire parmi les pauvres de Londres, certains attribuant même un pouvoir magique à son art. C'est avec leur soutien qu'il se décida à narguer le monde médical en rendant accessibles tous les secrets jalousement gardés dans la corporation. Ce qui jusqu'alors n'avait été écrit qu'en latin pour quelques privilégiés, il entreprit de le divulguer dans une série de tracts et d'opuscules parmi les gueuses et les malandrins des Vieux Escaliers de Wapping, dans l'Est londonien. On jugera du déferlement de rage provoqué, chez la Société royale des apothicaires, par la parution de *Pharmacopeia Londinensis* : « Un travail ordurier mis en anglais par un certain Nicholas Culpeper, qui en deux ans d'ivrognerie a fait un insane salmigondis des livres des apothicaires, et pimenté chaque recette d'athéisme et de rébellion. »

Aucunement intimidé par ce déferlement, ce bizarre adversaire publia rapidement un second volume : « Où Nic Culpeper, de sous son habit de velours, apporte contradiction aux docteurs en médecine, et où tous les

colifichets de l'astrologie sont pour la première fois exposés au grand jour. » Ses ennemis n'hésitèrent pas à déclarer que cette compilation avait été écrite non seulement « dans le but de calomnier les fameuses Sociétés des apothicaires et des chirurgiens, mais dans celui de pouvoir, grâce aux ventes, satisfaire sa lubricité et son ivrognerie ».

Mis à part la fascinante étrangeté du bonhomme, ses œuvres, loin d'être sans valeur, sont un témoignage de première main sur la curieuse atmosphère de remèdes de bonnes femmes qui régnait à l'époque. Voici, par exemple, quelques-unes des recettes célèbres offertes « au gracieux lecteur », par le vieux guérisseur sagace de la Ferme du lion rouge :

*Guimauve* : pilée et bouillie dans du lait que l'on boira, c'est un remède vigoureux contre les maux de ventre (*avec cette recette, nous assure-t-il, il a guéri son fils*). Que Dieu bénisse la guimauve. Il souffrait de coliques, et moi, ici, pour prouver ma gratitude envers Dieu, je lègue cette mixture à la postérité.

*Aulne* : les feuilles glissées sous la plante des pieds fourbus par le voyage leur procureront grand rafraîchissement. Lesdites feuilles, cueillies quand elles sont encore humides de rosée et introduites dans une chambre pleine de puces, les attirera toutes, et il suffira de jeter les feuilles pour débarrasser la chambre de ces irritantes compagnes de lit.

*Épine-vinette* : cet arbuste est la propriété de mars qui l'offre aux campagnards comme purge contre la bile.

*Basilic* : il fait bourdonner les oreilles de tous les auteurs. Myaldus raconte que si on le laisse pourrir dans du fumier de cheval, il engendre des bêtes venimeuses, et Hilarius affirme, sur sa foi, qu'une de ses connaissances, en respirant du basilic, a eu un scorpion dans le cerveau. Je suis moi-même certain que s'oindre la tête de basilic est l'un des meilleurs remèdes contre les dartres.

*La Vigne* : une plante revigorante en grande sympathie avec le corps de l'homme.

Quelques remèdes pour les faiblesses spécifiques de la race humaine, pris au hasard dans le *Livre des aphorismes* de Culpeper, ne sont pas sans intérêt pour les lecteurs d'aujourd'hui :

*Contre l'ivresse* : manger six ou sept amandes amères le matin à jeun et boire une décoction d'absinthe ; également brûler dans un pot des hirondelles avec plumage, et manger le restant des cendres dans la matinée.

*Contre la goutte* : prenez une chouette, plumez-la, ôtez les boyaux. Salez-la bien pendant une semaine. Réduite en poudre et mélangée à de la graisse d'ours, c'est un excellent remède. Près du feu, passez ce baume sur l'endroit douloureux. Je crois beaucoup à ce remède, car il tombe sous le sens qu'un oiseau de Lune est complémentaire d'un mal de Saturne.

*Pour rester chaste* : prenez les graines de l'ortie rouge, réduisez-les en poudre et buvez une drachme de cette poudre dans du vin blanc.



*Pour augmenter le lait des nourrices* : les sabots des pattes avant d'une vache, une fois desséchés, augmentent le lait des nourrices et, si on les brûle, l'odeur chasse les souris.

Il est intéressant de remarquer que, dans de nombreux cas, les théories les plus modernes sont cachées dans les extravagantes prescriptions de Culpeper – comme un noyau de vérité enveloppé dans une coque de conjecture fabuleuse. Il dit, par exemple, que la meilleure cure contre la consommation est

de se rendre à la campagne au moment des semailles et de suivre la charrue de façon à inhaler la douce odeur de la terre fraîchement retournée ; si cela n'est pas possible, en raison de la pauvreté ou de la saison de l'année, il suffit de se rendre dans un champ chaque matin, de déterrer une motte de gazon et de la respirer une heure ou deux de suite.

Quoi de plus raisonnable que cette cure contre l'obésité :

Certains hommes sont si gros et gras qu'ils arrivent à peine à marcher et à faire le moindre travail. Qu'ils mangent deux ou trois gousses d'ail au petit-déjeuner et jeûnent pendant trois heures avant de boire de l'eau où du fenouil aura bouilli ; cela les soulagera en très peu de temps.

Pour la fièvre, Culpeper assure « que le doux air frais est essentiel » et après ce sage avis, qu'il conclue : « Si le cas est désespéré, il faut appliquer des pigeons sur la plante des pieds. »

Une des choses qui donne un charme particulier à ces extraordinaires écrits vagabonds est ce qu'un lecteur attentif ne manquera pas de remarquer dans de nombreux passages : une connaissance et une observation précise de la nature. Les *cardamines des prés* de Shakespeare\* – ou *fleurs de coucou* comme on les appelle maintenant –, Culpeper nous dit qu'elles sont « d'une blancheur à peine rosée », description dont la justesse ne manquera pas de frapper quiconque a vu cette fleur dans les pâturages anglais. Ailleurs il parle des petites mares qui se forment dans les fissures et les creux des racines de hêtres et, un peu plus tard, que « chaque mousse partage la nature de l'arbre auquel elle est arrachée ». Quel coup d'œil engageant nous offre le vieil herboriste flânant au milieu de ses plantes : « Si les fleurs de primevères ne sont pas bien tenues au sec et gardées dans un endroit chaud, elles verdissent très vite. Si vous leur laissez voir le soleil une fois par mois, cela ne fera de mal ni au soleil, ni aux fleurs. »

Écoutez aussi cette « cure pour une bête boiteuse » qui éclaire singulièrement les vieilles superstitions de la vie campagnarde, qui hantent l'esprit des personnages de certains tableaux de George Morland\* :

Si une bête, cheval ou vache se met à boiter, repérez l'emplacement où s'appuie le sabot du membre boiteux ou enflé, arrachez à cet endroit une motte de gazon et, par temps chaud et sec, suspendez-la à une aubépine, autrement au coin de la cheminée et, dès qu'elle sera sèche, l'enflure cessera et la douleur disparaîtra.

Durant sa vie, Culpeper a écrit plus de soixante livres. Nombreux sont ceux qui ont été perdus. Il en a laissé quelques-uns à sa femme, d'autres sont tombés entre les mains d'un éditeur peu scrupuleux. À la fin du dix-septième siècle, ces volumes ont connu une grande vogue.

Nicholas Culpeper est mort en 1654. À la fin, cet homme féru d'astrologie et de folklore ancien était, aussi bien qu'un autre, capable de s'armer de sa quote-part de foi. Plus sanguin que de nombreux théologiens scolastiques, ce vieil empiriste, quand les foies de chouette et les langues de chauve-souris ne furent plus d'aucune aide, défia bravement la mort en assurant : « Si je meurs, je ne ferai que quitter un monde misérable pour être couronné d'immortalité. » Si les choses se sont passées ainsi, peut-être que, par quelque dispense divine, il lui a été permis de poursuivre ses chères études dans les Champs Élysées en distillant des racines d'asphodèles et en faisant de nouvelles boissons d'herbes et d'amarante pour les corps fantômes des héros morts.





## VIE DE WILLIAM COWPER

*Je L'ai fui, à travers les jours, à travers les nuits\**  
*Je L'ai fui, à travers les arches des années*  
*Je L'ai fui, à travers les labyrinthes*  
*De mon esprit.*

Ce n'est pas pour rien que, dans la mémoire, William Cowper est si souvent associé à l'animal qui, plus que tout autre, faisait ses délices. Du jour de sa naissance à celui de sa mort, il a curieusement vécu comme un lièvre traqué. Dans son cas cependant, la fuite, l'agonie désespérée, le dénouement tragique ne furent pas contenus dans les quelques heures brèves d'un boueux après-midi de janvier. Le terrible destin de ce gentilhomme sensible et bien élevé, de cet élégant hermaphrodite, fut d'entendre pendant pas moins de soixante-neuf ans, très distinctement dans le vent de minuit, l'aboi du « Chien du Ciel » à ses trousses.

Il l'entendit quand il était un écolier traversant le cimetière de *St Margaret*, il l'entendit dans les chambres de l'*Inner Temple*\* « au-dessus du bruit des eaux dans les seaux et les brocs », il l'entendit « dans la douce retraite d'Olney », « sur le versant sud des collines » et, plus fort, de plus en plus fort, il l'entendit au cours des dernières années d'exil dans l'East-Anglia.

William Cowper est né à Great Berkamstead dans le Hertfordshire le 26 novembre 1731. Son père était recteur du village et chapelain de George II. Sa mère, dont le nom de jeune fille était Donne, appartenait à la même famille que celle du célèbre Doyen de *St Paul*\*. Encore enfant, Cowper fut envoyé dans un pensionnat où il tomba sous la coupe d'un garçon plus vieux. La personnalité de cette brute en herbe marqua tellement les nerfs du jeune poète qu'il n'osa jamais lever les yeux sur lui au-dessus des genoux et avoue lui-même « qu'il le reconnaissait aux boucles de ses chaussures plus qu'à n'importe quoi d'autre ». Ensuite, il fut envoyé à Westminster. On se demande si c'est le pressentiment à demi conscient du terrible destin que l'avenir lui réservait qui le poussa, encore enfant, à visiter l'asile de Bedlam dont les locaux sinistres étaient, en ce temps-là, ouverts à la curiosité morbide du public ? Le bon chapelain Hanovrien ne semble pas avoir un seul instant deviné la nature du tempérament de son fils. Car on apprend qu'à cette époque, il lui a gravement mis entre les mains un traité sur le suicide dans le but d'avoir l'opinion de son aîné sur cette question académique.

Quelques années seulement s'écoulèrent avant que William Cowper, quel qu'eût pu être son jugement sur les aspects philosophiques de ce problème, tentât sérieusement de mettre en pratique les préceptes de la dissertation. Terrifié au-delà de toute raison par les

contingences qui pourraient l'obliger à paraître en public, il tenta délibérément de mettre fin à ses jours en se servant de ses jarretelles et du chambranle de la porte de sa chambre.

Nuit et jour j'étais à la torture, me couchant dans l'horreur et me levant dans le désespoir.

Ce fut sa première crise de folie et on l'enferma dans un asile. Obsédé par l'illusion d'être damné, il y resta deux ans. Son frère John, lui rendit visite, mais eut beau compatir, n'obtint pour toute réponse que : « Ô Frère, je suis damné. Pense à l'éternité, puis à ce que veut dire être damné ! »

En sortant de l'asile, il alla vivre près de Cambridge et ce fut à cette époque qu'il s'attacha à la maison d'un clergyman à la retraite nommé Unwin. Peu de temps après, le brave homme, son hôte, se tua en faisant une chute de cheval et, pour le reste de sa vie, le poète hanté continua de vivre sous le même toit avec Mary Unwin, la veuve.

Sous l'influence du Révérend John Newton\*, « ce vieux blasphémateur Africain » comme il aimait s'appeler lui-même, la famille déménagea à Olney. Il ne fait aucun doute que la proximité de cet ancien marchand d'esclaves converti fit peu de bien à William Cowper. Ils se voyaient beaucoup, participaient à des réunions de prière, visitaient les malades et collaboraient en composant les hymnes d'Olney. Et quels hymnes, que ceux de William Cowper !

Certains aussi beaux et liquides que les chants s'écoulant des lèvres d'un jeune berger à l'ombre d'une clairière tapissée de fougères dans les monts délectables :

*Prête l'oreille, mon âme ! Voici le Seigneur ;  
Voici ton Sauveur, écoute Sa parole ;*

et d'autres, hélas ! gâchés par la sauvagerie primordiale d'une théologie brutale et dénaturée :

*Il y a une fontaine remplie de sang  
Tirée des veines d'Emmanuel ;  
La souillure disparaît dès que les pécheurs  
Sont plongés dans le bain sanglant.*

John Newton avait déjà acquis la réputation « de rendre fous les gens par ses prêches ». Et il semblerait en effet que de telles performances lui soient montées à la tête. Il nous dit lui-même qu'après avoir entendu ses paroles ailées « près d'une douzaine de gracieuses personnes ont eu l'esprit à l'envers ». Avec un tel homme à ses côtés, William Cowper avait-il une chance de s'en tirer ? Au cours de l'année 1773, il était de nouveau fou à lier et, de là jusqu'au jour de sa mort, rien ne put lui ôter l'idée fixe qu'il avait été totalement abandonné de Dieu et irrévocablement condamné au châtement de la perdition éternelle :

*Damné plus bas que Judas, et plus abhorré encore lui,  
Qui pour quelques pièces vendit son saint Maître !*



Cette illusion terrible était tellement enracinée en lui qu'il se refusait même la consolation de la prière, jugeant que, pour quelqu'un dans son état, il était inutile, non, blasphématoire de fréquenter l'église ou même de dire une action de grâces au-dessus de son pain quotidien.

On en arrive ainsi à cette longue période de la vie de Cowper, qui est si familière au monde littéraire – la période où l'étrange poète obsédé se divertit, « sous la pointe d'une épée suspendue à un cheveu », en composant les vers qui ont rendu son nom célèbre. Tout ce qui pouvait être fait le fut pour détourner son attention des sombres préoccupations spirituelles. Ses amis lui firent don de lièvres apprivoisés et il passait des heures à construire des clapiers pour ces créatures sensibles qui, le soir, faisaient des cabrioles sur le tapis du salon. Mais, même pendant qu'il observait leurs gambades, il entendait la voix lâchée à ses trousses : « Cowper, tu es damné ! Cowper, tu es damné ! » Il se promenait, bavardait, riait, aidait Mary Unwin à rembobiner la laine. Les mois les plus chauds, il passait de longues heures dans un pavillon « pas plus grand qu'une chaise à porteurs » et, pendant les doux après-midi d'hiver, s'abritait dans une serre dont les vitres étaient couvertes d'abrivents. Mais où qu'il allât, où qu'il se réfugiât, les oreilles sensibles du poète entendaient, sous la bizarre casquette en mousseline de coton, des sons impossibles à confondre avec le murmure des abeilles dans le réséda odorant ou les pépiements des oiseaux dans le feuillage des arbres.

Il y a quelque chose qui vous glace le sang quand on contemple le spectacle de William Cowper jouant aux jonchets ou au volant avec Lady Austen\* tout en faisant face à de telles préoccupations. C'est à Lady Austen, évidemment, que l'on doit quelques-uns de ses plus beaux vers et, quand elle est à son acmé, sa poésie atteint des sommets. Dans ces longues strophes errantes où, comme l'a admirablement dit Robert Lynd\*, la musique de Cowper progresse « comme un escargot de l'imagination peinant sous une coquille d'éloquence », on tombe sur des passages où le poète, d'une manière qui n'appartient qu'à lui, immortalise certaines scènes de nature. Tout ce qu'il voyait l'après-midi en se promenant aux côtés de Mrs. Unwin, tout ce qu'il notait en voyageant dans la voiture de Lady Hesketh\* trouva tôt ou tard sa place dans sa poésie. Si aiguë était son observation, si sûr son jugement, que quelque chose du frisson enchanté qu'il éprouva au cours de ces lointaines excursions est parvenu jusqu'à nous. Nombre de ces vignettes campagnardes portent en elles la marque de ce qui rend une poésie unique et authentique. Avec quel art consommé, il nous montre ces routes de campagne des environs d'Olney qui lui étaient devenues si familières ! Les charrettes à foin qu'il grave à l'eau-forte :

*et celui qui marche à grands pas*

*Dans de lourdes bottes près de l'attelage à l'odeur forte.*

En quelques touches inimitables, il est capable de faire surgir devant nos yeux l'étrangeté d'un paysage d'hiver

après la première neige avec quelques touffes d'herbe morte ou de joncs au-dessus de la surface blanche, « étincelant dans leur plumage glacé\* » :

*Le bétail se désole dans les coins où la clôture\**  
*Le confîne, semblant dormir, à moitié pétrifié*  
*Dans une tristesse de somnambule.*

Nous suivons ses pas le long d'une longue avenue en arceaux pour partager le plaisir qu'il éprouve en observant les mouvements rapides d'un rouge-gorge hivernal :

*Ravi de sa solitude et voletant légèrement\**  
*De ramille en ramille, à chaque pause secouant*  
*Les perles de glace accrochées aux brindilles*  
*Qui tintent dans les feuilles desséchées en tombant.*

La réapparition de sa cousine, Lady Hesket, fit sans l'ombre d'un doute grand bien à Cowper. Cette excellente dame fit tout ce qui était en son pouvoir pour égayer les jours du poète. Elle persuada la singulière maisonnée de quitter Olney pour Weston Underwood et encouragea les deux pensionnaires à profiter pleinement des plaisirs inoffensifs procurés par la société du voisinage. William Cowper avait hérité de ses ancêtres les manières et la grâce innée d'un gentilhomme bien élevé et, maintenant qu'il était auréolé de gloire, sa cousine était anxieuse qu'il devînt quelque chose comme une figure à Olney. Parlant de ses vêtements à cette époque, le poète dit : « Vert et chamois, qui sont les couleurs que je porte habituellement, me

sont devenus presque aussi naturels qu'à un perroquet. » Le Révérend John Newton ne fut pas peu surpris par le soudain changement dans la manière de vivre de son ami. « Après avoir pensé connaître à fond le cœur humain, écrivit-il, j'y découvre des recoins et des profondeurs que je ne connais pas plus que les insondables grottes sombres de l'océan. » Il n'écrivit jamais paroles plus justes. On est de cœur avec le bon sens de Lady Hesketh quand elle déclare, pour expliquer la tristesse de son cousin : « Les éternelles prières et les prêches étaient trop. » En réalité, le R. P. John Newton n'avait pas lieu d'être inquiet. Cowper était toujours le gibier impuissant du Chien du Ciel, même s'il ne s'était jamais aussi intelligemment déguisé, fréquentant de joyeux drilles, portant un habit vert et devenant un archer.

En 1787, il tenta de nouveau de se suicider. Par crainte superstitieuse, il attendait l'apparition de chaque nouvelle lune et le retour annuel de son mois noir – le mois de janvier. À quoi bon écrire des vers sur un pinson mort, quand il se réveillait le lendemain matin le cœur serré d'angoisse par ce vers de Milton lui résonnant aux oreilles :

*Le rugissement habituel est au milieu des bois\*.*

En 1791, un nouveau désastre s'abattit sur lui. Mrs. Unwin eut une attaque de paralysie. « Oh, Mr. Cowper, ne m'abandonnez pas ! » Tel fut le cri de frayeur qu'il entendit un matin, alors qu'il était dans le salon, assis à sa table de travail. L'attaque eut un effet inattendu sur

le comportement de cette femme « plus polie qu'une duchesse ». À partir de ce moment-là, au lieu de s'occuper du bien-être du poète dément qui vieillissait, Mary Unwin devint de plus en plus exigeante et grognon, réclamant sans cesse son attention. Il lui fallut abandonner tour à tour promenades, travail, loisirs jusqu'à ce que chaque heure de la journée fût consacrée à satisfaire ses moindres désirs et ses lubies.

La tension devint trop forte. Les hallucinations prirent de nouveau une forme audible. Il entendait des voix. Avec une véracité suspecte, une voix s'écria dans le mur : « Je suis Dieu ! » Et une fois, à minuit, il entendit cette mystérieuse phrase maléfique : « Il mangera huit jours de plus ou environ. »

Enfin, il fut persuadé par son parent « Johnny du Norfolk\* » de quitter Weston et de voyager jusqu'en East-Anglia. John Bailey parle de ce changement drastique dans la vie du poète comme « d'un dernier service héroïque que lui rendit son cousin\* ». La sagesse et le bien-fondé du changement ont toujours semblé douteux. Il se trouve que « Johnny du Norfolk » est l'un de mes ancêtres et, même enfant, je me souviens du regard et des traits étrangement dénués d'imagination de ce brave homme dans un portrait de famille. On peut difficilement croire qu'un dandy aussi poudré ait été capable de comprendre la nature difficile et délicate des obligations qui lui incombaient. Il est évident que le poète souffrant ressentit le changement. Quelques

jours avant de partir, il écrivit sur le volet d'une fenêtre de sa demeure les mots suivants :

*Adieu, chères scènes, à jamais fermées pour moi ;*

*Oh, par quels chagrins dois-je maintenant vous remplacer ?*

Une fois dans le Norfolk, sous la férule de son énergique parent, les choses allèrent de mal en pis. Les quelques lettres écrites de la main de Cowper qui nous sont parvenues sont un crève-cœur. Il reconnaissait dans les talus des chemins du Norfolk les herbes qu'il avait si souvent ramassées pour ses oiseaux favoris et se rappelait le long intérim d'années où il était au moins *à demi-heureux*. Il écrit à Lady Hesketh :

Oh que l'on puisse avoir pitié, ou si c'est impossible, au moins faire montre d'indulgence envers le plus abandonné des hommes ! C'est ce que je suis et je m'attends demain à être dans une condition pire encore. Adieu –

W. C.

Mrs. Unwin était lentement en train de mourir et le poète le savait. « Sally, y a-t-il encore de la vie à l'étagé ? » demanda-t-il à la servante le matin précédant la fin. Quand on lui annonça que c'était fini, il persista à déclarer qu'elle n'était pas « vraiment morte », mais il fut facile de dissiper toute illusion en lui montrant simplement le visage de la femme qui avait été sa compagne pendant tant d'années. Avec un cri perçant,

sauvage, l'hermaphrodite en bonnet de nuit se détourna du chevet de la défunte et ne mentionna plus jamais son nom.

Lentement les années passèrent, avec William Cowper assis « aussi immobile et silencieux qu'une pierre ». Terribles, en vérité, ont dû être les pensées de ce cerveau malade ! Une fois de plus, il entendait des voix et, pour contrebalancer leur influence, « Johnny du Norfolk », un homme aux ressources infinies, introduisit des tuyaux dans cette chambre silencieuse, de minces tuyaux d'étain à travers lesquels il soufflait des paroles de réconfort pour tenter de rivaliser avec la voix d'épouvante de Dieu.

La fin approchait. On lui demanda comment il se sentait. « J'éprouve un désespoir indicible », répondit William Cowper. On lui apporta un cordial sur son lit de mort, mais il l'écarta d'un geste. « Que voulez-vous que j'en fasse ? »

Il est réconfortant d'apprendre l'opinion de mon arrière-grand-père qui, ayant enfin la liberté d'examiner le corps, découvrit sur le visage du poète mort une expression de « divine surprise ».

Cowper fut enterré à East Dereham. Un mois avant sa mort, le génie poétique revint l'habiter un court moment, et, prenant la plume, il écrivit « Le Paria ». Même aujourd'hui les vers tragiques de ce terrible poème hantent l'imagination. Quel cri ! Quel cri d'épouvante !

*Aucune voix divine n'apaisait la tempête\*,  
Aucune lumière propice ne brillait  
Quand, brutalement arrachés, sans aucune aide  
Nous avons péri, chacun seul :  
Moi, englouti sous une mer plus houleuse  
Et dans de plus profonds abîmes que lui.*





## THOMAS BEWICK

Dans la bibliothèque de chaque maison anglaise friande de traditions campagnardes, on est à peu près sûr de trouver une édition des *Oiseaux et Quadrupèdes* de Bewick. Peut-être pas souvent consultés, les trois volumes sont à portée de main dès qu'un oiseau ou un animal rare fait son apparition dans les parages. Les vieilles personnes apprécient particulièrement ces livres. On se dit qu'elles trouvent rassurants tant la vue que la sonorité du nom Bewick, si typiquement anglais. Elles ont raison : en feuilletant ces fameuses gravures, on se rend compte qu'elles expriment au plus près la romance particulière associée à la campagne anglaise.

Ce n'est pas une romance facile à définir, qui ne peut sans doute être appréciée que par des gens ayant passé leur vie à la campagne. Elle a maille à partir avec le ravissement indéfinissable et la paix des saisons écoulées depuis l'enfance. Maille à partir avec l'odeur même de l'automne humide où l'on entend le continuel goutte-à-goutte des branches nues sur les feuilles colorées... avec la senteur des matins glaciaux aux premières gelées sur les routes, avec la morsure de l'air quand les girouettes indiquent le nord-est depuis des jours et quand l'eau, dans cuves et citernes, s'est transformée en nappe de

glace : c'est ce qui confère aux bornes kilométriques et aux panneaux indicateurs au bord des routes, cet air mélancolique si évident, qui donne à penser qu'ils n'ont pu totalement oublier les générations qu'ils ont vu défilier.

En lisant les premiers chapitres de l'autobiographie de Bewick on reconnaît immédiatement les influences qui l'ont aidé à devenir le génie de son terroir. Il nous raconte comment il assistait aux rapines commises par « les renards et les fouines et les loutres et les blaireaux », et s'en allait sous la neige « voir les moutons dans les collines, un ballot de foin sur le dos et de l'avoine plein la poche ». Il aimait s'asseoir près du feu, à la veillée, pour écouter les histoires des comtés du Nord où l'on évoquait le souvenir de gens morts jadis, « sur le sort desquels il était inutile de soupirer, les vents ayant depuis trop longtemps soufflé sur leur tombe ». Petit garçon, il avait la manie de dessiner. Il se servait d'un morceau de craie pour dessiner sous le porche de l'église à Ovingham et, chez lui, dans l'âtre, « s'écorchant souvent le visage » – nous dit-il – quand on poussait le feu. À quatorze ans, entré en apprentissage chez un graveur de Newcastle, il passa les cinq années suivantes à graver des plaques de cercueil et des cadrans d'horloge en laiton, occupations que l'on imagine curieusement en phase avec la pente de ses pensées, comme nous l'avons appris en admirant ses bois gravés. Quand le moment vint pour lui de

quitter Newcastle, ce fut, écrit-il, « avec une amère tristesse », qu'il dit au revoir « à la Ferme de Mickley, à la Croix Tronquée, aux lieux sauvages, aux bois, aux rivières et surtout au vieil orme creux qui avait abrité les pêcheurs de saumon de tant de rafales cinglantes ». Mais il revint souvent à pied chez lui, à Cherryburn « où, pendant des années, mes yeux avaient contemplé *avec adoration*... la sainte haie, et le puits, et les deux frênes issus du même tronc » :

Je ne pensais à rien en ces jours où je quittais Newcastle à sept heures le soir, en hiver. Les tornades qui tombaient du ciel ne m'ont jamais empêché de me déplacer. Être pris au milieu d'un bois, la nuit, dans un tourbillon de neige, pendant que les rafales me hurlaient au-dessus de la tête, était en soi une chose sublime.

Il n'est pas étonnant, après avoir lu cela, que les voyageurs luttant contre les éléments soient l'un des thèmes récurrents de ses vignettes : coiffés d'un chapeau cabossé, un bâton noueux à la main, emmitoufflés de vieilles hardes, ils vont leur chemin sur les routes détrempées balayées par les vents.

Dès la fin de son apprentissage, il revint chez son père à Cherryburn. C'est à cette époque qu'il traversa la moitié de l'Écosse à pied. À sa façon réaliste, il nous dit comment lui vint l'idée du vagabondage. « Alors que je pêchais par une chaude journée de juin, j'ai soudain plié ma gaule et, une fois rentré à la maison, après avoir

demandé à ma mère de me préparer quelques chemises et de coudre trois guinées dans la ceinture de mes chausses, je suis parti l'après-midi même et j'ai marché jusqu'au Pont de Haydon. »

En 1776, il passa une année à Londres sans dire beaucoup de bien de l'endroit. On le soupçonne d'avoir passé le plus clair de son temps au Trou-dans-le-Mur avec ses amis des comtés du Nord. Son père et sa mère moururent en 1784, le premier le 15 novembre, le jour même où – le vieil égoïste nous le rappelle curieusement – il entreprit de « graver dans les blocs la silhouette d'un dromadaire » pour son livre sur les quadrupèdes. Publié en 1790, le livre fut immédiatement un succès. Le premier volume des *Oiseaux* parut en 1797, le second en 1804.

Les sujets choisis pour les gravures sentent pour la plupart le terroir. Ils sont abrupts, directs, sévères, la plupart difficiles à qualifier « de bon ton », pour employer une expression du temps. Ils donnent l'impression de n'être jamais très loin des champs labourés et de l'honnête boue du Northumberland. Personne n'a compris mieux que Bewick le rude comportement et les instincts de gens vivant en contact direct avec la terre. Comme s'il tirait un plaisir particulier de les portraiturer dans toute leur gaucherie et leur grossièreté.

Culs-terreux, ivrognes, goinfres, tels sont les gens qu'il croque si souvent à leur insu, pour en perpétuer à jamais le souvenir : un fermier bouffi de graisse dans

sa cave, la bonde du tonneau à la main, trop saoul pour arrêter le jet du liquide ; un homme ivre-mort allongé inconscient au bord de la route ; il aime également les scènes qui dénotent de la dureté ou de la sauvagerie chez l'homme ou la bête : un chien errant s'enfuyant en boitant, poursuivi par trois hommes armés d'un fusil ou d'un bâton ; un mouton oublié broutant les brosses d'un balai à l'extérieur d'une cabane vide au toit couvert de neige, dans la montagne ; un chat dérivant vers la mer dans un bac, malheureuse créature debout sur les pattes arrière, le regard fixé sur l'eau, la maison toujours en vue sur le rivage, alors que la nuit commence à tomber. Tous les incidents fâcheux et les événements curieux de la vie d'un village lui procurent une ample moisson : un vieil homme aveugle en train de dire les grâces pendant qu'un chat lui vole du porridge ; un chasseur cherchant avidement près de la rivière l'oiseau sur lequel il vient de tirer, le volatile blessé, invisible sous la berge, réussissant à s'échapper ; un homme traquant un lièvre dans la neige, l'animal, aussi petit qu'une tête d'épingle traversant un champ dans le lointain ; un voyageur au clair de lune scrutant nerveusement au bord de la route un recoin sombre bourré de gobelins plongés dans l'ombre.

Nombreuses sont les gravures qui ont pour motif la nature transitoire des choses terrestres. Comme si l'esprit de Bewick était anormalement hanté par la chose. « Tout passe, rien ne demeure. » Il ne put jamais

débarrasser sa vieille caboche d'homme du Nord de cette idée mélancolique. Comme les aiguilles d'un cadran solaire, les gravures de Bewick ne se lassent jamais de nous rappeler que « la vie est une ombre ». Églises en ruine, pierres tombales oubliées, monuments décrépits, voilà ce qui épouse le mieux l'humeur du vieux grincheux. Il aime graver sur les dalles des mots comme « *Firmum in vita nihil* », « *Vanitas vanitatum, omnia vanitas* ». Ainsi, pour un monument « érigé pour commémorer une splendide victoire », il dessinera un âne en train de se frotter le dos contre la pierre, avec une telle finesse que l'on imagine sans peine les poils gris de l'animal se détachant de la surface couverte de mousse.

Mais la plus originale sans doute de toutes les vignettes est celle placée au bas de la page décrivant le martin-pêcheur. Elle exprime de façon parfaite le style et l'humeur de Bewick, n'importe qui y reconnaîtrait sa marque : un homme marchant par une nuit de pleine lune en direction d'une lointaine église, portant sur les épaules un fardeau noir en forme de cerf-volant qui, examiné de plus près, se révèle être un cercueil avec l'inscription : « Un merveilleux poisson ». Quand on remarque que cette vignette, placée au pied du martin-pêcheur, a évidemment pour objet de nous rappeler le genre de pêche pratiquée tous les jours sous le soleil, on ne peut qu'être émerveillé par l'attitude inflexible de ce commerçant de Newcastle en face d'événements

qui, lorsqu'on en comprend pleinement le sens, en ont fait défaillir plus d'un, et de plus sages que lui.

Mort en 1828, la dernière vignette qu'il grava fut celle d'un cercueil transporté de Cherryburn à la Tyne, où une barque à l'amarre attend de faire passer sur l'autre rive le cadavre de Thomas Bewick.







## JAMES THOMSON

Le pitoyable désespoir qui revient perpétuellement dans l'esprit de certains types humains quand ils jettent un regard sous la surface de l'existence, n'a peut-être jamais trouvé d'expression plus aboutie que dans la poésie de James Thomson. On ne peut guère dire autre chose d'un malheureux qui a maudit le ventre qui l'a porté, et le sein qui l'a nourri avant d'affronter Dieu et de descendre dans la fosse sans avoir rétracté ses terribles aveux.

James Thomson est né en 1834, d'ascendance écossaise. Son père, capitaine au long cours, était apparemment aussi capable d'affronter les tempêtes de l'Atlantique que son fils de plus terribles rafales venues de l'éternité. On raconte que, pendant six jours, seul maître à bord de l'*Eliza Stewart* il ne quitta jamais le pont, jusqu'à ce que, brisé et paralysé, on le transporte dans une cabine, et on peut dire la même chose de son fils, qui demeura fidèle au poste jusqu'à la fin de sa vie tragique.

James Thomson se prépara à intégrer l'école militaire. À dix-huit ans, à la caserne de Ballincollig, à Cork, il tomba amoureux d'une jeune fille, nommée Matilda Wella, qui mourut deux ans plus tard. Ce malheur marqua profondément Thomson pendant un quart de siècle. On trouve dans presque tous ses poèmes une allusion à cette

enfant, et quand la terrible histoire de ses jours fut enfin conclue, une mèche des cheveux de Matilda l'accompagna dans la tombe.

En Irlande, il rencontra également Charles Bradlaugh\* qui, ayant déjà eu des ennuis à cause de ses vues de libre-penseur, s'était engagé comme simple troupier. Quand Bradlaugh était de garde, Thomson avait l'habitude de lui tenir compagnie, et l'on imagine ces deux hommes destinés à devenir célèbres, discutant philosophie sous les étoiles d'été.

En 1862, Thomson fut renvoyé de l'armée à cause d'une légère entorse à la discipline militaire. Les cinq années suivantes, il vécut à Londres dans la maison de Charles Bradlaugh, gagnant sa vie de son mieux en faisant du travail de bureau et du journalisme. Cette période fut probablement la plus heureuse de sa vie. Avec un ami pour satisfaire son désir de compagnie, Hypatia et Alice Bradlaugh pour combler des attachements de nature plus sentimentale, il semble avoir connu une sorte de bonheur. Le soir, il racontait des histoires aux enfants ou fumait en compagnie de leur père et, le dimanche et pendant les vacances, toute la compagnie sortait faire des randonnées, ou se rendait peut-être sur la tombe de Charles Lamb.

Ses poèmes commencèrent à paraître dans le *Réformateur de la Nation*. La plupart sont gâchés par une gaité forcée, ce ton qui gâche également ses lettres. Il y en a pourtant quelques-uns d'excellents, par exemple celui intitulé

« L'Ancien Régime », dont l'amère qualité satyrique est caractéristique du tempérament du poète :

*Que doit-on apporter  
Comme cadeau à Sa Majesté ?  
Une fille de joie a tendu au Roi  
Le filet de tous ses appas  
Aux mailles de chair et de caprice.  
Ce qu'il faut donner à un Roi  
C'est un catalogue de vices.*

À cette époque Thomson fit deux voyages à l'étranger : un en Amérique comme secrétaire d'un bureau des mines dans le Colorado, l'autre en Espagne comme correspondant du *New York World*, un journal qui fit rapidement faillite, faute d'articles. Peu après son retour, il se querella avec Bradlaugh et, ne pouvant plus compter que sur ses propres ressources, passa le reste de ses jours comme « un célibataire à chambre de bonne » dans l'Est londonien.

*Il y avait des milliers et des milliers d'humains  
Dans ce désert de brique et de pierre  
Mais certains étaient sourds, d'autres, aveugles  
Et lui, tout seul.*

Enfermé dans une petite chambre, comme dans une cage, il se traîna tout le reste de sa vie, jour après jour.

En 1874, la publication de son chef-d'œuvre, *La Cité de la nuit d'épouvante*, le mit en contact avec quelques-uns des

hommes de lettres les plus en vue de son temps. George Meredith, Philip Bourke Marston, W. M. Rossetti, Emerson et Longfellow, tous lui reconnurent du talent. Il envoya un exemplaire à Thomas Carlyle et à George Eliot, sans recevoir la moindre réponse du vieux grincheux, contrairement à la romancière moraliste qui lui écrivit une lettre pleine d'égards en exprimant l'espoir « qu'un esprit possédé d'une énergie aussi passionnée produise bientôt des œuvres où l'on sente la chaleur des amitiés humaines ».

Les années s'écoulèrent lentement, toutes semblables, avec, pour compagnes, la misère, la déception et l'insomnie. À certaines périodes, il tentait de noyer sa fatigue et sa misère dans l'alcool, mais ce n'était que pour retrouver, après la soulerie, un environnement sordide et une dépression pire encore. Que des gens puissent trouver que le temps passe rapidement était, pour James Thomson, chose incompréhensible –

*Ce temps qui rampe comme un serpent monstrueux  
Blessé et lent et très venimeux...*

Ses journaux intimes offrent un aperçu dévastateur de la monotonie de la vie et de la douleur qui, trop souvent hélas, assaillent une nature imaginative et sensible noyée dans la banalité des jours qui se suivent l'un après l'autre, en procession, dans un vide où rien n'advient, chacun ressemblant comme un frère à ce que l'endroit d'un penny est à son envers. Après avoir marché

dans les rues déprimantes de Londres, il revenait à son logement, ouvrait la porte d'entrée lugubre, traversait le couloir exigü qui sentait la nourriture du jour, l'odeur du gaz de la veille et d'innombrables pensionnaires oubliés, puis montait en trébuchant dans l'escalier sombre pour retrouver les mêmes livres et l'odieuse paillasse crasseuse qu'il venait de quitter. Il n'est pas étonnant que les allusions au temps qu'il fait jouent un rôle si important dans ses journaux, allusions à la visibilité ou à l'invisibilité de la lune et du soleil, ces deux astres qui se déplaçaient librement au-dessus de sa tête avec une tranquille assurance.

Vent d'Est mordant. Un peu de soleil. Après-midi : promenade dans Soho (acheté un seau à charbon, après trois ans !). Lune pure comme du cristal, ciel pâle et sans nuage, pas beaucoup d'étoiles, et ternes, sol dur comme du fer, vent effilé comme le fil du rasoir.

... Un peu de neige froide ; belle matinée, jour livide. Lourde chute de neige la nuit – à vingt et une heures. Enlevé vingt-et-une bûchettes de la grille, le reste suffira amplement pour allumer le feu.

2 nov. 1874. J'ai quarante ans aujourd'hui. Froid. Troisième jour de brouillard. Le temps idéal pour naître.

James Thomson écrivit ce curieux poème intitulé « Dans la Chambre ».

L'après-midi avait beau s'avancer, les rideaux de la pièce étaient toujours tirés,

*Et les petites souris dormaient, trouvant le temps long  
Dans le vacarme de cette nuit double.*

Enfin, dans cette obscurité silencieuse, les meubles se mirent à émettre des sons articulés ! Le miroir, l'armoire, le lit enfin parlèrent !

*Je sais quand les hommes sont bons ou mauvais  
Malades ou pas, dit-il lentement. Je sais  
Quand ils sont tristes ou gais, fous ou non  
Et dans le sommeil vivants ou morts*

. . . . .

*Le lit poursuivit : cet homme qui repose  
À présent sur moi est raide et froid  
Il ne fera jamais plus les choses  
Qu'il avait coutume de faire autrefois.*

Mais James Thomson avait beau écrire des vers pour se soulager, il continua à se traîner dans la vie, avec l'horrible ténacité d'un animal à l'épine dorsale brisée, qui n'arrive pas à mourir. Les insomnies empirèrent, mais il était toujours vivant.

*Sentant toujours les mains terribles  
Des Puissances Infernales me prendre à la gorge.*

Dans son terrifiant poème à l'insomnie, il décrit avec une précision intolérable l'état de torture nerveuse de quelqu'un à qui le soulagement du sommeil est

refusé, comme si lui seul, James Thomson, ancien instructeur militaire, avait été choisi par une causalité maligne pour supporter le fardeau d'une conscience sans cesse en éveil, quand tous les autres hommes trouvaient le repos :

*J'ai entendu sonner minuit ; les autres heures  
L'une après l'autre ont quitté la chambre, assurées  
Que la gracieuse alchimie du sommeil  
Serait un baume dans les ténèbres.*

. . . . .

*Mais moi, indiciblement las, hagard  
À force d'innombrables nuits sans sommeil  
Ravagé, ne cessant de broyer du noir,  
Touchant le fond du désespoir  
Je marchais, froid et pâle, et tremblant d'effroi  
Dans l'immense désert de la Nuit  
Aride et sauvage et d'un noir de poix.*

. . . . .

*Comment j'ai traversé je ne sais pas ; à moitié mort  
J'ai dû escalader l'effrayante corniche*

. . . . .

*Couvert d'une sueur glaciale, tremblant,  
les mains, les genoux et les pieds en sang  
À moitié mort, ne me relevant que pour retomber,  
Et enfin parvenir au bout du lamentable voyage  
et m'allonger*

*Sur la crête de sable aride et de gravier  
Pour entendre les cloches sonner deux heures du matin.*

Vers la fin de sa vie, s'étant mis à écrire des essais littéraires, il avait, parmi d'autres, bizarrement choisi d'écrire sur Walt Whitman dont la poésie à l'époque était peu connue en Angleterre. Il y a quelque chose de touchant dans cette admiration pour le grand viveur américain de la part du plus malheureux des hommes. Eût-il été possible, si les deux hommes s'étaient rencontrés, que le cœur généreux, débordant de vie de Walt Whitman eût trouvé, en puisant dans ses vastes ressources, l'énergie de soutenir et de fortifier l'esprit assombri du poète londonien ? En tout cas, en lisant ces vers de Thomson, on a l'étrange impression d'une aide miraculeuse survenant soudain dans une situation désespérée :

*Que les médecins et le prêtre rentrent chez eux  
Je prends l'homme qui sombre et le soulève sans résistance  
O désespéré, voici mon cou : Par Dieu !  
Tu ne sombreras pas ! De tout ton poids, accroche-toi à moi.  
Je te gonfle de mon souffle terrible et te fais flotter,  
Chaque pièce de la maison, je la remplis d'une force armée,  
Vous qui m'aimez, souffleurs de tombes.*

Ce serait une erreur, cependant, que prendre Thomson pour une épave spirituelle. Ce n'était pas le cas. Plutôt, avec l'orgueil italien de Dante, à jamais damné dans le plus sombre cercle de l'Enfer, il lève la main en proférant des



blasphèmes à l'adresse de Dieu Tout-Puissant : « Prends ça, Dieu, car c'est toi que j'ai visé. »

*La Cité de la nuit d'épouvante* contient des passages d'une force terrible. Mais comme James Thomson l'a lui-même déclaré, ils n'ont qu'un rayonnement limité :

*Les pauvres mots ici écrits ne peuvent éveiller d'écho  
Que chez un malheureux marqué par le destin  
Dont l'espoir et la foi sont morts, et qui voudrait mourir.*

L'architecture du poème, tout en imagerie sombre, est terrifiante. Ce monde est comparé à une vaste cité maudite dont la « masse énorme » s'élève au centre d'un désert aride. La cité est enveloppée dans une pénombre où brûlent obscurément les lumières fumeuses des rues. « Parmi d'audibles solitudes », surplombant toutes choses, « silencieuses comme des tombes », « des files de maisons » où

*Des myriades d'habitants sont toujours endormis,  
Ou morts ou rescapés d'une innommable peste !*

Sur les trottoirs de cette métropole d'épouvante, le poète se fraye un chemin, suivant de près une autre figure « qui semble marcher avec un but » :

*Comme je traversais le désert, c'était ainsi  
Comme je traversais le désert.*

La réitération de ces vers célèbres résonne au bout d'un moment dans la tête, comme le bruit régulier, terrifiant

dans sa pesante monotonie, de pas hostiles sur les pavés,  
devant la porte :

*Comme je traversais le désert, c'était ainsi  
Comme je traversais le désert...  
Mais je marchais à grands pas dans l'austère ;  
L'espoir s'accompagne de peur, c'est ainsi*

Dans les rues sonores où ils marchent, ils voient

*des faces ravagées, aveugles et sourdes  
Comme de tragiques masques de pierre. D'un pas lourd  
Chacun enveloppé dans le malheur, ils continuent d'errer  
D'errer, ou s'assoient ruminant des pensées désolées  
Pendant des heures d'insomnie, la tête lourde.*

Au cours de cette errance, ils ne voient que des choses  
menaçantes, maléfiques, repoussantes.

*Après une centaine de pas, je m'aperçus  
Que quelque chose rampait dans une allée en dessous,  
Comme si une créature blessée gisait là, prostrée  
Secouée de sanglots, se déplaçant avec lenteur,  
Les membres postérieurs tirant à hue et à dia les  
antérieurs.*

La chose leva les yeux. Horreur, c'était un homme :

*Aux longues mèches grises hirsutes souillées de boue,  
Un visage hagard, crasseux, aux yeux rouges  
Injectés de sang, une honte pour le genre humain.*

Ils s'approchèrent enfin d'une grande cathédrale dont l'imposante masse sculpturale qui se perdait loin dans l'obscurité froide et sans limite de la nuit, dominait un vaste quadrilatère monacal éclairé par la lune où se pressait une foule indécise de citoyens fantômes. Les deux voyageurs entrèrent avec la cohue, et là, dans le vaste sanctuaire sonore, aux nombreux bas-côtés, avec d'obliques rayons de lune colorés entrant par les hautes fenêtres à meneaux, ils attendirent le prédicateur. Soudain une voix réveilla les échos dans le réseau des voûtes.

*Et j'ai fouillé partout, dans les hauteurs et les profondeurs  
De l'Univers, en quête d'un baume pour calmer les douleurs.  
Et voici enfin le mot de l'énigme, toutes choses  
En sont témoins, qu'elles soient mortes ou écloses ;  
Voici la bonne nouvelle, le temps de la joie est serein :  
Il n'y a pas de Dieu ; pas de Démon aux noms divins  
À l'origine des tortures ; si l'on doit souffrir  
Ce n'est pas pour satisfaire le fiel d'un désir.*

*Je ne trouve pas dans l'Univers le moindre indice  
De bien ou de mal, de prières ou de blasphèmes ;  
Seulement la Nécessité Suprême ;  
Avec un Mystère infini, un noir d'abîme  
Que n'embrasera jamais la moindre étincelle  
Et pour nous les ombres passagères d'un songe.*

*Le monde est un moulin à vent qui ne cesse de moudre ;  
La vie et la mort, le bien et le mal, et qui n'a pas de but,  
Pas de cœur, pas d'esprit, pas de dé à coudre.*

*Il suffit d'endurer cette petite vie  
La sainte paix de la tombe est assurée,  
On s'endort pour ne jamais se réveiller.*

Les années passant, la mélancolie de James Thomson ne fit qu'empirer. Déprimé, vivant dans la misère, non reconnu, il arpentait toujours les rues, et, de son lit, contemplait d'un œil vide le vide ultime. Au début de l'année 1882, quelque chose semble avoir enfin germé en lui, et tout à fait conscient de ce qu'il faisait, il se mit délibérément à se souler à mort. Alors le propriétaire de la chambre le mit dehors. À maintes reprises, avec une étrange obstination, il tenta de réintégrer ses misérables pénates qui, après tout, étaient le seul abri qu'il connût : « Je dois avoir un toit au-dessus de la tête. »

Quatre mois plus tard, il était toujours vivant. On sait qu'il passa une partie du temps en prison ; pour le reste, il traîna dans les environs des Vieux Escaliers de Wapping et de l'Île des chiens. La plupart de ses amis le perdirent de vue. Quelques-uns l'aperçurent à de rares intervalles, le repérant à la finesse de ses traits maintenant sillonnés de rides profondes, dont les yeux bleus vous fixaient avec un regard provocant. On l'aperçut une fois dans une taverne, les vêtements en haillons, couverts de boue, avec des pantoufles de feutre aux semelles trouées laissant voir des pieds nus.

Il apparut soudain dans les pièces où vivait Philip Bourke Marston\*, le poète aveugle. Marston ne voyait pas

son hôte, mais il y avait quelque chose dans le discours dément qu'il tenait, qui remplit l'aveugle de terribles pressentiments. Heureusement, le critique William Sharp, passant un peu plus tard dans l'après-midi, trouva Thomson presque inconscient, gisant dans une mare de sang sur le lit de Marston. Il fit transporter le malade jusqu'à l'hôpital de l'université de Londres où, dit-on, il resta longtemps sur un banc, avant que le médecin de service trouvât le temps de s'occuper de lui. Quels furent exactement les derniers mots de Thomson n'a jamais été divulgué. On a suggéré qu'ils étaient insupportables, même pour ses amis. « Je sortirai d'ici lundi, même si c'est dans mon cercueil » fut l'une des phrases hurlées par cet homme hors de lui, qui ne pouvait pas mourir. Ces paroles se révélèrent heureusement vraies. Le lundi suivant, « l'esprit sans feu ni lieu » de cet homme athée, ennemi de Dieu et de la vie, trouva enfin le repos, à une bonne heure, sous six pieds de bonne terre. Aucun service religieux ne fut dit sur la tombe. Enfin libéré des infections

*D'une tristesse indicible  
D'une folie incurable  
D'un désespoir insondable,*

il fut simplement mis en terre « sans sacrement, voué au feu de l'enfer », maudit à la fois par l'homme et par Dieu, ce renégat, ce paria que le monde avait privé de tout, sauf de génie.



THEODORE FRANCIS POWYS





## SOLILOQUES D'UN ERMITE

### 1.

*« Celui qui reconnaît le Fils,  
reconnaît aussi le Père\* »*

Suis-je un idiot ? Idiot n'est-il pas le terme juste pour qualifier un bon prêtre ? Et je suis un bon prêtre. En dehors de l'Église, mais dans l'Église. En dehors de la foi, mais dans la foi. En dehors du pli, mais dans le pli ; un prêtre dans le nuage de Dieu, près de l'Autel de Pierre. Près de moi, un vrai troupeau de moutons ; au-dessus, un nuage de brume blanche étreint la lumière de midi sur l'Autel. Je suis dépourvu de foi, une route trop facile vers Dieu.

Enracinée dans l'obscurité profonde des désirs humains, la place du prêtre est près de l'autel, solidement ancré dans la terre par un dédale de racines. Le prêtre donne à l'homme, qu'il ne peut aimer, et aime Dieu qu'il ne peut connaître. Il se réfère toujours au Christ et dit aux gens de l'aimer ; mais pas de s'aimer les uns les autres. Pas possible. Seul le Maître peut commander l'impossible. Le Christ, qui ne connaît que lui-même, est le seul à pouvoir dire : « Aimez-vous les uns les autres. » Le prêtre, seulement : « Aimez le Christ. » Il sait que les gens ne

pourront jamais s'aimer les uns les autres et que, s'ils le pouvaient, ils n'auraient pas besoin d'aimer le Christ.

Et moi, le prêtre, je vais raconter l'histoire. Je sais ce que les hommes font dans l'ombre des humeurs de Dieu, et je sais ce que je fais. Certains tentent de se cacher dans le Jardin, d'autres dans le ventre de la Bête. Moi, j'ai essayé de me cacher parmi les collines herbues, mais les humeurs de Dieu m'ont débusqué. La grotte est l'endroit qui convient à un prêtre, une grotte étroite, où il demeure, le dos appuyé contre une arête rocheuse. Ne pouvant me cacher de Dieu, j'ai tenté de me cacher de moi-même, en observant les humeurs passagères. Croire en Dieu et ne pas croire en soi-même est le premier devoir d'un prêtre. Nul besoin de passer à l'acte : on en sait plus sur la vérité d'une humeur en la laissant en suspens ; et elle se montre souvent bonne et bien disposée si on ne fait rien pour l'encourager. Un prêtre reste toujours un prêtre. Qu'il soit sur un trône ou sur le point d'être pendu, il reste ce qu'il est : un prêtre. Un homme qui sait comment fonctionnent les humeurs de Dieu.

L'homme ordinaire, l'homme heureux, l'homme immortel n'a qu'une idée en tête et ne connaît Dieu que sous cet aspect ; quelle que soit sa condition, il suit cette idée. Ce genre d'homme est partout ; il est « les gens », parle de « boire un verre », de « faire son chemin dans le monde », d'« *écrire des livres* », d'« acheter des stocks et des parts », de « mener les cochons au marché », de

« semer du blé rouge ». Il peut être dans un palais, ou au fond d'une mine de charbon, dans un champ de trèfle ou dans une villa à Chiswick : il est « les gens » et n'a qu'une idée en tête : l'idée d'avoir.

De l'autre côté de la route, il y a le prêtre. Il est vulnérable, il est mortel, cette vie est pour lui la seule vie, il n'est pas immortel comme l'autre homme ; sa seule immortalité est de se croire immortel ; ses enfants ne sont pas ses enfants, et sa vie n'est pas sa vie, mais celle de Dieu. Il est le terreau des états d'âme de Dieu, quand Dieu est d'humeur divine, ou d'humeur haineuse, ou d'humeur amoureuse, ou d'humeur cruelle. L'autre homme est toute sa vie dominé par le même état d'âme ; il ne change jamais de vie, il évolue dans le même cercle étroit. Le prêtre n'a jamais longtemps le même état d'âme. Il est toujours en train d'écraser ou d'être écrasé par Dieu, qui ne cesse de le secouer et de le faire tanguer d'une humeur à l'autre, en prenant soin qu'aucune d'elles ne dure de façon qu'il puisse y trouver nourriture et vie. Le prêtre prie, il apprivoise les états d'âme par la prière et tente d'enfermer les humeurs, bonnes ou mauvaises, toutes les humeurs, dans la Bible ; et puis il tente de cacher la Bible dans l'Église. Et il prie dans les mauvaises heures, même quand les heures mauvaises le mordent (elles en sont capables), il attend et prie jusqu'à ce qu'une humeur tendre descende du ciel comme une colombe ; alors il se réjouit et rompt calmement le pain comme tous les autres hommes.

C'est à propos de moi que j'écris. Je suis le prêtre dont je parle. Quand je parle du prêtre ou de tout ce qui le concerne, c'est de moi que je parle. Je n'ai jamais été dans le pli. Jamais franchi le mur. Jamais fait de latin. Jamais parlé à un Évêque ou aidé un Doyen à enfiler ses guêtres. Jamais essayé de convertir une jeune personne dans la rue. Je parle de Religion dans un livre – ce qui n'est pas permis, mais sur quoi d'autre pourrais-je écrire ? C'est le seul sujet que je connaisse.

En même temps, il y a des choses qui m'intéressent, et des choses que j'aime. Une chaise cassée dont le bois est rongé aux vers ; c'est une chaise qui peut raconter son histoire ; j'ai une peur panique de tout ce qui est neuf et en bon état. J'aime un rouleau brisé abandonné dans un champ : les petits enfants m'accompagnent sur la colline pour jouer près de lui, dans un champ qui appartient à un fermier boiteux, un vieillard chancelant et courbé en deux ; tous les outils de la ferme sont cassés et rafistolés, le rouleau est en pièces, c'est pour cela qu'il est le plus aimé. J'ai découvert qu'il valait beaucoup mieux aimer une chaise qu'une personne ; il y a souvent plus de Dieu dans une chaise, et Dieu se repose plus souvent près du vieux rouleau en observant les petits enfants qui jouent et le fermier boiteux qui laboure.

Les humeurs passent au-dessus de moi et je dois leur obéir. Je hais quand elles haïssent, j'aime quand elles aiment. Ces merveilles me tiennent et font de moi ce

qu'elles veulent. Quand vient un mauvais jour, c'est qu'il y a de la mauvaise humeur en haut ; quand la terre, le ciel et mon cœur sont baignés de soleil, Dieu est d'humeur resplendissante là-haut. Les humeurs m'empportent dans la nuit et me sautent dessus pendant la journée ; elles me tiennent le soir ou me laissent peut-être un peu errer sous les étoiles.

J'ai voté deux fois aux élections, une fois pour un conservateur et une fois pour un libéral. À chaque élection, j'ai voté selon mon humeur, comme chacun doit le faire. En ce moment, je porte un badge socialiste et, le jour où j'ai cassé ma pelle en tentant de soulever un cerisier mort dans le jardin, je l'ai regardé en me demandant ce qu'il signifiait : une flèche, le soleil et le monde. Et puis j'ai pensé aux gens. Je connais ceux qui triment comme des esclaves et se déchirent avec les griffes de la Bête, et la Bête a des griffes acérées. Je les connais bien et je sais comment ils volent les humeurs de Dieu. Ils ne leur permettent pas de les traverser librement et de s'en aller.

J'ai dit une fois : « J'aime les pauvres gens. » Et je les croyais sincères, simples, nobles, pleins de douceur. Parmi tous les hommes, ceux que je préférais étaient ceux qui étaient aux champs. Je pensais que la vie qu'ils menaient à la campagne donnait à leur esprit le gris profond des eaux. Je pensais que les pauvres gens habitaient si près de la boue qu'ils étaient toujours propres ; que seuls les enfants gâtés étaient laids et cruels, et que toute la poésie du monde venait du cottage.

Le devoir du prêtre est de creuser l'argile où passent les humeurs de Dieu ; il doit prédire comment les mottes d'argile se comporteront sous le souffle des vents mystiques invisibles. Si Celui qui ôte les péchés du monde se chargeait aussi de prendre la bonté du monde, il trouverait le poids presque aussi lourd à porter ; car l'homme bon cache souvent derrière sa bonté un vilain petit démon qui crache du feu.

L'homme est une collection d'atomes à travers lesquels passent les humeurs de Dieu – un terrible pantin d'argile, tragique, fragile, ivre, mais toujours profondément enraciné dans la terre, avec des griffes qui le maintiennent en vie, tandis que les humeurs passent, lui modèlent un autre visage et lui changent la vie. Les gens qui peuplent la terre sont des statues d'argile auxquelles les humeurs de Dieu, d'une étincelle, donnent la vie.

Pour le prêtre, l'homme est une argile brute traversée par les états d'âme de Dieu, et il sait que l'homme saisira comme un nourrisson tout ce qui est à sa portée, et que là où sont les états d'âme de Dieu, il se passera des choses étranges. Il sait aussi que le monde est fou à lier, incapable de rester en paix, de s'occuper du jardin et de planter l'herbe du champ. Dans les humeurs, dans *mes* humeurs, il se passe des choses terribles. Dans les endroits les plus tranquilles, les dispositions d'esprit de Dieu me tordent et me déchirent le cœur. Toutes celles qui me traversent me font mal, même la paisible bonne humeur traîne une migraine derrière elle.

En regardant ma vie – ou n'importe quelle autre – j'éprouve le désir de faire quelque chose pour que les humeurs puissent passer et l'homme vivre. Il me semble aussi comprendre l'idée du moine dans une cellule, ou de l'ermite dans un bois, qui se laissent librement traverser par les humeurs afin de saisir Dieu sur le fait de penser. Si tout le monde a envie de faire quelque chose – je ne dis pas de travailler – c'est pour échapper à Dieu. Quand j'ai envie de sortir pour travailler ou même pour aider mon voisin, la raison est que je ne veux pas être la proie de ses humeurs. Je n'ai jamais été paresseux – aucun prêtre ne l'est ; mon péché a été de chercher à faire quelque chose ; non que j'aie travaillé – même si tout le monde partage le fardeau commun – et si j'ai cherché du travail, c'était pour moi un moyen d'échapper aux humeurs de Dieu. Il n'y a qu'un seul moyen d'y échapper, c'est la prière. Je dirai que c'est la voie du moine. Seulement, elle n'est d'aucune utilité à celui dont le Dieu se cache dans les profondeurs de Ses états d'âme.

Toutes les lois humaines sont faites pour prendre au collet et pour étrangler les mouvements de Dieu ; les hommes ne cessent d'essayer d'être en paix avec eux-mêmes, loin de Ses terrifiantes lubies. Le prêtre apprend la dure loi des hommes et ressent la terrible présence de Dieu ; des hommes, il reçoit la pauvreté et le mépris, de Dieu, la mort. Il pardonne aux hommes, et prend le don de Dieu, pour lui le meilleur des dons divins. Il

s'efforce de devenir semblable à de l'argile sous la main du potier ; de saisir au vol l'humeur et le jour et l'occasion qui s'offre ; de prendre la route la plus proche en restant sur la gauche, d'accepter comme elles viennent, la colère, l'irritabilité, la joie, la faim, car, si ce n'est la réalité, c'est un signe des humeurs de Dieu. Aussi loin que j'ose sonder le mystère, j'ai appris que, si je ne puis toucher le pouvoir, le pouvoir peut me toucher. Je ne suis ni mauvais, ni bon. Je ne suis qu'une argile traversée par les états d'âme de Dieu, exactement comme mes frères, ou n'importe qui d'autre ; personne n'est bon ou mauvais : nous ne sommes que de l'argile.

Quand je me regarde dans une glace, je ne suis pas content ; je crains de ne pouvoir me regarder en disant : « Quel beau gars ! » Je souhaiterais pouvoir le faire. Il n'empêche, je vais me faire une raison ; je ne suis pas encore las du soleil ; j'aime toujours sentir le mouvement de l'être et savoir qu'un autre printemps est arrivé ; je m'aime suffisamment pour aimer le monde.

J'ai découvert que tout mouvement est un commencement et une création et qu'il me suffit de bouger le pied pour donner naissance à de nouvelles merveilles. Il ne faut pas trop surestimer le simple fait d'exister. Mais danser au soleil est quelque chose. J'ai prêché, mais seulement à moi-même, car je suis la seule personne que j'aie jamais rencontrée qui sache écouter un sermon. Je me fais mon



prêche, curieux d'aller jusqu'au fond de mes péchés, et je les trouve suffisamment bien enracinés pour être intéressants. J'aime haïr, désirer, envier, avoir de la méchanceté dans le cœur. Je n'ai aucune envie d'aimer mon voisin. Je préfère doucement le haïr. Quand je suis d'humeur tolérante, j'arrive même à aimer Dieu.

Je n'ai pas encore cédé au pire des péchés. Ma plus grande tentation a toujours été de travailler, de rejoindre les autres hommes et d'avoir ma place dans le grand marché mondial du travail. Le prêtre est plus à la peine que le dernier des hommes de peine, malheur à lui s'il ne rencontre pas Dieu mais seulement des hommes sur terre, il se sentira certainement trahi.

Une fois j'ai pensé que j'étais sage, plus sage que les sages de jadis. « Pas question, ai-je dit, de sortir et d'entrer par la même porte. » Il faut dans la jeunesse se cogner la tête contre tous les murs de façon que, l'âge venu, on puisse s'égorger tranquillement dans son jardin.

Je me demande quelle est l'occupation que le plus grand nombre trouve la plus agréable. Moi, je suis le plus heureux des hommes quand je rafistole les clôtures du jardin, qui sont très vieilles et pratiquement hors d'usage. Ces dix dernières années, tous ceux qui sont passés devant ont fait des réflexions désagréables et ceux qui m'ont vu dans le jardin m'ont conseillé de les remplacer par des clôtures métalliques. Une fois, un jeune vendeur de moutons m'a dit que je devrais construire un mur. Hélas,

je ne suis pas partisan des murs qui empêchent le soleil de passer, et j'ai une dent contre les clôtures métalliques. Pourquoi ne pourrais-je pas prolonger mon bonheur en réparant mes clôtures en bois avec des bouts de ficelle ? Si le conseil municipal en avait le pouvoir, il m'obligerait certainement à vendre mon cottage, ou à m'équiper de clôtures métalliques. Si personne ne buvait de bière, si tout le monde avait le respect de soi, arborait un badge orné « d'un monde et d'une flèche », et fréquentait la chapelle, me forcerait-on à réparer mes clôtures avec des clous et des barbelés ? Si George V n'était pas roi, si le peuple gouvernait, si ces amoureux des clôtures de fer et des murs de briques détenaient le pouvoir, il n'y aurait de vie sur terre, ni pour moi, ni pour aucun amoureux de la ficelle. Je me demande si, en Amérique, un disciple de Pan a la permission de rafistoler ses clôtures avec de la ficelle, ou si on le force à se servir de clous ? Un jour viendra où tout le monde sera forcé de vivre comme le souhaite son voisin le plus terne, où l'on sera obligé de manger de la viande tous les jours et de gagner de l'argent pour en acheter. Dans ce monde au cœur de fer, même les pâquerettes sont faites avec des têtes de clous, si flambant neuves qu'elles brillent au soleil comme des pâquerettes des champs. Je prie pour être toujours capable de garder mon sang-froid en observant les vaches et en remuant de la terre brune sous le soleil. N'a-t-on pas ici, sur cette terre, d'autre choix qu'ordonner ou obéir, voler ou donner, bénir ou maudire ?

Les gens les plus désagréables à mon goût sont ceux qui regardent et sourient et passent leur chemin. Ils trouvent toujours la petite bête – désignent du doigt vos chardons, comptent vos orties, se demandent pourquoi vous n'élevez pas de volailles, pourquoi il y a une rangée de cinq seaux troués près de la porte de service. Ce sont des gens qui pensent que travailler est adorer. Ils ne parlent que de ce qu'ils font et que je ne fais pas. Je n'ai pas leur ardeur. Ils disent qu'ils tiennent le monde à bout de bras, mais il est plus probable que c'est le péché qu'ils entretiennent.

C'est maintenant le printemps, avec une brume sombre et la pluie qui s'annonce sur les collines, et un vent qui hurle dans la cheminée comme en décembre. Et avec le printemps les souvenirs qui reviennent à ceux qui regardent en arrière, ceux qui préfèrent ne pas regarder devant eux. Les souvenirs du printemps – que chaque printemps fait revivre, et que chaque automne tue, et que chaque hiver enterre ! Je connais la joie de regarder en arrière – et les larmes – afin de retrouver le soleil qui brillait alors. J'ai découvert que je suis maintenant capable de savourer la vraie joie et de cueillir les fleurs du vent, que je manquais par trop d'ardeur. Ce n'est que lorsque le même jour revient que je suis capable de me rappeler le passé, et je dois éprouver les mêmes sensations que celles que j'éprouvais ce jour-là, le même vieillard infirme doit passer en béquillant ; le même vent hurler dans la cheminée ; la même vache blanche

ruminer près de la grille ; alors je me souviens. Et c'est souvent quelque chose de laid qui m'apporte cette joie. Je n'ai jamais rien trouvé à redire aux choses laides. Si le feu me réchauffe, que m'importe que l'âtre soit un carré noir dans le mur avec une rangée de trois tournesols vernis au-dessus ?

J'aime que les belles choses restent à distance, et même l'art peut être enfermé dans un livre. C'est pour moi un souci d'avoir des œuvres trop précieuses à proximité. Je regarde trop les bonnes choses. Mieux vaut être entouré par la médiocrité des choses ordinaires que l'on n'a pas besoin de regarder.

Aucune tâche n'a réalisé les visions qui me viennent du passé et ne requièrent que le retour du même pour s'éveiller ; aucun burin n'a ciselé le regard affectueux que j'ai une fois vu dans les yeux d'un malade ; aucun pinceau ne m'a montré la première chélidoine jetée dans la poussière de la route par un petit enfant, même s'il peut m'en montrer une, souriant gaiement, presque trop gaiement, sur une toile. Mais pour le peintre, elles sont des souvenirs ; tout l'argent du monde ne peut les acheter.

J'ai trouvé un usage pour chacune des humeurs qui me traversent. Il y a une humeur dépressive commune à tous les hommes, et je la force à me traîner par terre, et même plus bas que terre, pour qu'elle me laisse en paix. Quand je parle de Dieu, j'ai en tête la peur mystique

que je partage avec tous les hommes dont la vie n'est pas entièrement prise dans les griffes de Mammon.

Quand j'ai commencé à rédiger, je parlais de moi comme un prêtre sans Dieu ; mais il est impossible d'être prêtre sans que la peur mystique se manifeste ici ou là, peut-être dans ma démarche, ou dans la façon dont j'enfile ce manteau ? La crainte de Dieu, avec une force, une insistance, un triomphe tranquilles, finit toujours par gagner le prêtre. Il est impossible de l'ignorer ; elle est dans la vie, s'y fraie un chemin même si on essaie de le lui barrer. « Je suis descendu en Enfer, et j'ai vu qu'il était là\*. » Il est futile de continuer à siffloter gaiement, de bavarder en fumant des cigarettes, de parler du plaisir printanier ou de la jeune femme qui vit à l'autre bout de la vallée et n'est pas mieux que ce qu'elle devrait être. Il est sûr que la crainte de Dieu va vous tomber dessus. Elle est dans le vent, elle sort des pierres. Je la déterre dans le jardin, l'entends dans le bruit d'un train qui passe au loin – car le bruit d'un train fait peur –, la vois dans le vol d'un oiseau. Je ne peux pas l'esquiver. Impossible d'échapper à la Peur par le travail. On doit s'arrêter quelque part, et la Peur est là, qui attend derrière la porte – elle a le temps. J'ai toujours vécu près de grands espaces vides, de grands champs déserts et d'énormes ondulations solitaires ; souvent, j'ai marché pendant des kilomètres sans rencontrer âme qui vive, et les humeurs qui me viennent sont souvent aussi désertes et vides que

les collines alentour ; et le vide même est terrifiant. Pas étonnant que les honnêtes journaliers se réfugient dans les tavernes ; que le prêtre aime avoir l'église pleine de chair humaine et de sang plutôt que d'être seul avec la crainte de Dieu.

J'aime la lumière. J'aime la lumière de la lampe par un soir d'hiver quand le soleil rouge se couche dans une brume derrière les collines basses, car, en été, il grimpe au sommet de la plus haute. J'aime allumer un feu, respirer l'odeur de la fumée quand le feu prend et sentir la chaleur qui se dégage des premières flammes. J'aime le soleil. Si je devais adorer une idole, j'adorerais certainement une étoile et, quand je bêche le jardin, j'aime tourner la tête vers le soleil. Quant à la lune, je ne l'aime pas, sauf si l'enfant aux longs cheveux épars découvert par l'un de mes frères la traverse quand elle est pleine : pas de doute, elle fuit l'horrible vieillard aux fagots. Il y avait un vieux tout pareil au village.

Je prends la vie comme je la trouve, et je la vis pour moi-même comme tout un chacun. Comme je suis prêtre, je ne donne jamais rien ; c'est une loi de ma nature de ne rien donner, mais de toujours recevoir. J'ai une fois demandé à un vagabond pourquoi il ne m'avait jamais sollicité : avais-je l'air d'un avare ou de quelqu'un qui n'avait rien à donner ? Il m'a répondu qu'il ne savait pas pourquoi il ne m'avait jamais sollicité, mais qu'il avait dans l'idée que je n'étais pas le genre d'homme à qui on demandait

l'aumône. En me quittant, il ajouta : « La femme qui me suit va le faire. » Ce qu'elle fit, mais n'obtint rien.

## 2

*Un saint et un pécheur*

En regardant devant moi, derrière moi, autour de moi pour chercher quel est mon plus grand plaisir, à part rafistoler les clôtures, je dirai sans mentir que c'est lire un bon livre. Je ne connais rien de meilleur. Mais il faut en avoir un en tête. Je n'ai pas de préjugés – qu'il s'agisse de voyage, ou de chasse au sanglier, mais ce doit être quelque chose avec une âme. Si c'est une histoire, il doit y avoir un zeste de sang ; je veux un véritable champ de bataille de l'esprit, avec sueur et agonie. J'aime les auteurs qui ont vu, les auteurs qui ont vécu ce qu'ils écrivent ; je déteste les livres qui coupent l'homme en deux, parlent d'une moitié et inventent l'autre. Je veux l'homme entier dans ses œuvres – son corps, ses mains, ses yeux, même son ventre. Et je préfère lire les histoires où la vie est à l'œuvre, les bateaux tels que les décrit Conrad ou quoi que ce soit d'autre où l'on sente les mouvements, les démangeaisons, les paroles de la vie. Il me faut non seulement le cerveau, mais le corps de l'homme tout entier.

Un livre que j'aime, et de tous les livres le plus intensément humain, est le *Journal* de Wesley\*. Il est

prêtre jusqu'au bout des doigts, comme eût dit Malory\* ; parle avec la ferveur de Dieu et chevauche avec la ferveur du Diable. Il n'y a pas de toiles d'araignées dans ses sermons. En vieux païen matois, il laisse souffler les vents du ciel dans sa vie ! Comme toute personne au ciel et sur la terre, on l'a, je suppose, traité de tous les noms. Mais comme il était humain, comme cette haine et cette méchanceté montrent l'homme tel qu'il est, pas comme les pitoyables tricheurs que nous sommes pour la plupart, lui qui n'hésite pas à taper du poing sur la table. C'était un mauvais mari, je le sais, mais toute jeune femme aux chevilles fines et manchon de fourrure devrait réfléchir à deux fois avant de suivre à l'autel un John qui serait plus John que Wesley ; si elle a un brin de jugeote, elle tournera les talons et se trouvera un banquier quelconque dont le nom sera moins compromettant. John Bunyan\* aurait traité Wesley de coq, mais de coq sauvage, égaré, capable de chevaucher sans sourciller soixante milles avant de rompre le jeûne « le visage fouetté par la pluie », plutôt que d'écouter les doux reproches d'une épouse au coin du feu. Mais cet autre John, qui est le vrai saint – alors que Wesley est le pécheur – avait toujours un étrange amour des faibles ; il eût pu aussi bien être un paysan russe ; un homme merveilleusement aimant et très tendre envers son entourage ; il eût été diabolique de lapider ses croyances. Elles étaient pour lui la vie et la mort. Il ne pouvait pas les défendre comme John Wesley qui connaissait les petites façons d'être cachées du Seigneur.



Tout le monde traita Bunyan avec gentillesse et tolérance, car ce devait être un homme bon. Il est vrai qu'il eut des mouchards, semblables à des freux perchés dans les arbres, mais ils n'amenèrent pas des taureaux furieux à ses réunions et ne traînèrent pas ses prédicateurs dans des mares. Je me dis qu'il faut de la bravoure pour prendre à part John Wesley et lui chuchoter au creux de l'oreille qu'on ne croit pas en Dieu. Les jeunes gentilshommes en état d'ivresse qui faisaient irruption dans ses réunions étaient parfois rudement malmenés.

L'humour de Wesley est toujours en ébullition, même quand il essaie de le contenir. Comme il aimait faire chuter et délirer les gens au cours des réunions ; ensuite il les comptait comme on fait le compte des brebis mortes. J'aurais parcouru des lieues pour l'écouter et, par le ciel, moi aussi, j'aurais chuté si j'avais pu. Ce n'est pas rien d'être arraché à la routine accablante de la vie quotidienne et de se voir, les feux de l'Enfer aux pieds, comme un damné hurlant quand les démons s'en emparent. Et, après cela, comme presque toujours, de recevoir le pardon ; d'entendre la voix d'En-Haut et de dormir en paix avec la grâce de Dieu sur l'oreiller. Ce n'était pas rien – comme le faisait Wesley – de remplir des milliers de lits de mort avec un désir d'immortalité et la certitude du salut ; si tout cela n'était que mensonges et duperie, c'étaient des mensonges romantiques et un joyeux délire ; et si la mort peut repartir les mains vides, laissons-la faire, si nous pouvons ! Wesley pouvait infuser de l'espoir à la dernière extrémité, même

si c'était un espoir fou ; qui n'a jamais dit de nombreuses fois : « Que dois-je faire pour être sauvé ? » C'est l'un des sentiments les plus curieux que je connaisse, celui d'être du côté de Dieu, du bon côté. Au cours de ma vie, j'ai parfois été capable de faire quelques pas de ce côté-là, et de savoir à quoi ressemble cette impression ; d'être tout près de la porte au point de vouloir la franchir, et d'enrager quand mes vieux doutes m'en ont empêché.

Un autre livre me plaît – j'aime la couleur sobre de la reliure – c'est la Bible ; et quel livre de sang et de larmes ! Songez à tous les yeux qui ont lu ces histoires étranges ; à tous les cœurs qui ont éprouvé la terreur et l'espoir et la mort contenus dans ces pages. Cet élément humain à lui seul doit rendre intéressant ce livre qui a rongé le cœur de l'homme, lui a déchiré les organes vitaux et l'a fouetté au sang ; qui exprime les humeurs de Dieu d'une voix tonnante, crie, pleure, hait, pour finir dans un délire total. La peur divine coule à flots dans ces pages, noyant la plupart de ceux qui la rencontrent, et même un enfant perçoit quelque chose de terrible dans ce livre. Il parle d'hommes marchant en rêve dans le jardin de Dieu, chantant et priant et contant des contes d'Orient selon les humeurs de Dieu. Et comment il rend bien la terre et les choses de la terre, la poésie du ventre de la terre. On voit des hommes au teint basané errant sous le soleil du désert, marchant dans la fraîcheur du soir, maniant la lance ou tirant à l'arc. Il montre un homme creusant un trou dans son mur, comme un signe venant

de Dieu – quelle humeur à suivre ! Un autre mangeant du miel tiré des os d'un lion ; et, à la fin, l'homme en vient au Christ, l'enfant humain, l'enfant des humeurs de Dieu ; et puis à l'Agonie dans le Jardin.

Nous lisons notre propre vie dans ce livre, le commencement et la fin. Le monde est d'abord pour nous un jardin, épines et orties n'arrivent que trop vite ; mais il est possible de trouver un bon poète parmi les orties, et peut-être une Ruth. Ou encore, en proie à telle ou telle humeur, d'épouser une putain et, une fois que nous en aurons fait une honnête femme – à l'imitation du Prophète – elle aura tout le temps qu'elle voudra pour nous reprocher nos faiblesses.

Ce n'était pas facile pour l'homme de supporter le poids des humeurs sans le Christ, qui est le bienvenu pour tous les faibles de la terre, et pas sans raison, car la fin doit être l'agonie dans le jardin à laquelle seuls les très vieux pécheurs paraissent échapper. Et comment jouer la pièce sans la dernière scène ? Elle ne peut être complète sans la fin. Les humeurs d'En-Haut sont trop terribles pour emporter l'homme avec elles, quand elles passent les eaux sombres. La fin doit être parfaite et absolue, on le sait bien. Nous, pauvres mortels – au moins les faibles, les autres s'en fichent – nous, pauvres mortels, nous jouons avec la romance d'une autre vie, comme un bébé avec un jouet en celluloïd, et quand le jouet prend feu, en quelques instants il n'y a plus rien.

Tout ce que nous faisons et pensons sous l'empire des humeurs est écrit dans la Bible, qui dit tout ce que nous ne saurons jamais sur nous-mêmes. On entend les Prophètes chanter des chants sauvages ; Ruth est étendue près de Booz ; David vole les gâteaux ; Marie lave les pieds du Christ avec ses cheveux et Samuel taille en pièces Agag devant le Seigneur. Toute la cruauté, toute la terreur, toute la poésie de la Bible se jouent dans la vie, c'est pourquoi elle est le livre religieux qui vivra parce qu'il dit la vérité sur la vie et sur l'homme. Nous ferions bien de compatir aux douleurs de Notre Seigneur, car un jour les clous nous perceront les paumes. Une petite douleur dans le corps est peut-être le début d'une issue fatale ; une pensée qui traîne dans la tête, le prélude d'une folie furieuse. Les jours passent aussi gaiement que possible, mais la Bible est toujours proche, et on a beau faire pour lui échapper, Dieu vaincra. Le livre de la tragédie a franchi la porte : ouvre-le et apprends qui tu es et comment tu finiras.

Les meilleurs livres suivent le même chemin et tentent de conter la même histoire triste avec un joyeux sourire. Shakespeare joue d'une main légère dans le champ des folies humaines et, comme la Bible, montre un cœur sanglant tenu par un bouffon avec marotte et clochettes ; seulement, on trouve chez lui beaucoup plus l'amour du Diable que la crainte de Dieu. Shakespeare balaie les nuages de Dieu pour mettre à leur place le soleil : son portrait à la barbe en pointe. En fait, tous les bons livres racontent la même histoire, et conseillent aux hommes

de chercher dans les trous et les coins le miel qui leur rendra la vie douce.

Si un jour j'écrivais un livre, j'aimerais montrer qu'il y a dans la vie une touche qui procure une joie que l'on peut tenter de comprendre et, c'est cette touche de vie que j'apprécie le plus dans les livres. Quelque chose dans l'esprit des jours me fait sentir que je perds mon temps en lisant, et ce « quelque chose » doit être le démon agité à l'œil de fer qui fabrique des clous et tente de remplir de pétrole le ventre des hommes, ce démon qui transformerait le monde en un horrible tas de fourmis géantes courant dans tous les sens avec de gros œufs blancs brillant au soleil. Et, même moi qui vis dans la sauvagerie, assis dans cette hutte au milieu des collines en ce moment couvertes de fleurs jaunes par les ajoncs – même moi, avec du pain noir et du thé sur la table, les pieds devant le feu – même moi, assis dans ce désert, je sens le démon qui me tire par la veste et me crie à l'oreille que je dois faire quelque chose pour aider les fabricants de clous à recouvrir le monde entier de fer. Il est terrible de penser que l'odeur nauséabonde du pétrole est parvenue jusqu'à moi et que les vils démons à l'œuvre tenteraient même d'en injecter dans mon âme. Au nom du Ciel, que ceux qui œuvrent pour un dieu au nom de pacotille l'écarte de mon chemin. Je n'aime pas ce genre de dieu.

## 3

*Au travail*

Ne crois pas, ô lecteur, que je veuille insulter le genre de travail qui passe devant mon jardin. Je vois une vieille charrette chargée de navets cahotant à une vitesse d'escargot ; un chasseur de lapins à demi caché dans un terrier qui se demande tranquillement où il va poser le prochain collet, avant de prendre lentement le chemin de l'auberge pour échanger un lapin contre une bière. Non, c'est le travail qui mord que je hais – le travail avec un contremaître qui mord par-derrière – pas le travail d'un jeune gars à la charrue, qui a tout le temps de penser à ce qu'il va manger et de chanter une chanson, mais le travail qui ne connaît aucune chanson, une tâche vide, pénible, dégradante.

Bénéissons la religion, qui telle une indisposition passagère, éloigne les hommes d'un éternel et harassant labeur. Là où le travail est partout, la religion a la portion congrue. Et, à ce que disent les maîtres d'œuvre, la religion pourrait faire plus de mal que la boisson, car elle agit sur les points faibles. Au fond du cœur, les maîtres d'œuvre craignent le prêtre ; ils ne se soucient pas du Seigneur Dieu, mais n'aiment pas le Fils de l'Homme. Je me demande si l'on comprendra jamais que le monde n'est pas fait pour le travail, mais pour la joie. Et moi qui essaie de comprendre, pourquoi ne pas me laisser en paix me

nourrir et marcher dans les collines balayées par la pluie pour essayer de capter les humeurs de Dieu ?

Venez ce matin partager avec moi un bol de porridge, avec du sel, du pain grillé près du feu, du thé, l'herbe vierge du soleil, le sucre brun et la douceur du sein de notre Mère. Irons-nous tuer un agneau du troupeau si nous avons dans l'idée de festoyer ? Pourquoi ne pas couper une gorge ou embrocher un porc pour le cuire sur un grand feu ? Mais je préfère le blé sec. Je préfère faire pousser un jovial et honnête chou marin dans le jardin ou transformer quelques vieux bouts de cuivre pour en faire des œufs blancs brillants. Il est bon de ne pas abuser des repas et des festins, car si on passe son temps à festoyer, les festins finiront par nous dévorer.

Tous les éloges doivent être réservés au vin, mais le vin ne doit-il pas être réservé aux moments choisis où l'on rencontre les êtres aimés et les enfants chéris du cœur ? Je n'aime pas toujours voir du vin sur la table ; il est souvent éventé, et la carafe pas remplie jusqu'au bord ; et il y a des dépôts que les malheureux invités doivent finir : et, pire que tout, l'hôte se demande s'il y en aura assez. Quand je bois du vin, j'aime les bouteilles, ou, encore mieux, un bon vieux tonneau de derrière les fagots, où le vin est tiré dans des cruches fantastiques. J'aime qu'il y ait trois ou quatre compagnons à table, mais pas plus que le nombre de bouteilles, et pas de femmes. Et il faut un rituel : le couronnement des coupes ; des coupes d'or et

d'argent ; un festin de vin vaut la peine de regarder ce qui est écrit sur le mur.

Parfois – trop rarement, hélas – de la présence divine me vient une humeur tendre et tolérante, la plus douce des humeurs de Dieu. Je regarde alors le monde comme un jardin et les gens comme des enfants sages ; c'est l'humeur dans laquelle tout le monde est pardonné, celle qui me fait dire à moi-même : « Il est bon pour moi d'être ici », et dire aux autres : « Il est bon pour vous d'être près de moi. » C'est une disposition d'esprit qui trouverait des perles dans la vie de chaque homme et verrait de la joie dans chaque épreuve. Une humeur qui murmure de la joie à l'oreille du malade et lui parle du calme merveilleux de la mort. Un état d'âme plein de félicité estivale, d'endroits frais au milieu de grands et beaux arbres, de talus fleuris, de l'heure de midi où le journalier se repose. Sous le règne de cette humeur bénie, les vents du ciel se calment et l'esprit de l'homme est empli de paix, la véritable Paix de Dieu. Hélas, cela ne m'arrive pas souvent.

J'essaie de m'arranger le mieux possible avec moi-même, mais ce n'est pas facile quand je suis fatigué : je ne fais que tourner en rond. Dans ces moments-là, c'est la panique, je n'obéis plus aux règles que je me suis fixées comme guides ; je n'obéis même plus à moi-même. Si je dis : « Va faire une promenade sous la pluie », je ne la fais pas. Si je m'oblige à écrire des lettres, je ne les écris pas. Rien ne va plus. Ce « je suis fatigué » est une humeur de désespoir



et, sous le règne du désespoir, il n'y a rien à faire tant que la sale bête n'a pas lâché prise.

Peut-être est-il possible de tirer quelque chose de bon, même de cet état, car Dieu cache son or dans des endroits étranges ; le désespoir est peut-être une sorte d'hiver dans l'été des jours. La sève est tombée comme du plomb dans les talons et on a l'impression de hurler comme un loup d'hiver. En plaquant à terre, ce désespoir sans issue permet de relever la tête ; transfusant le sang, il pousse à coups de pied vicieux, dans un nouveau pâturage. Il crée un chemin pour sortir de la misère et, du malaise, crée un esprit neuf : comme un second commencement. Mais je n'y échappe jamais, j'attends que l'humeur passe, j'en subis la morsure jusqu'à l'os, et la cruauté noire m'atteint jusqu'à la racine de l'être ; quand je suis sous cette emprise, je ne peux rien faire ; pas même lire *La Cité de la nuit d'épouvante*\*. Dans cet état, je sais qu'il n'y a rien à faire – rien. Le corps et l'esprit cernés par les ténèbres, en bougeant un doigt je toucherai la lame échiquetée d'un couteau rouillé, tenu dans les griffes d'un démon hideux à tête ronde ; j'attends donc, en espérant que cette humeur de Dieu ne s'éternisera pas.

Lorsque nous étions tous des bêtes, nous pouvions jouir de la vie, mais, devenus hommes, nous avons pris la mauvaise habitude de regarder devant nous et, ce faisant, perdu le présent. Je veux prendre chaque instant comme une chose digne d'intérêt, comme un moment

qui m'appartient. Tous les moments que j'ai à passer sont à moi, et j'en ferai à ma guise de l'or ou du cochon. Pourquoi devrais-je laisser passer un moment sans m'en emparer et y trouver une nourriture magique pour la pensée ? J'aime me préparer à accueillir le jour auquel je m'attends ; j'aime plus ou moins prévoir ce que je vais faire de la journée, avant de découvrir ce que la journée va faire de moi. De façon que, si une heure me mord, j'aie une muselière prête pour la suivante. Et j'aime me rappeler que le jour finit par s'endormir, et que s'endormir est un bon moment à passer. Me revient souvent la pensée – ce n'est que le vieil animal qui pousse par-derrière – que la journée est gâchée parce que je n'ai rien fait ; mais c'est une bonne chose : la façon la plus agréable et la plus utile de passer une journée est de ne rien faire.

Puisse l'orgueil m'aider, pauvre mortel idiot que je suis, avec cet insane désir de faire des choses ! Le souffle de la vie n'a-t-il pas, en ce triste jour, infusé mes poumons ? Respirer n'est-il rien ? Et j'ai mangé et touché aux fruits de la terre. Comment saurais-je si quelque Dieu, profitant de mon indolence, ne s'est pas reposé près de moi, mêlant Son souffle à mon souffle et Sa pensée à la mienne ? Comment pourrais-je dire, en ce triste jour où je n'ai rien fait, qu'une vague de pensée – au début à peine une ride – n'a pas pris naissance en moi ? Et quel homme, quel roi, quel prêtre peut faire autre chose que vivre ? Il a fallu du temps pour en faire un homme, et voilà

maintenant un homme assis, qui a honte de lui-même et s'en veut parce qu'il n'a rien fait de la journée. Après tout, que valent les actes merveilleux de l'homme ? Il est probable qu'en ne faisant rien on fasse quelques pas sur la bonne route, et qu'en faisant beaucoup de choses, on ne fasse que tourner en rond sur le chemin qui mène aux affreuses rangées de maisons, aux bâtiments municipaux et aux machines remplies de fuel.

## 4

*Dans ce coin*

Moi aussi, j'ai longtemps cherché dans tous les coins le secret de Dieu, et fini par découvrir que je n'irais pas plus mal si je flânais dans la vie sans connaître le moindre secret. Et qui peut dire qu'il y a le moindre secret à connaître ? Il est tout à fait clair – et on en a la preuve – que les hommes respirent quand ils naissent et pas quand ils meurent ; et il y a d'autres choses parfaitement claires pour moi. Je souhaite être une créature intelligente n'ayant d'autre désir que profiter de l'herbe et du soleil, ce qui est très facile, et m'envelopper l'hiver dans une couverture de laine. Sortir ramasser du bois mort, voilà le genre de chasse qui me plaît. Et quant à faire le galant, il me suffit d'apercevoir en été un peu de rose et de blanc sur le versant d'une colline à un mille ou deux. Je suis facile à contenter et n'ai jamais songé à blesser personne – à

quoi bon ? Je n'aimerais pas voir couler le sang de mon voisin si je le lardais de coups de couteau. Et pourquoi voudrais-je blesser quelqu'un quand j'ai tant de plaisir à lire *Tristram Shandy*\* ? Je dois faire de mon mieux pour essayer de haïr. Mais je n'aime pas haïr quelqu'un de trop près. Il doit y avoir suffisamment d'espace entre un homme et son voisin.

À moi de découvrir ce qui a du prix pour moi dans le monde, sans accorder un seul regard à ce qui a du prix pour les autres. Christian – le pèlerin de Bunyan – en marchant dans les champs prit soudain conscience de sa valeur et, pour la première fois de sa vie, devint un homme vraiment fier, capable d'aller son chemin, quelles que fussent les voix de l'Église, de l'État ou de la famille. Je ne demande qu'à croire en moi-même, et tout ce que je ferai sera bien fait. Il n'y a pas deux personnes qui regardent les mêmes pâquerettes de la même façon, et la mienne est celle qui me convient le mieux. La vie m'appartient, moi-même aussi, que pourrais-je vouloir de mieux ?

Auparavant, j'avais l'habitude de faire de moi un nœud mystique que je n'arrivais jamais à dénouer ; pas plus que je n'arrivais à expliquer ce qu'il signifiait. À présent je laisse le mystère aller et venir au gré des humeurs. Si me vient une humeur dans laquelle est tapie une vision, je l'accueille et je crois, car il y en a une où même Dieu croit en Lui, celle dans laquelle Il engendre la croyance du monde. Et moi aussi je veux croire, quand cette humeur me vient.

Je prends et mange le fruit mystique ; seulement, quand le fruit est enlevé, je ne prétends pas qu'il est toujours là. Que de fois mon cœur a été la demeure de soucis rongeurs, de sinistres présages, ou d'ignorance idiote, ou de folie trouble ! Et j'ai dû vivre longtemps avant d'être capable d'ouvrir les yeux et de me voir.

Avoir l'âme et les crocs d'un lion et le corps d'un vagabond, telle est la façon de parcourir ce monde comme il doit l'être. Je sais que je suis un ennemi des gens qui le peuplent. Je n'aime pas la façon dont ils me regardent. Comment se fait-il que, lorsque je travaille, ces gens-là me regardent comme si je faisais quelque chose de mal ?

« Il est encore en train de bêcher son jardin. »

Je suppose que je suis le genre de personne qui, quoi qu'elle fasse, commet un acte criminel. Je ne peux même pas arroser les fleurs, me promener sur la route, lancer une pierre à un rat, ou lire le journal dans un coin à l'abri d'un buisson de mai. Personne n'aime être compris. C'est peut-être la raison pour laquelle il y a une lueur moqueuse dans les yeux de ceux qui me regardent couper l'herbe du jardin. Peut-être que les gens croient que je les comprends. Si tel est le cas, il faut excuser la façon dont ils me regardent, mais ils ont tort. Je ne prétends pas les comprendre, car comprendre les gens serait comprendre Dieu, du moins comprendre ce que Dieu ne doit jamais être.

Trop tenir compte des humeurs de Dieu mène souvent un homme derrière les murs d'une prison. C'est pourquoi mieux vaut bien se connaître, de façon que, lorsqu'une

humeur pousse sur la route de la destruction, l'on puisse rebrousser chemin avant qu'il soit trop tard. Je n'ai jamais trouvé Dieu jouant avec Ses humeurs. À supposer qu'il plaisante, c'est une plaisanterie monstrueuse, pas le genre de badinage auquel je suis sensible, même si j'aime lire ce qu'en disent les journaux.

Je n'aime pas du tout les gens qui sont toujours les mêmes ; aucun homme ne le peut, à moins d'être si semblable à un animal que les humeurs passent au-dessus de lui comme les nuages.

Je remarque que, dans les pages que j'écris, j'apparais parfois comme un infidèle, parfois comme un croyant, parfois chrétien et parfois païen, ce qui est le cas de chaque homme courageux : car seul un lâche se cache la tête dans le sable à l'approche de l'humeur qu'il craint de voir en face. Pour certaines choses, je ne change pas d'idées, car Dieu est un esprit, et, même si, sur terre, l'on vit avec le Fils de l'Homme, Dieu en personne se tient toujours dans l'esprit de Ses humeurs. Je change souvent d'idée sur ce que je crois, mais j'ai pour règle de faire la même chose. Je suis toujours poli envers le monde et je ne vais pas clamer sur les toits que les humeurs de Dieu me tombent dessus ou qu'une langue de feu dévore la pensée qui m'est la plus chère ; car c'est ce qui m'attend.

## 5

*La queue du taureau*

Il est un peu rude que les humeurs de Dieu mettent en pièces ma croyance en Lui, bien qu'aucune d'elles ne puisse entamer l'amour du Christ, car l'amour que le Christ a d'abord planté est la seule fleur capable de vivre au vent de toutes les humeurs ; il est donc possible – non, souhaitable – que le plus grand infidèle sur terre aime le Christ car, d'une façon curieuse, le Fils de l'Homme est sur Terre et au Ciel, bien que cette double vie reste assez obscure. Cependant, les hommes ont ressenti Son amour, même sous le vêtement de Dieu, et dans les plus noires terreurs de Ses états d'âme ; et je l'ai également ressenti, en cueillant tranquillement des boutons-d'or dans les champs avec mes deux petits garçons.

Tous les prêtres doivent s'endurcir dans l'incroyance, qui est le seul bon terreau pour faire pousser l'humeur de croire, tant que l'incroyance n'est pas obnubilée par cette idée idiote dont on est si fier – je veux parler de l'idée que l'on connaît la Vérité. Comment – j'aimerais bien le savoir – pourrais-je connaître la vérité, quand Dieu Lui-même, la contredit ? Si je dis que quelque chose est vrai, me vient une humeur qui disperse à tous les vents la chose appelée Vérité, et mon idée de Dieu avec. Si je dis que je ne crois qu'en la matière, il

faudra que je me le prouve sans cesse pour m'empêcher de croire en Dieu.

C'est pourquoi tant de gens discutent de la vérité de telle ou telle croyance ; chacun sait qu'il faut maintenir la flamme, sous peine de la voir glisser entre les doigts. Et un homme est très malheureux quand il doit sans cesse combattre l'humeur de croyance ou d'incroyance, afin de s'en tenir à l'une ou à l'autre, simplement parce qu'il lui arrive de penser que l'une ou l'autre de ces idées lui appartient ; ce n'est pas le cas. Comme toutes les idées, elle appartient à Dieu.

Ce n'est que suffisance de la part de l'homme, qui se tient comme un coq sur un fumier poussant le cocorico de ses croyances. Ou qui dit, montre en main : « Que Dieu, s'il est un Dieu, m'étende raide mort dans dix minutes. » Et peut-être que, le lendemain, cet homme croira en Dieu, car il sera disposé à croire avant de sortir de nouveau sa montre pour prouver le contraire et se persuader qu'il n'est pas croyant.

Ce n'est pas à moi de dire combien de temps durent les humeurs ; chacun doit en juger par lui-même. Et il est inutile de s'emporter contre celles qui blessent. Il vaut mieux aller bêcher le jardin.

Je vois – comme n'importe qui capable de penser – combien il est bon que Dieu vive en nous sans idée fixe. Le contraire rendrait impossible la Venue du Christ. Et la cruauté avec laquelle le Christ fut traité par les hommes



qui avaient fixé les humeurs dans des lois prouve que si l'homme pouvait laisser Dieu en dehors de la vie, il le ferait d'un cœur léger ; comme s'il pouvait laisser de côté mort, guerre, peste, tremblement de terre, amour, sagesse, pitié, ou tout autre état contrariant l'appétit et l'empêchant d'amasser les choses de ce monde pour les laisser à ses enfants.

Et il est facile de voir comment l'homme, instinctivement rusé, s'accroche à l'idée fixe d'un Dieu lointain comme à quelque chose de tangible, de façon à tenir hors de la vie un Dieu *proche* aux humeurs contrariantes. L'homme pensait – ce benêt – qu'il ne serait pas encorné s'il tenait le taureau par la queue, mais ce taureau-là n'a pas de queue.

## 6

*Modeste plaisir*

J'ai honte de la façon dont on mange et boit et dort, comme si ces choses ne nous concernaient pas le moins du monde. On prend un repas comme si ce n'était pas chose grandiose, comme si s'asseoir à table devant une viande n'était pas un festin pour le Seigneur. On lance du pain aux chiens dans la poussière, alors que l'on devrait le leur tendre sur des plats d'argent. Toute nourriture devrait être sacrée pour le palais. J'aime faire de la plus petite action une merveille, car chaque petite action en est une.

La vie simple – comme on dit – n'a rien de simple ; c'est la plus profonde. La vie simple est celle des automobiles, des divorces, des danses de singe, de la chasse aux lièvres, aux chats et aux renards, des gens qui tirent au fusil et jouent à des jeux de furets. Voilà la vie simple, la vie naturelle de l'homme. Chacun peut y trouver du plaisir ; mettez un homme sur un cheval, faites courir devant lui un renard ou un chat, et l'homme sera simple et heureux. Les autres plaisirs sont de la même farine.

La joie ne s'obtient pas aussi facilement. Je veux cultiver l'état d'esprit capable de changer les pierres en pain, une heure sombre en gloire céleste, une vie terne en vie de roi. Pour cela, le meilleur sol à creuser est ce que l'on appelle la monotonie, parce que l'or qu'elle recèle est vraiment précieux et durable. J'aime savoir que je m'enrichis, non en volant le pauvre, mais en tirant de moi quelque chose de plus. Je veux tirer de moi tout ce qu'il est possible, en particulier la chose qui me plaira.

Comme il est difficile de tirer la moindre chose de soi, cela incite les gens à tirer tout ce qu'ils peuvent des autres. Je ne les blâme pas ; je ne blâme jamais personne ; pas même moi. La lumière de la lampe éclaire les humeurs de Dieu qui projettent de l'ombre au-dessus de moi pendant que j'écris ; l'air entoure les humeurs en m'entourant et les humeurs se reposent en moi quand je m'endors. J'essaie d'approfondir, d'élargir ma vie en m'ouvrant tous azimuts ; de cesser de me demander comment être heureux, mais de voir et de sentir et de toucher. J'aime toucher les

vagues de la mer et l'humus du jardin ; toucher le cœur de l'homme ; toucher l'herbe et la mousse des champs.

C'est seulement lorsque je rencontre des hommes que j'ai honte, et c'est lorsque j'ai honte que l'amour me mord ; je ressens alors de la douleur, comme si j'avais été mordu par une vipère. Parfois, quand je marche dans la rue de cette petite ville et que je croise des passants, je les vois qui se parlent et je me sens honteux. Il y a quelque chose de très laid dans la part immortelle d'un homme – voracité, arrivisme, autosacrifice, don aux pauvres. Je suppose que rien de beau ne peut sortir de quelque chose qui a duré trop longtemps sans changer ; seule la part laide qui est en nous peut vivre à travers tant de générations de chair et de sang. Je désire ardemment que l'homme se repente et soit délivré de cette immortalité pour que la honte ne m'oblige pas à changer de trottoir.

## 7

*Je suis ici pour vivre*

Enfin, grâce au ciel, je n'accorde pas la moindre valeur à mon opinion, ou à tout ce que je peux dire, ou penser, ou écrire. Je tiens à présent pour certain que je suis aussi loin de la Vérité que l'était Mr. Gladstone\*, et c'est le cadet de mes soucis. Je ne suis pas ici pour bien ou mal faire, ou pour donner des leçons ; je suis ici pour vivre.

Et j'ai découvert où se cache le plaisir de vivre. Je connais maintenant les moments où la jouissance est la plus grande, et ces moments peuvent revenir. Il n'y en a pas un seul qui ne puisse revenir, même dans la vieillesse.

## 8

*La première lampe*

La jeunesse est idiote et égoïste ; souvent misérable et sotte ; si elle a belle allure, elle est bourrée d'idées folles souvent aussi vieilles que le monde, a l'esprit étroit, pense à mille choses à la fois quand une seule suffirait. Mieux vaut n'avoir devant soi que deux routes. Celle-ci ou celle-là, cette vie telle qu'elle est, ou rien.

Je vais essayer de me souvenir des meilleures heures que j'ai vécues. D'abord de cette soirée d'arrière-automne, où je marchais dans les lumières d'une ville, en compagnie de deux amis très chers, loin des sombres ruelles campagnardes. La première lampe rencontrée : une étoile immortelle. La première rue, la première créature en mouvement, une vieille femme portant un lot de gants dans un sac d'étoffe noire – aucun pécheur entrant au paradis n'aurait pu éprouver joie plus intense. Les rues devinrent plus larges, les lampes plus brillantes, les passants plus gais, et la ville se transforma en palais féérique fait pour se promener et goûter des plaisirs.

Et je me souviens d'une falaise blanche au pied de laquelle le sable était trop chaud pour qu'on le touchât et où le soleil m'embrassait l'âme. Avec un ami cher, j'ai partagé du pain, un minuscule bout de fromage dur et une petite bouteille de jus de citron ; et nous avions des mains de prêtre en rompant le pain, et nous avons mangé et bu comme si nous partagions en deux le cœur d'un enfant, avant de fumer une cigarette qui avait un goût de bois frais.

Et puis cette autre promenade, dont j'espère me souvenir jusqu'à ma dernière heure ; c'était dans le froid de février, et nous étions loin dans les collines, marchant sur l'herbe blanche raide morte, sèche et craquante dans le vent ; nous nous sommes reposés pour manger un morceau à l'endroit où un tertre s'élevait au sommet de la colline et observer, dans la vallée au-dessous, des petits enfants courant vers l'école près d'un ruisseau où des goélands s'ébrouaient en battant des ailes dans l'eau bleue. Les enfants se sont mis à pousser des cris en agitant les bras, et les goélands se sont envolés comme des flocons de neige dans le ciel tandis que les enfants continuaient à courir en chantant et en se tenant par la main.

La coupe où je souhaite boire est la coupe du sang de la terre. Je souhaite m'abreuver de silence, de brumes profondes, de germes de blé, et de mouvements d'oiseaux. Je me droguerais à la vie que je sens autour de moi, au mouvement et à la langue de feu, qui, tel un vin capiteux, irriguent mon être. Même les pierres de la route devront

me céder leurs pensées. Le Christ avait sans nul doute cela en tête quand Il a parlé des pierres changées en hommes. Faire entrer de force dans le corps merveilleux l'ivresse d'un vin préparé d'avance est aigrier l'imagination et empêcher de jamais goûter aux délices de la véritable ivresse.

J'essaie d'être en paix avec mes pensées et même d'accueillir la colère quand elle fond sur moi. Je m'observe comme si j'étais très loin : un nuage passant dans le ciel, ou un mouton à flanc de colline. Il me faudra beaucoup changer avant d'atteindre le bonheur. Je sens toujours en moi une part immortelle. J'éprouve toujours un curieux plaisir à posséder une poignée de brillantes pièces d'or. J'ai toujours le désir sournois d'escroquer. Et souvent, moins je crois à mon opinion, plus je pense avoir raison. Et, sentant comme je les sens les mouvements mêmes de Dieu, je n'aime pas être traité comme un homme pauvre, pas même capable d'avoir un journalier pour bêcher le jardin.

## 9

*Un fol espoir*

Je suppose que ma caste, celle des prêtres, crève d'autant plus d'amour qu'elle est en voie d'extinction. Je ne possède pas suffisamment les attributs de l'immortalité – cupidité, dureté de cœur, ruse – tous les instincts agressifs de l'animal. J'en ai suffisamment pour blesser,

pas suffisamment pour sauver. Je ne puis m'empêcher de penser que l'homme immortel, au comble de l'opulence, pourrait me lancer un gentil regard quand il me croise sur la route, un gentil regard tout droit issu d'un corps de haine. Telle est mon ultime affliction de prêtre. Je désire être aimé, et aimé pour rien. Mon ultime fol espoir ; je veux être aimé des hommes. L'amour est la dernière tristesse du prêtre, et les hommes se détournent de lui parce qu'il tente de les aimer. Les gens ne possèdent-ils pas cette haine immortelle qui vaut mieux que l'amour ?

Je souhaite pouvoir me comprendre. J'en sais suffisamment sur les autres, Ils se laissent facilement percer à jour. Je veux avoir de l'intérêt à mes propres yeux. Avoir de l'estime pour moi-même. Je ne veux pas être aimé. Je veux m'étudier, car je suis la créature la plus proche et la plus intéressante que je connaisse. Je voudrais être cru de façon à avoir un guide pour croire en moi. Laissé seul, l'intérêt que je me porte risque de décroître. J'aime me contenter de moi-même, et me défier de ce qui n'est pas mien. Je suis sûr que mes raisins ne sont pas très amers, et ceux de mes voisins pas très doux ; et il est probable que tous les raisins ont à peu près le même goût : le meilleur fruit ne peut donner plus que ce qu'il a.

Avec les terribles humeurs de Dieu au-dessus de moi, comme de sombres nuées, et puis les éclairs, et parfois le

calme menaçant du silence, je me tourne vers l'Étranger sur terre, qui a jadis appris à porter le fardeau de Dieu, l'appelant Père et le portant, comme Atlas le monde, sur Ses épaules. Je me tourne vers l'Étranger sur terre, qui n'a pas craint d'appeler les humeurs terribles « Père », de les faire entrer dans sa vie, de les supporter, de les aimer. Et, plus encore, qui a osé devenir le berger des hommes ; vivre comme un homme et tomber devant cette terrible disposition d'esprit de Son Père : la rage aveugle à l'œuvre chez les hommes. Lui seul a osé ne faire qu'un avec le spoliateur et le spolié. J'incline la tête devant cet Étranger sur la Terre ; et pourquoi ne devrais-je pas chanter un chant pour affirmer que je crois en Lui ?

Printemps. La floraison du pommier est belle parce qu'Il est en elle. L'aimer est la seule chose qui soit bonne en ce monde. Peu importe qu'Il soit vrai ; Il est au-delà de toute Vérité. Toutes les choses prennent souffle en Lui. Je Le sens dans la terre. En tapant à coups de marteau sur les rochers pour en dégager les fossiles qui sont là depuis la nuit des temps, je fais quelques pas dans Son amour. En levant les yeux dans la nuit vers une étoile que la lumière a désertée depuis des milliers d'années, je vois un peu plus loin dans Son amour. C'est un amour terrible – terrible et profond, dur à supporter pour un homme. J'y ai vécu, je le connais. J'ai entendu des gens qui disaient : « Pourquoi est-Il venu ici sur cette petite planète ; pourquoi ne la quitte-t-Il pas ? » Je réponds :



« Il ne quitte rien ; Il ne peut rien donner de plus que Son amour, qui vaut mieux que l'immortalité. »

Une vie future n'est rien pour moi, Son amour : tout. J'étudie les rochers et les étoiles. J'aime l'histoire quand elle est ancienne, très ancienne et qu'elle m'apporte Son souffle. J'aime savoir que la matière est infinie, car Son amour l'infuse. Une pierre que l'homme n'a jamais touchée, Lui l'a touchée. Le monde dit qu'il n'est pas possible de croire à ce point, mais je sais que c'est possible. Je ne discuterai jamais la question de savoir si le Christ a vécu ou non ; cela n'a aucune importance. Il n'est pas important de savoir si on est vivant. La vie est merveilleuse, mais on ne se sent vivre que près de Lui, car, près de Lui, même la mort est vivante. Il est le courant de vie des mondes ; on est tous dans ce courant, simplement sans savoir que l'on se nourrit chaque jour de Lui.

Je sais parfaitement que c'est la plus mensongère, la plus impensable des idées, mais Le sentir est Tout, croire en Lui n'est rien. On envoie Son amour dans la plus lointaine étoile, et Il prendra forme dans cette étoile. Quand il est proche, très proche, on éprouve Son amour terrible et on Le tue.

Comme l'humeur de croire vient de me quitter, je me retourne contre moi pour protester contre ce que j'écris ; je secoue toutes les pensées d'amour qui me bourdonnent aux oreilles et je refais du Christ un ver. Je regarde de nouveau dans la brume ; je m'assois et observe la lumière

du soir qui attriste les collines ; je vois les jours passer, les jours d'hiver ; et je goûte les créatures, le pain et le vin ; et je ne sens Son corps, ni dans le pain, ni dans le vin ! Je sens le vide, le vide indicible de toutes les pensées du monde ; et j'écoute les bruits lointains de la mer. Je me demande pourquoi on abandonne la simple clarté de la vie pour ramper dans le monde souterrain du mystère. Tout me paraît de nouveau banal, moi le premier. Je vois les humeurs Éternelles précipiter sans cesse les hommes dans la même fosse, et je vois le Christ, un pauvre Arabe au teint sombre flagellé par les soldats romains, parce que les sœurs étranges de la poésie l'ont, parmi tous les hommes, choisi pour enseigner la Vérité – la Vérité que l'homme déteste. Le Christ, comme la première hirondelle, est une promesse d'été, mais on sait trop bien que l'été a une fin et que vient alors « l'hiver du ressentiment\* ».

Qui peut blâmer l'homme qui a choisi de vivre une vie de poses, de rodomontades, et de honte. Car tous ceux qui suivent d'autres chemins savent ce qu'ils voient, mais n'osent pas souvent le dire aux autres. Je devrais me réjouir quand je vois briller dans chaque regard une lueur de fourberie car, avoir « l'œil à l'affût » de la fourberie, est le seul bonheur durable de l'homme. Ce genre de vie peut seul lui procurer la joie, sous le règne des humeurs de Dieu. Seules les créatures les plus basses sont heureuses, et les enfants qui ne savent pas ; pourquoi faudrait-il qu'ils apprennent ? Quand je regarde le passé, je ne regarde

pas les humeurs de Dieu. Je ne me demande pas si j'ai fait du bien ou pas, si j'ai maudit ou béni ; si j'ai été bon ou sage ; si j'ai jamais fait du latin ; ou si, comme prêtre, j'ai renversé l'autel à coups de pied.

Voici ce dont j'aime me souvenir. Je sens la chaleur de cette parfaite journée de juin, je vois sur la falaise les petites touffes bleues des vipérines dans la craie blanche, et je me souviens d'une nuit d'hiver où j'ai vu un agneau mort sous une lune claire. Je vois maintenant le vieux chien hirsute et borgne qui dormait sur le pré les jours de canicule ; et son maître, un vieil homme sauvage à la longue barbe, qui marchait à grands pas, un marteau à la main et passait son temps à réparer les porcheries.

Je me retourne et je vois les choses communes, les choses humaines ; pas les humeurs de Dieu, ou le Christ, ou cette merveille que l'on appelle l'âme de l'homme. Je crois avoir versé plus de larmes sur le jouet cassé de mon petit garçon, déterré un jour dans le jardin, que sur le meurtre du Fils de l'Homme. Je me souviens que j'avais l'habitude de porter une petite cruche et d'aller chercher le lait en traversant le pré ; et je vois maintenant les pâquerettes déjà en fleurs un jour de printemps ; et le doux regard de la vache rousse et blanche qui, traite la première, broutait l'herbe du pré avant les autres. Je regarde de nouveau les longs hivers, la blancheur des brumes caressantes et les reflets d'argent des gelées blanches ; plus tard les

premières fleurs dans la haie d'aubépine.

Comme tous ceux qui savent, je me débarrasserai avec joie de la violence des sentiments cachés ; des humeurs furieuses de Dieu, qui déchirent et confondent. Comme j'aimerais pouvoir transporter toutes les humeurs sombres à l'air libre au sommet d'une montagne et les empêcher à jamais de trouver de nouveau asile dans l'homme ! Je désire ardemment mettre au soleil toutes les pensées cachées, tous les grincements de dents secrets. Dieu doit sortir du ciel, le diable de l'enfer et le Christ de l'âme à la lumière du soleil.

Que les dieux terribles descendent des hauteurs. S'ils ont préparé pour nous une vie future, préparons-les à vivre au présent. C'est exactement ce que le Fils de l'Homme, le Christ, attend. Il veut vivre avec nous au soleil : ouvrons-Lui la porte. Je L'inviterai – donnerai congé à tous les autres hôtes divins – et Il ne refusera pas de venir. La pensée profonde et les terrifiantes merveilles de Dieu peuvent s'en aller ; les peurs cachées et les terreurs secrètes aussi. Avec le Fils de l'Homme près de moi, je peux défier les humeurs ; et même le vieux Démon me lancera en vain ses traits.

Il m'est impossible, moi qui ne suis que mortel, d'éloigner le Fils de l'Homme ; Il est toujours prêt à entrer, et je ne suis pas capable de le mettre à la porte ; seuls ceux qui ont un insatiable appétit d'immortalité pour la vie peuvent le faire. Il ne me permettra pas de le mettre

dehors ; Il entre parce qu'Il en a le droit ; parce que le cœur de l'homme est Sa demeure.

## 10

*Comment Il est fait*

Il est bien que j'aie atteint ce silence, ce havre de calme que j'ai, sans le trouver, cherché avec ardeur à l'enfance. Plus tard, jeune homme rentrant chez lui à pied au crépuscule, je le cherchais toujours avec ardeur, et à l'âge d'homme, émondant, brisant, brûlant, jetant, déchirant mes vieilles pensées jusqu'à être complètement nu, je n'ai eu de cesse de chercher ce silence. J'en ai eu peur. Je pensais que l'atteindre signifiait la mort, faire le premier pas vers la mort, et j'ai lutté. J'ai tenté de rapiécer les vieilles pensées que – comme homme – j'avais taillées en pièces. J'étais comme une petite fille qui, se pensant trop vieille pour jouer à la poupée, l'avait depuis longtemps reléguée au fond de l'armoire, mais qui, un jour de pluie, avait été obligée d'aller la chercher, de rafistoler le bras cassé et de trouver une nouvelle tête. J'ai de nouveau cherché mon Dieu cassé et rafistolé les morceaux pour qu'il redevienne ce qu'il était, avant d'être mis en pièces par l'homme que j'étais.

J'ai enfin commencé à me connaître ; je puis à présent aimer cette merveille : devenir moi-même. Je vis à présent comme je souhaite vivre. Je prends chaque jour comme

il vient. Je n'essaie pas de tailler le jour en pièces comme j'en avais l'habitude. Les journées passent devant moi en se pressant comme des filles aux pieds légers. Il y a des années, je cherchais comme un fou à les retenir pour découvrir les secrets qu'elles cachaient sous nuées et rayons de soleil. Aujourd'hui, je sais que ce sont les journées qui cherchent comme des folles à découvrir mon secret. Elles en sont incapables ; attachées à la roue, elles sont obligées de danser, encore et toujours danser, pour que les jeunes hommes les suivent. Et elles sont parfois prises, ces journées-filles ; déchirées, mises en pièces, avec des soirs boueux.

Dans ma vie, il y a une vie humaine, c'est tout – une vie humaine. Si quelqu'un veut plus, ce n'est pas à moi qu'il doit s'adresser. Les humeurs cachent Dieu comme un vêtement, mais Lui peut me trouver. Et Il m'a trouvé. Et parle avec des mots terribles dans les humeurs de ma vie. Mieux vaut ne pas essayer de s'éloigner de Sa voie. La main du Dévastateur est partout sur l'Homme pour le presser contre terre.

Sous Son Joug, je n'ai eu qu'à de rares moments la permission de boire un peu de nectar des fleurs ; j'ai caché la main dans une fontaine de cheveux bruns ; saisi au vol un baiser dans l'haleine d'un rayon de soleil. C'est tout ce que l'on peut avoir – tout. Il est impossible de tirer du monde plus qu'il ne peut donner. Mieux vaut ruminer comme une vache.

Le monde est toujours balayé par la pluie, craquelé par le soleil, trempé de brumes salées, éclaboussé de boue ; au mieux, les vies sont brisées, usées jusqu'à la corde, avec la mort aux trousses qui les dévorent lentement. On est ainsi fait, et toujours les humeurs de Dieu rendent fous, car c'est ainsi qu'Il est fait.

J'ai toujours éprouvé l'ardent désir de me montrer et d'être capable de voir où il fallait trouver la vraie joie ; et je veux vraiment croire que l'on peut rendre la vie très belle. Dans les jours anciens, quand je me cachais la tête dans le sable du mystère, je pensais que quelque chose de merveilleux m'arriverait ; maintenant, je crois que la chose la plus merveilleuse est que rien de merveilleux n'arrive. On est ce qu'on est, et rien d'autre ; n'est-ce pas suffisamment merveilleux ? En levant la main, je suis parfois empli d'une vision divine ; en écoutant le vent hurler dans la cheminée, je sens toute l'harmonie de la musique ; en mangeant du pain, toute la bonté et toute la plénitude de la terre. Et quand vient l'humeur du silence, la tranquillité des mers immenses et des espaces éternels m'emplit.

Longtemps j'ai caché la tête dans le sable, pas étonnant que j'aie été incapable de comprendre mes propres paroles. Je sais à présent que celui qui demande peut obtenir les choses les plus précieuses. J'entre dans le Palais du Jour, que le Christ a ouvert, le Palais de la Vraie Joie. Avec

quel bonheur et quelle délicatesse doit-on prendre part à la grande fête ! Le centre de la vie est toujours proche ; ce ne sont que les lisières qui sont au loin et difficiles à comprendre.

## 11

*Tout ce que je sais*

Longtemps, j'ai couru après le Carrosse et, à présent que j'y suis monté, je sais qu'il suffit d'un rien pour retenir une vie entière et qu'un million de corps comme le mien peuvent être formés en un éclair de pensée. Toutes mes petites expériences peuvent être faites sur toutes les parties de la terre. On a édifié de grotesques édifices de pensée, si élevés que lorsque l'on est parvenu au sommet, il ne reste qu'à tomber sur le sol. On s'est toujours forgé de grands destins, sans tenir compte de la créature sujette aux humeurs de Dieu : nous-même.

Chaque fois qu'une vision m'est venue, elle m'a toujours saisi et montré le simple délice de vivre – la joie des choses qui sont – sur la terre telle qu'elle est. Je ne vois que trop clairement que le bonheur m'est ôté à cause du désir de devenir quelque chose d'indicible. Combien de fois ai-je prétendu être quelque chose que je ne suis pas, me laissant dans la pénombre et poursuivant mon ombre au soleil. Je vois, à chaque page de ma vie, que je suis passé à côté



du bonheur à cause du désir de vivre une autre vie plutôt que de vivre la mienne. On découvrira certainement un de ces jours que tous les écrivains mystiques ont laissé plume et terrier dans l'indicible mystère de l'être de Dieu et passent des jours tranquilles à planter des choux.

Dieu Lui-Même a été placé très haut, telle une colonne de pierre qui n'a que son poids pour fierté, et l'homme est toujours heureux de se taper stupidement la tête contre la base.

Je sais que nous avons Ses humeurs pour nous créer, et l'amour du Fils de l'Homme pour nous sauver de nous-mêmes, et c'est Tout ce que je sais. Chacun doit pêcher au filet dans la mer de sa vie et, selon les cas, ramener dans les mailles le poisson qu'il mérite ou désire ; puis le dévorer, ou, plus probablement, être dévoré.

Je me suis décrit, et j'ai parlé de mes espoirs et de mes aspirations, de mes craintes et de la façon dont je bêche mon jardin. Mais j'ai peur d'avoir donné une idée de moi tout à fait fausse car, en écrivant, il est impossible d'oublier celui qui écrit. Quand on écrit, il y a toujours le souhait de poignarder le cœur de la question ; on veut extraire la part excitante de la pensée, celle qui vous transporte. C'est pourquoi j'ai lancé toutes mes pierres sur un chien et que je reste les mains vides. J'aimerais savoir comment un ami écrirait sur moi, je veux dire un ami qui n'aurait pas beaucoup de jugeote et pas une âme aimante.

*J'ai levé les yeux sur les collines\**

La première partie de mes confessions – qui racontent comment je touche terre et ciel, et les pensées de l'homme – est terminée ; et j'aimerais savoir à quoi je ressemble de ce point de vue. La terre m'aime, je crois que je peux dire cela ; la grande mère divine présente me parle clairement de son amour. Les collines ne me tournent pas le dos ; comme elles n'ont pas d'autres visées, d'autres guerres, d'autres choses à faire, elles me laissent tranquille. Ce n'est pas rien de pouvoir rire au nez d'un million d'années et au nez des fiers géants de Suisse grandis trop vite, comme ces collines calcaires. Et elles peuvent bien me porter un petit moment dans les bras, sans même sentir qu'une ombre de vie est passée sur elles. Les humeurs de Dieu brûlent en elles, cachées comme la trace d'un éclair, terrible feu abandonné qui se consume sous terre.

Une poignée de millions d'années donne aux collines le temps de méditer sur les humeurs, et les hommes de s'imprégner de l'esprit de ces longues souffrances, afin que Dieu Lui-Même puisse un moment s'enfoncer profondément – non, vraiment s'enfouir – en eux. Et si les hommes devaient jamais agir ensemble comme s'ils ne faisaient qu'un – ce qui est un vieux rêve – ils devraient présenter aux dieux une surface lisse, une calme hauteur

pâturée, de basses terres et de coteaux en friche, de façon qu'ils puissent s'enraciner dans ce terreau. Hélas la surface est friable, et chaque petit homme se doit d'être porteur de bonnes nouvelles ; chaque petit homme se doit de passer sous le marteau afin d'émettre une étincelle par une nuit très sombre, de crier dans le noir qu'il est sauvé et dans la lumière du matin qu'il est damné.

## 13

*Un bouquet de populages*

Les collines que j'aime ont la noble présence d'un fidèle compagnon. Elles me tiennent compagnie même quand il pleut et restent plus de deux nuits avec moi ; je les remercie pour leur silence et leurs dons. Les fleurs ont d'autres manières, et je crains – il est triste d'y penser – qu'elles ont appris du créateur comment haïr. Ah ! le plaisir d'une rose quand elle peut enfiler une épine dans un doigt humain ; et la joie de cette baie rouge quand elle a empoisonné la petite Betsey ; ou les joyeuses plaisanteries de cette touffe de populages attirant un petit garçon au milieu d'un marais où il s'est noyé. Les fleurs parlent presque comme des femmes. J'ai vu une expression de colère dans les yeux d'une ortie blanche, parce qu'elle ne pouvait pas me piquer ; et la rage d'un chardon penché, quand je lui ai volé sa fragrance sans être piqué, est tout ce qu'il y a de plus féminin.

Au-dessus des fleurs sont les bêtes, ou au-dessous – il y a toujours un petit doute sur ce qu'il faut dire. La bête aime l'homme qui l'a domestiquée ; oui, parfois. Et les douces créatures, sont-elles douces ? Est-ce qu'une colombe ne combat pas avec la férocité d'un lion, bien qu'elle ait les yeux roses ? Prenez un lièvre sauvage, tenez-le dans les mains et regardez si elles ne sont pas déchirées par les griffes. Les humeurs commencent dans les griffes des bêtes ; mais attendez qu'on en vienne à l'homme. Je me demande ce que ces êtres, qui sont faits de la même étoffe, pensent de moi. Je ne pense pas qu'il serait bon d'avoir sur le sujet l'opinion d'un campagnard. Un laboureur l'exprimerait à sa façon, – sans détours, car le jugement terre à terre du paysan fait de la critique une vache maigre – en jugeant simplement un homme à ce qu'il a. Je possède un cottage, donc, aux yeux de ce clown, je vaudrais exactement ce que vaut mon cottage, plus ce que vaut mon manteau et ce que valent mes bottes. Je remarque que, dans les champs, les passants regardent toujours mes bottes. Espèrent-ils voir le sabot fourchu ?

Un gentilhomme de la ville est un jour venu chasser. Je peux bien dire ici qu'il appartenait au type d'homme immortel ; quand il ne chassait pas, il ne me quittait pas d'une semelle et me trouvait toujours prêt à écouter ses *bons mots*<sup>1</sup>, qui n'étaient pas tout à fait dans le même

1. En français dans le texte.

registre que ceux du Sauveur ; je vais maintenant, pour un moment, tenter d'être ce jeune homme immortel, parti chasser ailleurs. Et d'écrire une petite histoire me concernant, du point de vue de ce jeune homme. Ce faisant, j'espère toucher l'autre face de moi-même, celle que je n'ai pu atteindre dans la première partie de ces confessions.

À présent, âme de mon âme, enfant de la lune, écoute : je commence, je suis transformé.

« Mr. Thomas est le seul nom qui convienne à l'occupant de la maison rouge du village de Chaldon. Il diffère totalement du nom qu'il porte, comme une casquette dont la couleur ne serait pas assortie au reste. Il porte le nom d'un homme simple qui, un jour, dans un accès de tristesse a engendré un fils. Je ne pense jamais à son vrai nom quand je pense à lui. Si j'appelais "Powys, Powys" comme je pourrais appeler mon chien, je doute beaucoup d'obtenir la moindre réponse. Si je devais l'appeler par son vrai nom, cette histoire qui le concerne apparaîtrait complètement fausse, car les gens diraient qu'avec un tel nom on ne peut avoir une telle histoire. C'est pourquoi je l'appelle Mr. Thomas.

« Je voudrais dire au début que le type d'homme qu'est Mr. Thomas n'est pas celui que j'approuve. Je ne peux pas dire que Dieu a réalisé Son but divin dans ce genre d'homme, qui ne sait pas même comment traiter un commerçant, et qui remerciera un porteur de faire ce pour quoi il est payé.

Mr. Thomas a ce que j'appellerai une conscience à bout de souffle, incapable de veiller à ses intérêts.

« J'écris sur lui seulement comme sur une personne rencontrée par hasard – pour l'amour du Ciel, comprenez-le, bonnes gens. Je ne le prends pas pour ami, car seul peut l'être un homme né sous la même étoile. J'avais l'habitude de le voir de temps à autre, c'est tout, de faire un bout de chemin avec lui en lui permettant d'écouter quelques-unes de mes histoires, et peut-être de lui inculquer gentiment quelques notions sur l'art de bien mener sa vie, sans souhaiter pour autant être emporté avec lui au ciel dans un nuage.

« Mr. Thomas est marié et bêche son jardin. Il ressemble à un peintre paysagiste qui, depuis dix étés, tente de dessiner un vieux pont, deux saules et une vache, et n'arrive jamais à finir le tableau car la vache ne veut pas se coucher. Il a l'air d'avoir passé toutes ces années en se demandant pourquoi la vache ne voulait pas se coucher ; à la longue, à bout de patience, il a remballé la toile en méditant, avant de prendre, d'un pas lent, le chemin de sa demeure et de commencer à bêcher le jardin.

« Le jardin dont s'occupait Mr. Thomas entourait sa maison, située au milieu d'un champ, et tous les passants voyaient les rangs de pommes de terre qu'il plantait. Autour du jardin, il y avait de vieilles clôtures. Un jour, comme je parlais à Mr. Thomas en m'appuyant sur une clôture, elle s'effondra. Je lui dis combien j'étais désolé. Il se contenta de sourire. "Pourquoi n'entourez-vous pas

ce jardin d'une bonne clôture métallique ?" ai-je dit, l'air ennuyé. Il m'a lancé un regard d'une extrême tristesse.

« Je me rappelle avoir vu Mr. Thomas pour la première fois sous le grand nez blanc de la Falaise géante, car le village où il vit est près de la mer. J'avais été tirer des lapins à la carabine et je commençais à grimper sur l'étroit sentier menant au sommet de la falaise, lorsque je remarquai un homme qui se déplaçait en suivant les rochers rejoignant le sentier. Il avait dû s'y trouver quand j'étais sur le rivage, et il commençait maintenant à remonter derrière moi par le même chemin, en prenant soin de se tenir à bonne distance. Il s'arrêtait quand je m'arrêtais et n'avait manifestement aucune envie de me rejoindre, se disant sans aucun doute : "Pas question de se presser. Je vais attendre ici que cette personne soit partie." Bien. Je l'attendis sous le front de la falaise, à un endroit où il ne pouvait pas me voir, et, lorsqu'il fit son apparition, je lui demandais quel était le chemin de son village. Comme tous les gens nerveux, il fut incapable de me répondre directement, mais parla comme s'il n'en savait rien. Puis il énuméra les caractéristiques des chemins que je pouvais emprunter et s'offrit enfin pour me servir de guide.

« Tout en marchant, j'ai compris que Mr. Thomas était ce que l'on appelle poliment un "original" ; il marchait comme si, à tout moment, la terre risquait de se dérober sous ses pas, et, tandis que nous regardions la baie en direction de l'Île des frondeurs, il se tenait à bonne distance du bord de la falaise.

« J'ai tout d'abord éprouvé la sensation curieuse qu'il cachait quelque chose, ou qu'il était le gardien d'un trésor dont il lui était interdit de parler. Lui paraissait avoir peur de moi, et quand je lui ai montré du doigt la beauté des algues vertes, tout en bas, il s'est rapidement tourné vers le soleil couchant. J'exerce moi-même une profession libérale et je sais comment me comporter envers les inférieurs. Mr. Thomas avait un débit rapide, une voix basse et ne répondait pas souvent. Il disait des choses idiotes sur le temps et je le laissais faire. Je voyais combien il était nerveux à la façon rapide dont il parlait et trébuchait sur les bornes blanchies à la chaux que les gardes-côtes avaient disposées le long du chemin – à l'intérieur duquel je marchais car il n'y avait de place que pour un – afin qu'il fût visible par les nuits sombres.

« Mr. Thomas parla de ses refuges favoris près de la mer, comme un oiseau des endroits où il niche, tout en ne cessant de craindre, au fond du cœur, que je fusse capable de les lui voler. Puis des gens du peuple que l'on appelle journaliers, car nous en croisâmes un. Arrivant au pied d'un tumulus couvert de ronces, le principal relief dans cette partie du comté, avec une sorte de sentier entre les ronces, comme si quelqu'un – lui-même sans aucun doute – avait l'habitude de passer par là, et il grimpa jusqu'au sommet, regarda les lointaines collines, puis baissa les yeux sur moi. Ensuite, il me parla d'un bouquet d'arbres – je n'ai pas regardé, bien qu'il le désignât du doigt – qui marquait l'emplacement d'une fosse profonde,



semblable, me dit-il, à la partie supérieure de l'entonnoir dans lequel un vieux botaniste nommé Culpeper\* faisait bouillir ses décoctions de plantes, avant d'ajouter que, dans une certaine direction, une ligne de collines partageait en deux le comté ; et aussi d'une tour qui était la "folie" de quelqu'un – dieu seul sait ce que cela pouvait être.

« Nous avons parlé poésie, et il m'a fait part de l'un de ses poèmes favoris, un poème – dit-il – que pourraient aimer un saint et un pécheur. Comme il avait le livre dans la poche, il m'a lu une strophe en marchant, disant qu'elle était virginale et qu'un enfant pourrait la réciter. La voici :

*Sur la joue pâle des primevères\**

*La rosée ne fleurira plus*

*Nichée dans le cou des asters*

*La rosée ne dormira plus*

*Mais tremblante ici restera*

*Pour les laisser être ton pleur.*

« Nous avons traversé de grands champs, tous parsemés de pierres, de pierres éternelles ; pas de galets lisses et brillants, de silex dentelés et tranchants. Le calcaire, brisant la mince couverture d'herbe, affleurait par endroits sur les collines, comme la peau d'un mendiant sous les vêtements en loques. Nous avons franchi une clôture qu'un homme qui traînait devant nous avait laissée à demi ouverte. Mr. Thomas a insisté pour passer dix bonnes minutes à y attacher du fil barbelé et, quand je lui en ai demandé la raison, il a répondu : "Ces gens-là ne ferment

jamais les clôtures. Les moutons vont rentrer dans ce champ et quand je passerai de nouveau par là, il faudra que je les fasse déguerpir.

— Le fermier devrait mettre une notice sur la clôture, ai-je dit.

— C'est le fermier qui l'a laissée ouverte", a gentiment répondu Mr. Thomas.

« Je l'ai laissé près de la porte de sa maison, ou plutôt, près de ses clôtures, et j'ai traversé le village jusqu'à l'auberge. L'aubergiste, qui était allé nourrir les cochons, en revenant m'a montré un blaireau qu'il gardait dans une barrique. La maison de Mr. Thomas était visible de la cour intérieure et je le voyais en train de biner son jardin. J'ai jeté un coup d'œil alentour. La terre n'était pas riche, l'herbe, tels les vêtements légers des journaliers, couvrait à peine la pauvreté des sols. J'ai questionné l'aubergiste, mais il n'avait rien à dire sur Mr. Thomas, sauf désigner du doigt la maison en disant "qu'il habitait là".

« Il ne m'a pas réservé un accueil très cordial quand je suis passé le voir le lendemain matin, mais j'ai réussi à l'arracher à ses occupations. J'ignore lesquelles, mais je l'ai forcé à m'accompagner dehors. Nous avons marché dans les collines froides, aussi froides que si la glace qui les avait formées et modelées gelait encore le sol, en suivant un chemin qui ne cessait de grimper, comme l'étroit sentier qui mène au ciel. Dans une combe, près d'une mare, nous sommes tombés sur un cottage abandonné et une grange en ruine. Par une fenêtre brisée, nous avons regardé le sol

de pierre et l'âtre dans le salon – la demeure d'un Anglais en Arcadie. "Personne n'habite plus ici, a-t-il dit, c'est pourquoi j'aime passer par là."

« Puis nous avons péniblement traversé un champ labouré, avant de suivre une haie bordée d'orties et d'épines à l'air mauvais. À un endroit, j'ai vu la carcasse d'un mouton à moitié dévoré et, dans une fosse, les os d'un cheval au milieu des primevères. Mr. Thomas a regardé cela avec un regard compréhensif, comme faisant partie de l'ordre des choses. Au bout d'un moment, moins intimidé, il a commencé à me faire part de ses idées – surtout au sujet de Dieu et du temps. Parlons d'abord du temps. Il pensait que les gouttes de pluie crachaient sur lui avec un mépris persistant et que le vent prenait un vrai plaisir à le bousculer. Que les tempêtes attendaient toujours le moment où il allait sortir pour lui tomber dessus. Cependant je pense qu'il était de meilleure humeur par temps couvert que par une journée de soleil. Il n'aimait pas se détourner du soleil et n'était pas à l'aise quand il lui tournait le dos. C'était peut-être le désir instinctif de la plante qu'il avait en lui, car il avait une nature appartenant à la tribu des plantes croissant dans les lieux incultes. Il avait l'habitude de s'étendre sur la longue herbe jaune de la falaise en hiver pour prendre le peu de chaleur qui venait du soleil, comme un vieux sureau attendant le printemps.

« J'aime le tourmenter, l'expulser de sa forteresse et le faire sortir de ses gonds, pour voir ce qu'il va dire et comment il va tenter de m'échapper. Mr. Thomas

appartient au type d'homme que l'on peut détruire en un instant avec des mots. Il peut être mis hors de combat par une ou deux remarques simples, qui ont touché son orgueil. Il rentre alors dans sa coquille comme un bernard-l'hermite, se détachant de tout hormis sa peau. Si on pousse l'attaque, ce qui vaut toujours la peine, on détruit le dernier espoir qu'il a dans la vie, et il se sent poussé dans le néant. Cela met fin au jeu, et il reprend le chemin du bercail à travers les champs pierreux, un peu las.

« Un ou deux jours plus tard, le voilà de nouveau d'attaque, requinqué et saint d'esprit, plein de confiance en lui, jusqu'au point de penser qu'il a dans l'âme une ou deux petites choses dont il pourrait être fier, et quelques cigarettes de plus à fumer. En le rencontrant de nouveau, je lui ai donné un aperçu du bonheur qu'il pourrait goûter s'il croquait la pomme qui se trouve au beau milieu du jardin. Et, du mieux que j'ai pu, lui ai expliqué que tout est fait par Dieu pour le divertissement de l'homme ; que bien et mal doivent dans la vie être séparés, sous peine de ne jamais trouver de plaisir à faire le mal, ou toujours de l'ennui à faire le bien.

« J'ai tenté de cette façon d'inculquer à Mr. Thomas quelques rudiments de l'éthique des Églises chrétiennes, de l'Église anglicane de Grande-Bretagne en particulier. Je lui ai dit que l'opinion du vulgaire, celle des bouchers et de leurs clients, serait jusqu'à la fin pour toujours remontée contre "ce mauvais Juif" et "cet horrible Allemand\*" tous les deux tentés de dénouer le nœud sacerdotal qui

maintient le monde, et qui, non seulement le maintient, mais l'élève.

« J'ai tenté de lui expliquer que la masse de l'humanité aime autant le bien que le péché – pécher, se repentir et pécher de nouveau, tout comme le soleil qui inonde la terre de gloire après les pluies sombres de la nuit. Il est nécessaire (ai-je dit) que le prêtre invente chaque matin de nouveaux péchés ; des chevilles dorées et de jolies danseuses ; et il doit montrer aux gens comment en jouir. Parfois, pour changer, il peut lancer dans la coupe du plaisir une ou deux petites pilules de vertu, par égard pour leurs boyaux. "Et maintenant, ai-je dit, mon bon Mr. Thomas, ne me précipitez pas dans l'eau glacée de l'au-delà de la pensée que votre Allemand fou prisait tant." Mr. Thomas attendait que vint une lumière, à la façon d'une poule pondeuse ; il couvait dans des coins perdus pour tenter de faire éclore un petit dieu – un petit dieu qui sauverait le type d'homme qu'il était, un moine paria, des pierres bien senties et des lazzi du peuple. Je n'ai pas besoin de dire que tous les œufs étaient pourris, car il a eu beau couvrir, il n'en a jamais rien tiré.

« J'ai eu beau le lui répéter, il n'a jamais voulu croire que c'est le poids de la masse humaine qui porte le monde et que rien ne peut en changer le cours, pas plus l'éclairage des dieux que les pensées des petits moines. Il n'a jamais réussi à faire éclore le moindre démon des œufs qu'il a couvés, et il le sait. Il sait qu'il n'a rien trouvé, qu'il a fouillé le verger et n'y a pas même croqué la pomme :

qu'il a passé toute sa vie dans une allée mystique en direction de nulle part.

« J'ai tenté de lui montrer ce qu'est la vie, telle qu'on la connaît, telle que les hommes heureux l'ont faite ; et je lui ai dit que la seule chose à éviter, la seule chose vraiment blessante, est ce que l'on appelle "l'esprit de sérieux" – la rumination, les sombres ruminations sous les étoiles mortes. "Le bon Dieu regarde de là-haut\*", disent les prêtres, et c'est tout ce que l'on veut savoir de Lui. Quand j'ai dit cela, Mr. Thomas s'est gentiment caressé la barbe, a souri et m'a demandé si j'avais une cigarette dans mon étui, car il avait oublié le sien chez lui.

« Au bord de la falaise un jour, comme je regardais en direction de la ville au bord de la mer, je lui ai demandé pourquoi il ne s'y installait pas, à la place de l'endroit sinistre qu'il avait choisi. Il a un peu attendu avant de répondre : "Je préfère le langage de ces collines, elles sont plus hautes (ce qui était indiscutablement vrai) et je crains qu'au milieu des flèches d'église, les gens ne disent pas toujours la vérité. – Mais leurs mensonges sont des mensonges publics, ai-je répondu ; ils vivent de l'opinion publique : ils n'ont qu'une seule idée en tête, et cette idée, même la plus petite servante, la connaît par cœur."

« La vie humaine n'est innocente que dans le pays magique de l'imagination. Si on se met à courir après les dieux, on devient fou ; si on retourne au niveau des bêtes, on devient comme une nation en guerre ; la meilleure chose est de rester comme on est. L'humanité a touché au but quand

elle s'est faite homme ; et elle est restée dans le même monde, car c'est le seul monde possible pour elle ; elle doit continuer à être ce qu'elle est, et ceci pour toujours. "Cet Allemand" pensait à quelque chose de plus merveilleux que l'Homme et, en courant après les dieux, il est devenu fou. "Ce Juif" a pensé à quelque chose de merveilleux : adopter un Père ; Il a pensé que les hommes pourraient s'aimer les uns les autres, et Il a été mis en Croix. L'homme développe certaines idées, qu'il discrédite avant de reprendre la même ligne. S'il tente de grimper jusqu'aux dieux, il devient fou et un vautour le dévore. Il est toujours sur le bon chemin s'il demeure ce qu'il est, simplement un homme. Savoirs, science et un million d'industries lui appartiennent. Il a des jardins municipaux et des terrains de jeux. Les prêtres sont maintenant assez puissants pour écarter les petits dieux qui viendraient rôder la nuit ; et il peut toujours s'exciter sur le corps politique en pinçant les oreilles des femmes. Et il peut croire en une vie future ; croire en une autre mort : croire que le Christ est Dieu, que Dieu est le Christ, et que le Christ est homme, mais il ne pourra jamais remplir la coupe au-delà de ce qu'elle peut contenir d'humanité.

« Voyez comme le génie, poussé jusqu'à un certain point, s'effondre. "Cet Allemand" est allé un peu trop loin et, arrivé aux deux rois et au dernier Pape, il est devenu fou. Et l'autre, "le Juif" – Lui a continué de prêcher jusqu'au moment où, par malchance, les gens ont commencé à comprendre ce qu'Il disait, et, dès qu'ils ont compris, au lieu de devenir fous eux-mêmes, ils L'ont tué.

« C'est ainsi que va le monde, et ceci parce que l'esprit de l'homme a une limite au-delà de laquelle il s'effondre. Tout esprit s'effondre quand il dépasse les capacités humaines, et ceci de façon inattendue. Le devoir d'un philosophe (et le philosophe moderne connaît son devoir) est de garder les moutons ; c'est-à-dire d'éloigner des gens les loups de la pensée – en d'autres termes, de les enfermer dans l'esprit complexe des philosophes, qui est équipé de petits crocs où chaque loup pourra être suspendu.

« Les prêtres, qui connaissent également leur devoir, doivent garder les dieux loin du troupeau de peur qu'il donne un peu de laine ou peut-être même une agnelle ici et là, sans la bénédiction d'un prêtre.

« Si l'un ou l'autre de ces gardiens néglige son devoir, le peuple a tout à fait le droit de le dévorer. "C'est tout à fait ça – c'est ainsi que le monde est fait", a répondu Mr. Thomas. Et pourtant, pourquoi ne pas croire un peu, ou aimer un peu, même si cela rend fou ?

« Je pense parfois, en arrivant fatigué devant la grille de ma demeure, qu'il ne me faut pas entrer. Qu'il me faut continuer, aller plus loin, traverser un ou deux villages où l'on me connaît, toujours continuer, aller encore plus loin, toujours plus loin.

« En adoptant Dieu comme Père, Jésus L'a fait redevenir un Nouveau-né. En se dépouillant de tout, il a entièrement dépouillé Son Père ; quand on est père, on sait ce qu'un fils est capable de faire. Personne n'est



obligé de prendre Dieu et de l'installer sur un trône immaculé, alors que Son fils L'a détroné. Le Fils, en abandonnant tout pouvoir, a obligé le Père à faire de même ; en renonçant à la vie, le Fils a renoncé à celle du Père aussi bien qu'à la Sienne.

« Il n'est pas nécessaire de devenir plus que ce que l'on est pour croire en le Fils de l'Homme. On peut comprendre tout ce qu'Il a compris ; renoncer à tout ce à quoi Il a renoncé, sans être un surhomme ou une bête. Ce n'est pas dans les extrêmes que se tient la route du ciel ; la vie est semblable à ce qu'elle a toujours été ; elle réside dans la signification des choses. Le Fils de l'Homme s'est certainement manifesté sous une forme que nous – même nous – pouvons comprendre.

« Les gens L'ont marqué comme ennemi, et Sa présence en nous fait qu'un jour adviendra l'impossible ; ce jour viendra ; on sent que c'est la fin ; que l'on touche au but, mais, en même temps, on sait qu'il y a "l'autre", celui qui est en nous et qui ne connaît pas de fin.

« Tous les jours je regarde les champs comme si j'allais bientôt leur dire un éternel adieu. Peut-être que ma vie a habité bien des corps et que je suis le dernier. Qu'une étoile de vie, avec sa couleur, son vêtement, ses joies, est entrée en moi pour mourir. Mais l'étoile est toujours pleine de désirs et d'attente ; je ne veux pas que cette lumière s'éteigne comme celle d'une bougie. J'aimerais qu'elle vive encore dans un autre corps ; j'aimerais qu'elle respire la terre au cours de maintes, maintes autres vies. Je

ne souhaite pas être la tombe d'une étoile qui meurt. Je veux continuer à porter la vie, encore et encore. Mais ce n'est que lorsqu'une étoile est mourante que l'on peut la sentir vivre ; et ce n'est que lorsqu'une étoile meurt en vous, que vous pouvez sentir les peines du Fils de l'Homme.

« Telle était la façon de parler de Mr. Thomas. Je lui ai fait signe avec ma canne en passant devant le portail de sa maison quand je suis retourné en ville. Une pelle bien en main, il creusait un trou dans le sol pour consolider la clôture avec un pieu de bois. Je lui ai fait signe en agitant ma canne, mais il a poursuivi sa tâche sans y prêter attention. »

## 14

*Son idée*

Quand on lit une confession comme celle-ci, il faut éviter les réflexions de philistin comme « ce brave homme aurait pu faire mieux dans la vie », ou « si on se mettait tous à écrire une confession, que deviendrait le monde » ! Je suppose que, comme un prêtre, je frémis de délice – ou d'amour, dirons-nous – en entendant le récit d'une histoire plus liée à la crainte de l'homme qu'à son intelligence ; se confesser ou écrire une confession, c'est toujours s'approcher de quelque chose de laid tapi au fond de soi. En écrivant, je touche le sabot, ou la fourrure, ou les cornes.

Cette chose laide a une façon de pointer le museau quand on parle de soi. Et voir la moitié de ce museau – à vrai dire pas très ragoûtant – fait que la plupart des gens se mettent à parler d'autre chose. Si tu te mets, mon cher enfant ou mon cher frère, à raconter quelques-uns de tes secrets, tu comprendras ce que je veux dire. En prenant la plume et en commençant à te sonder le cœur du bout du doigt ou du pouce, tu t'apercevras, mon cher ami, que tu touches quelque chose qui n'est pas joli-joli, pas exactement ce que tu croyais.

Je sais que l'usage est de ne pas se confesser ; laisser les choses intimes cachées sous une vie bien ordonnée ; en outre, cela ne se fait pas d'être la risée des gens. Je sais que dans chaque confession, le pire est toujours laissé derrière ce qui est dit, car on n'ose jamais révéler le fond des turpitudes. Je ne peux m'empêcher de penser que la plupart des angoisses humaines pourraient être apaisées par l'usage de la confession. En tout cas, se regarder avec un œil plus que critique est une bonne chose ; ne serait-ce que pour montrer aux dieux qu'ils pourraient tirer de notre substance quelque chose de mieux, un de ces jours.

Quand on écrit des choses bizarres sur soi-même, on s'aperçoit que c'est la populace qui règne à l'intérieur, tout comme elle le fait dans le monde extérieur. Et la plèbe peut joyeusement se déchaîner sous l'uniforme d'un policier ou corrompre l'innocence sous un surplis de baptiste dans une cathédrale. Je pense que la populace – je la connais, même cachée dans un paisible village anglais – régnera

toujours. Car c'est la haine, et non l'amour, qui fait la loi dans le monde et le fait vivre.

Dans le monde, il n'y aura jamais de sécurité, mais de l'excitation. Il n'y a aucune raison pour ne pas s'exciter et, ce faisant, découvrir que l'on est quelque chose de plus qu'une créature ayant besoin d'être nourrie.

Chaque père ferait bien d'écrire un livre sur ses défauts afin que ses enfants le lisent. Peut-être que de nombreux pères qui, aujourd'hui, ont l'air si insensés aux yeux de la famille, pourraient en écrivant une confession, montrer aux enfants qu'ils ne signent pas les chèques et ne disent pas les prières familiales comme le mécanisme de l'horloge remontée chaque soir par la cuisinière dans le grand salon. La crainte du ridicule a coûté plus de vies qu'on ne croît.

On fait son chemin dans le monde avec bonhomie, mais la populace dit toujours où aller, comment enfermer l'amitié dans le wagon d'un train et la morale dans la maison. La plèbe ne tarde pas à casser les carreaux des fenêtres si on ne se comporte pas comme elle veut. Les petites sensations morales restent à la surface de la vie, avec le grand immoraliste tapi au-dessous, et l'on n'a pas à aller bien loin dans la vie des gens avant de le rencontrer.

En écrivant mes confessions, j'ai commencé à prendre conscience de mon orgueil. Je l'ai trouvé si insensé que j'ai préféré laisser les chameliers et souffrir du froid, plutôt que d'endurer leurs éclats de rire. Je vois parfaitement

qu'on ne touche jamais le fond de l'orgueil d'un homme. On ne peut pas s'en préserver. Il me semble qu'il y a, très vraisemblablement, beaucoup moins d'orgueil chez l'homme extrêmement occupé, et beaucoup plus chez l'esclave paresseux. On a beau faire, il est impossible de se débarrasser de l'orgueil. Le mien est évident, même dans ces pages. Je le montre à dessein ; je suis orgueilleux ; j'aime l'être et j'ai l'intention de l'être ; je connais l'orgueil du saint qui se cloître loin du monde ; et celui du pécheur qui, devant la populace, se vante de ce qu'il est capable de faire. Le fait même que j'aime ces vers de Bunyan :

*Celui qui est à terre ne craint pas la chute\**

*Celui qui n'en a pas, l'orgueil.*

prouve combien je suis fier. Ah ! Jeune berger dans la vallée, je te connais, et il est très possible que le Lord Maire de Londres ait un cœur moins fier que le tien.

Nous, saints dans le désert, qui aimons être plus bas que tout, humble peuple des champs, peuple pacifique des chemins feuillus – c'est avec raison que le citadin nous craint, ce rusé pécheur, qui nous traiterait rudement, car il a peur de nous. Il craint que, s'il ne parle pas très haut, il risque, en venant dans le jardin, d'être dépouillé de ses chaussures et de rester pieds nus dans la boue. Peut-être que, même nous qui appartenons à la tribu élue, nous, les saints, si nous étions obligés de devenir rois du fer, ou du blé, ou du pétrole, nous serions obligés d'abandonner un peu de notre abominable orgueil. La taille même de nos

palais rabattrait un peu notre grandeur. Je suis capable de faire de moi un saint et de me mettre en pièces comme pécheur, de faire de moi un fou dans un monde en folie. Nous sommes tous de petits hommes qui grignotons la croûte terrestre ; je fais partie de la populace, c'est tout ce que l'on peut dire.

Quelqu'un de plus sage que moi me demande de projeter plus de lumière sur la question de l'immortalité à laquelle j'ai, ici et là, fait allusion. Je suis très désireux d'être tout à fait clair sur ce point. Afin qu'il n'y ait pas d'équivoque, voici ce que je pense. Je crois que tout ce qui est mort est durable ; que plus une chose est ignoble, plus elle dure. Ce qui en moi est le plus bas désire ardemment vivre pour toujours. Je peux dire que je tire de ce que je ressens mes idées sur l'immortalité. Et que je me connais un peu. Je sais également que c'est de Lui que je tire cette pensée.

L'idée la plus merveilleuse ayant jamais habité l'homme est venue à Jésus. Elle lui est venue en silence, sur la pointe des pieds, en un éclair. La voici : créer une vision entièrement dépourvue de l'éternel engourdissement terrestre ; un nouveau ciel et une nouvelle terre. Plus les choses durent, plus elles empirent, mais l'idée divine est venue à Jésus sans commencement ni fin ; et, en un instant, elle est devenue Lui-Même.

La vision de la vraie vie traverse l'esprit comme un éclair, à une vitesse inconcevable. L'esprit n'aime pas ce

genre de chose, il n'y est pas habitué ; ce n'est que par un hasard étrange que Jésus a gardé un moment cette idée nouvelle, et ce moment Lui a donné le temps de comprendre, car Il était celui qui était prêt à comprendre.

Par un hasard heureux ou malheureux, une bête a pu connaître cette merveille, et c'est ce moment qui a fait de la bête un homme. Ce que Jésus a vu et vécu, on peut le voir et le vivre ; seulement, on préfère l'immortalité que l'on a toujours possédée, celle de la terre, au nouveau ciel de Jésus. Plutôt vivre à moitié morts pendant de nombreuses vies que de partager, pour un moment, le Royaume avec Jésus. Sa vision, Son idée, était le commencement le plus fragile, l'idée la plus délicate, la plus facile à tuer parmi les idées jamais venues à l'esprit de l'homme.

## 15

*Mr. Thomas, triple buse*

L'immortelle bassesse est enseignée et fortifiée, organisée pour expulser immédiatement ce genre de vision. On sait trop bien que l'ancien bonheur, l'ancien Dieu, l'ancienne immortalité sont mis en péril. On connaît le danger d'une vision qui emplit si soudainement un homme d'une flamme de lumière, qui Le consume un moment et Le laisse comme une chose folle, criant de désespoir et aimant les mots. On connaît le danger d'une vision qui brûle en un instant l'homme immortel en Lui, laissant

un homme nouveau, avec un courage étrange, farouche, surnaturel, un homme dont la populace se gausse, qu'elle prend en otage et, au bout d'un moment, craignant pour elle-même, crucifie.

La vie entière enrage contre cet autre sens, cette vision nouvelle, qui, en un éclair, met fin à l'immortalité. On ne peut pas greffer la vie éternelle sur la vision qu'Il a contemplée. L'immortalité ne fait que durer, et si l'on désire entrer dans la vision de Jésus, il faut arrêter le chariot. Cette vision, ce nouveau ciel : la vie en un instant. La vie telle qu'on la connaît : d'éternelles années.

Le résultat de la vision est tout à fait clair pour le genre d'homme qu'était Jésus. Même si, par moments, elle mourait en Lui, dans Sa vie tous les signes de l'immortelle avidité de vivre ont disparu. Il commence à se nourrir de la terre comme d'un sacrement, et, merveille des merveilles, il est capable d'aimer et de bénir les hommes, au lieu de se livrer à la dévoration – ce qu'il doit avoir vu chez la populace –, au lieu de maudire les bassesses de la vie des hommes, de chasser leurs pensées et leur pauvre rire, Il les bénit. Il a ouvert la voie à une vie nouvelle et passionnément désiré que la vision qui libérera l'homme des entraves de l'immortalité puisse advenir à tous et être reçue par tous.

Pas étonnant que l'homme ait fui ce genre de liberté, car il préfère retenir l'immortalité qui est son droit. J'entends les protestations de la foule stupéfaite par le dédain que



je manifeste envers les usages établis. Je l'entends crier : « On ne veut pas finir, Mr. Thomas, triple buse, on ne veut pas finir ; on veut absolument, sans la moindre question, saisir l'immortalité que, dans votre folie, vous ne cessez de décrier. Accordez-nous cette immortalité, c'est pour cela que nous prions. Ôtez-nous de la vue cette vision qui nous prive d'une vie précieuse ; ne nous laissez pas seuls avec Jésus. Peut-être qu'un bon pasteur viendra s'interposer. Ne prenez rien de plus. On veut plus que la vie, on veut continuer à vivre. »

J'entends partout les gens me crier ces paroles et je réponds : « Beaux messieurs, doux viveurs qui offrez parfois des ceintures de sauvetage aux femmes quand le navire sombre, j'entends le boucan que vous faites et je vous réponds avec calme : Vous continuerez à vivre, chers enfants ; vos pères n'ont-ils pas haï, tout comme vous haïssez ? N'ont-ils pas, tout comme vous, acquis des biens et pris leurs repas, tout comme vous prenez les vôtres, en laissant dehors les mendiants ? »

Prétendre aux petits jeux de la vertu – je le promets – n'est pas un obstacle à la vie réelle, qui se perpétue pendant des années sur le même mode. Les pensées – les vôtres et pas celles d'un autre – seront toujours là ; la part immortelle qui est vous, celle de l'homme, doit se perpétuer, car elle ne désire pas être autre chose qu'elle-même. Elle n'est jamais usée ; elle a le meilleur des systèmes : plusieurs corps séparés où vivre ; devenu vieux, ou peut-être avant,

on meurt ; mais cela ne signifie rien, car l'immortalité s'éloigne en dansant joyeusement comme toujours.

## 16

*Sa voie*

Tout ceci est très facile à expliquer ; mais la voie de Jésus ne l'est pas. Il a créé une voie qui s'oppose à tout ce que l'on a pu voir ou entendre, et qui, plus que tout, a sapé l'immortalité. En un instant, cette voie a mis fin à l'ancienne vie ; car si on enlève la rage, l'avidité, la haine, le profit, le désir de dévorer l'homme noir, de mordre la femme blanche, de prêcher des sermons, de s'amuser avec de jeunes personnes, de prendre le chemin de l'église, de couper des gorges, de prendre le thé l'après-midi, tous les instruments fabriqués pour tuer les gens, et les médicaments pour nous tuer nous-mêmes – si on enlève les bonnes actions (on sait ce que c'est) –, les artifices et les fantaisies, si on enlève tout cela à l'homme, il ne reste rien.

## 17

*Un étranger*

« Ah ! Mais l'âme, Mr. Thomas, vous avez complètement oublié l'âme. Une fois passés les peines et les petits amusements de la vie, l'âme vivra. Lorsque, tel un homme

bon lassé de faire des sacrifices, lassé des bonnes actions, et de s'occuper des enfants, je quitterai ce pauvre corps usé jusqu'à la corde, ce sera le moment ou jamais que l'âme entre en action, si je veux être sauvé, n'est-ce pas ? »

L'âme, bonnes gens, est la plus incertaine des possessions ; ce n'est pas du tout une possession. Je vais vous dire ce qu'est mon âme : c'est le plus délicat, le plus éthéré, le plus prompt à s'évanouir de tous les pas impondérables que l'on sent se déplacer silencieusement dans la vie. Et elle attend, et souvent la flamme s'éteint pendant qu'elle attend. Elle n'est pas enchaînée aux humeurs. Le silence qui attend en nous est libre.

La vie du monde est comme elle est ; elle ne peut jamais être quelque chose d'autre ; jamais vraiment changer. Les petits enfants du monde sont parfois heureux quand ils obtiennent ce qu'ils veulent. Mais il n'y a pas beaucoup de bonheur à distribuer entre les étoiles, et beaucoup de misère.

Telle est l'immortalité, car chacun sent exactement les mêmes choses, à des degrés différents bien sûr.

Quand un Premier ministre réussit à négocier, ici ou ailleurs, un traité d'Alliance secret favorable aux ventes d'armes de son pays et que tout est dûment signé par les parties, la jubilation de ce bon politique est exactement la même que celle de ce ramoneur – un brave homme, à présent décédé – qui, d'un seul coup, a fait tomber, dans l'âtre de la cheminée du salon, une grande quantité de

suie. Et quand une vieille femme maigre, la plus maigre du village, rentre furtivement chez elle avec quelques fagots volés dans le bois du châtelain, elle éprouve la même jubilation que Mr. \*\*\* quand il a réussi un coup sur le blé à Wall Street, un endroit dont il me semble avoir entendu parler. Un gentleman-farmer, rentrant du marché en voiture après avoir vendu le double du prix une vache ayant encorné la veille l'une des jeunes femmes de la laiterie, se sent comme une fille polissonne qui a dérobé, dans un appartement londonien, la montre en or d'un jeune homme un peu évaporé.

On partage les bonnes actions, tout comme l'air que l'on respire. Toutes les actions sont faites de la même étoffe, comme les étoiles – l'étoffe éternelle d'où tout est issu –, toutes sauf l'éclair destructeur. À cet éclair, Jésus a offert sa poitrine et l'éclair a frappé à mort l'immortalité qui était en Lui ; d'un trait fulgurant, il a infusé une nouvelle merveille dans la vieille étoffe immortelle dont Il était fait. Ah ! Il y avait de l'ironie dans ce rai de lumière venu d'ailleurs, car il n'a laissé intacte qu'une sensation en Jésus, une sensation partagée jusqu'à la fin par tous les hommes : celle du chagrin.

Si grand est le charme de mourir vraiment, que la mort ordinaire d'un homme est une petite chose en comparaison. Sur la terre entière, il y a de la tristesse ou de la gaîté, du bien ou du vice en chaque homme. Évidemment les corps qui les hébergent changent, car

les corps s'usent, mais les sensations sont toujours là, affamées, toujours les mêmes, toujours vous-même. Quand la nouvelle voiture du châtelain vous met dans un fossé boueux, le châtelain ressent ce que vous ressentez en poussant dans le caniveau Mr. Thomas qui marche à vos côtés ; et les sensations des hommes ne meurent pas.

Les sensations ou les humeurs de Dieu, comme je les appelais – il faut bien changer un peu les mots – doivent avoir quelque chose, une sorte de bouteille qui les contient : vous, avec un cœur battant, un cerveau, des nerfs, des os qui, je le crains, sont un peu trop raides pour prendre du plaisir à danser. Elles vous tiennent, et elles vous font danser comme les autres. Elles L'ont même fait danser autour d'un figuier désolé, mais pas d'une façon plaisante pour les gens, qui L'ont d'abord pris pour un charlatan ne voulant pas être payé pour Ses Remèdes et guérissant pour s'amuser, puis pour un excentrique, puis pour un brandon de discorde, enfin pour un étranger au monde.

N'est-il pas étrange que seul un homme ayant senti l'éclair foudroyer en lui toutes les humeurs immortelles – sauf le chagrin –, n'est-il pas étrange que ce soit le genre d'homme à aimer le monde, à vraiment le comprendre et l'accepter ? Et Il est même capable d'aimer les gens qui croient être bons ; et, ce qui doit être plus facile, l'orgueilleux pécheur ; et d'embrasser sans crainte la forme honteuse de l'amertume épuisée d'outrages. D'aimer

tout cela – Lui, le Seul à saigner si vite. Le coup le plus terrible – la fleur du chagrin –, insupportable pour nous qui sommes pourvus de sensations éternelles, Il l’a enduré. Et pitié pour le chacal. Il est facile, beaucoup plus facile, d’avoir pitié d’un enfant malade que d’un monstre rouge d’avidité. Il a pu avoir pitié de nous, car on se sent vraiment en sécurité dans le monde.

On sait ce que nos amis éprouvent ; on le sait car ils ont les mêmes dispositions aimantes que nous ; car on se sent en sécurité entre soi. Parfois, peut-être, dans une mauvaise heure, une foule d’hommes, ayant fait la nuit des mauvais rêves d’ours et de lions, veut marcher jusqu’au bord de mer ; une autre foule, sentant que ses intérêts vont dans une autre direction, s’y oppose ; mais tous éprouvent la même sensation ; les autres ont peut-être rêvé d’aigles. Chacun se met alors à jeter calmement sa foule dans le feu de l’Enfer.

Ces mouvantes images en couleur de la Folie Humaine donnent un spectacle sinistre quand elles adviennent : mais, en les observant, on apprend ce que sont les sensations et ce qu’elles sont capables de faire : déchiqueter le corps *en masse*<sup>2</sup> ; et, au lieu de sortir glaives et lances pour juger les humeurs de Dieu, on ne fait que radoter sur les vices des autres pays.

Oui, il y a quelque chose dans le désir de Jésus de s’échapper et de mourir. Et dans ce désir, dans cette

2. En français dans le texte.

envie, la nature sacerdotale du monde se manifeste ; ici et là, par toutes sortes de fissures dans les rochers, par toutes sortes de fissures dans l'esprit, elle se dirige vers son propre anéantissement.

D'où vient l'éclair qui frappe à mort les sensations à jamais vivantes ? demande le jeune homme qui ne comprend rien, avec le regard matois d'un pêcheur sur les eaux sombres. Ah ! il est plus facile de poser la question que d'y répondre. Mais il est peut-être possible – je n'en suis pas sûr – peut-être possible que même les humeurs de Dieu finissent quelque part ! Les sensations immortelles ne finiront-elles pas quelque part en l'homme ? Ou sera-ce le commencement d'un nouveau ciel et d'une terre nouvelle passant la compréhension humaine ? Je ne sais pas ; ici, même le prêtre doit faire ce que font d'autres petits enfants étourdis : sortir dans le jardin par la grande porte.

Je sais qu'il y a quelque chose de plus divin dans l'éclair qui tue en un instant que dans toutes les sensations qui vivent pour toujours. Parfois, je pense que c'est la glorieuse présence de l'anéantissement total, absolu, de la mort – je veux dire, de la mort réelle – qui donne à l'éclair sa magie.

Je me demande si les humeurs de Dieu sont lasses des divers déguisements qu'elles prennent dans l'homme ? Commencent-elles à trouver qu'il est difficile de supporter cet éternel mouvement dans un corps d'argile ? A-t-Il envie de mourir ? Et a-t-Il choisi l'homme qui L'a appelé

Père pour dernière demeure ? Les humeurs éternelles qui sont Dieu ont-elles en l'homme une tombe aussi bien qu'un berceau ? A-t-Il finalement désiré Sa fin, et a-t-Il commencé à mourir en Jésus ? Peut-être, qui peut le dire ?

Les humeurs peuvent jeter l'éponge et s'endormir – pour ne jamais se relever, ne plus jamais se tourmenter et tourmenter l'argile où elles vivent. Je n'en sais rien : la jubilation que l'être éprouve lorsque l'éclair de la vision le traverse ne peut être expliquée par des mots ; elle peut être une fin ou un commencement. À Jésus, elle a certainement apporté l'une ou l'autre de ces pensées. Il y a vu un signe, une promesse de quelque chose d'encore plus merveilleux que la fin de Dieu. Il l'attendait comme la promesse d'une vie nouvelle. Une chose paraît tout à fait sûre : la vision avait en elle quelque chose de plus que la vie ou la mort d'une créature. Chacun sent que le corps de Jésus a été un champ de bataille plus terrible, et qu'en Lui les événements ont surpassé tout ce qui s'est jamais produit dans l'homme. Si les humeurs éternelles ont vraiment trouvé en Lui un sacrifice consenti, un autel où se consumer, pas étonnant que les gens n'aient pas compris Son comportement.

Si Jésus suscite un tel intérêt pour le genre humain, c'est qu'Il se tient toujours à la croisée des chemins. En Lui prennent fin – pourquoi pas – les humeurs éternelles ; en Lui – pourquoi pas – Dieu Lui-Même prend fin ; ou bien l'éclair soudain d'une joie suprême fulgure. Et Sa façon de vivre a toujours été l'opposé de ce que disaient et faisaient



les hommes. Il a vécu pour détruire les immortelles façons de l'homme, et partout où Il a vu perdurer les dents longues de l'avidité humaine, il a donné des coups de poignard. À Ses yeux, si quelqu'un méritait d'être béni sur terre, c'était le pécheur. Il a vu que le péché prenait fin et changeait plus vite que le mérite ; et le mérite des dirigeants du peuple, qu'Il voyait partout, était pour Lui la pire, la plus persistante et la plus intolérable laideur.

## 18

*Une chaise cassée*

Tout le monde sait que Ses paroles ont été tordues dans tous les sens et complètement retournées. Rien d'étonnant, les hommes n'abandonnent pas l'avidité pour des prunes ; ils ont vite commencé à se dire que Son ciel était une ombre dans l'eau, l'ombre du morceau de viande qu'ils tenaient, comme des chiens, entre les dents. Et certains parmi eux, les bons saints et les ermites, les bons évêques du troupeau, comme le chien de la fable, ont lâché le morceau de viande pour son ombre. Comme il n'y avait rien à faire, ils furent obligés de croire au Ciel en agitant la baguette magique de l'immortalité au-dessus de l'endroit où la viande s'enfonçait dans l'eau, et ils nous offrent – ces bonnes gens – un spectacle, je le crains pas très noble, plutôt peu ragoûtant, car, tandis qu'ils

prétendent croire à l'ombre d'une autre vie, ils fouaillent du groin dans la boue (ils ont été changés en pourceaux) et cherchent le bout de gras perdu comme les prêteurs sur gages, dans ce vieux livre français\*, cherchaient les clous rouillés. En tout cas ce ne sont pas, ici sur terre, de beaux objets à contempler. On préfère les pêcheurs plus honnêtes. Évitez les hommes bons, petites filles et garçons de la terre, pour danser avec ceux qui prennent et mangent honnêtement la part du lion. On connaît ce Lion. Il flotte autour de lui quelque chose d'ouvert et de franc ; les rires immortels l'entourent tandis qu'il gambade et s'ébat dans le foin nouvellement coupé. Jusqu'à une gueule semblable à la bouche d'un dieu, il élève la dive bouteille de la vie humaine. Il boit. Sa vie n'est pas éparpillée ici ou là ; il est pleinement et entièrement lui-même à chaque instant de la vie.

Il n'a pas, dans le cœur, ce cri : « Que puis-je faire pour être sauvé ? » Il est heureux ; la terre est assez bonne pour lui. Il dépense le trésor ; il n'a pas à le cacher, comme certain pays qui enferme le sien dans une forteresse jusqu'à la prochaine guerre : il le dépense entièrement et quand la guerre se déclare, il meurt ; telle est la fin du lion.

Entre le lion de la vie et Jésus, cet Étranger triste, il y a d'innombrables images passagères de petits hommes et de femmes. Enfants de la terre, j'aimerais que vous alliez vers l'Étranger triste quand les humeurs du Père ont les griffes rougies par votre sang. En un sens, l'Étranger est

semblable au lion ; il n'a pas peur du Père. Allez à Lui : Il vous donnera ce qu'aucun autre homme n'a jamais osé donner. Il se donnera Lui-Même à vous.

Avant de L'accueillir, souvenez-vous de ce qu'Il a fait ; souvenez-vous de Son crime ; souvenez-vous qu'Il a, en un instant, mis fin au monde. Pas étonnant que lorsque l'instinct du troupeau s'est réveillé, lorsque les gens ont commencé à comprendre ce qu'Il faisait, ils L'aient tué et libéré Barrabas : « Qu'on le crucifie, criaient-ils, Il est une menace pour notre Jéhovah », ce qui n'était que trop vrai. Et Il a fait plus que menacer ; Il a massacré. Il a fondu sur Dieu avec un feu ardent, un feu encore plus ravageant que celui de Dieu quand il fond sur les hommes. Il sait, ce Fils de l'Homme, qu'il vaut mieux détruire en un instant que créer pendant des années ; car l'âme d'une grande œuvre d'art est plus vivante quand les obus pleuvent sur elle, que lorsque les touristes la contemplent en clignant des yeux et que les chapelets de prières s'égrènent tout le long de la nef.

Puis le destructeur rencontre le créateur dans le grand réveil ; les deux héros se serrent les mains ; les deux âmes se rencontrent et prennent fin. Rien – pas même les humeurs de Dieu – ne peut vraiment se découvrir une âme avant d'être détruit ; et même le lion du rire, qui boit à jamais la coupe du vin le plus capiteux de la terre, devient, tel un danseur dans un spectacle, un petit clown gras aux joues roses quand se rencontrent ces deux terreurs : le créateur et le destructeur.

Quand on voit l'œuvre accomplie par Jésus, le grand trône blanc mis en miettes à nos pieds comme n'importe quelle chaise brisée, le temple où l'esprit créateur, en y allant fort, n'a laissé en guise de décoration que des murs dévastés – quand on voit tout cela tel qu'on le voit, on sait qu'une âme s'est laissée brûler par la vie et que la mort l'a refroidie à jamais.

Tel est le bilan de Sa vie. Il n'avait apparemment aucune crainte des grands, des puissants, du Tout-Puissant ; les horribles anneaux immenses du serpent immortel ne lui inspiraient aucune terreur. En Lui, les humeurs brutales et totalement aveugles cessaient leur danse fatale ; Il est mort pour briser le pouvoir de Dieu. Maintenant les humeurs rampent silencieusement dans la terre ; elles ne peuvent plus piquer comme à leur habitude ; elles peuvent continuer, immortelles, à vivre en l'homme ; mais il y a une différence – elles ont été conquises.

Je ne doute pas que plus d'un artiste contemple avec tristesse la chute grandiose des furieuses humeurs monstres de l'Ancien Testament de l'histoire humaine, l'histoire cachée, aveugle et brutale, du commencement ; le vieux Créateur faisant surgir le monde du fond de la mer et l'élevant, à travers tous les temps, à travers tous les esprits. Avec quelle violence, Il a créé, avec quelle immense profusion, tout le monde le sait. Tout le monde connaît l'aveuglement de Celui qui trônait Très Haut, et il est maintenant possible qu'Il soit librement entré dans

le Fils de l'Homme pour mettre fin à Son long règne ; peut-être s'est-Il fatigué de Lui-Même et c'est Sa fatigue qu'à un moment ou à un autre, nous ressentons tous.

## 19

*Le Pré de la ferme*

Et que sait-on de la fin et du commencement ? Je vois que les choses ont pu se passer comme ça ; je vois une différence dans le monde depuis Sa venue ; je pense même que les humeurs commencent à prendre une tournure nouvelle, consolant, libérant, devenant même créatrices d'hommes libres. Je vois, dans le nouvel ordre, le Nouveau-Né de la Joie remplacer la terrible Majesté du passé. Je vois la terrifiante Majesté du Créateur faire ses premiers pas dans le Pré de la ferme au milieu d'une foule joyeuse de renoncules et de trèfle rouge vaguement conscients d'un nouveau commencement, et du rire des jeunes filles du village voisin. Il y a, je peux le dire, une touche plus légère dans l'art du Nouveau-Né de la Joie que dans la sauvagerie et la cruauté profondément enracinées dans l'ordre ancien ; et, pour tout dire, trop de verges et pas assez de rire d'enfant dans ces temps anciens. Et il est certain que personne n'est plus enchanté que Dieu Lui-Même de découvrir que Ses humeurs foudroyantes n'ont pas entièrement détruit les rires du Nouveau-Né sur la terre.

On peut bénir la vie quand on voit que les humeurs n'ont plus de prise sur l'esprit ; quand on voit l'immortalité de l'homme prendre fin et advenir la véritable joie, quand on voit les renoncules et les pâquerettes pousser entre les murs des meilleures œuvres d'art où les obus ont laissé passer un peu de lumière. Vous souvenez-vous qu'Il a parlé de détruire le temple et de le reconstruire en trois jours – le temple d'or de Salomon, empli des œuvres de millions d'artistes ? Il est entré comme un obus dans cette habitation grandiose du Dieu des Armées – ce vieux temple bâti dans l'esprit de l'homme, rempli par le travail d'innombrables bâtisseurs ; et partout, là où Son cœur saignait, le temple était détruit. Qu'avait-Il à faire des frises qui entouraient la base des colonnes ? Qu'avait-Il à faire d'une grenade ici et d'une grenade là, à l'ourlet du vêtement ? Qu'avait-Il à faire des verges d'or et des arcs-boutants ?

Un soupir d'aise vient du Pré de la ferme, où Dieu, allongé au milieu des boutons d'or, écoute le rire malicieux des petits chenapans du village. Je ne sens pas, de Sa part, le moindre désir de délaissier le parfum du trèfle de mai pour aller faire un tour dans les vieilles églises ; mais je remarque qu'Il se tourne légèrement sur le côté pour observer un jeune homme et une demoiselle prendre le chemin de la taverne ; et qu'Il les regarde comme s'ils étaient réellement Ses enfants ; ils s'attardent un peu près de la barrière, et Lui s'allonge de nouveau, Ses mains blanches reposant de nouveau dans le chaud trèfle rouge.

## 20

*L'ordre ancien*

Dans l'Ancien testament, ce vieil Ordre, les humeurs, enclavées, ne pouvaient vivre naturellement à l'air libre ; elles étaient retenues jusqu'à explosion ; elles étaient comme un terrifiant lac d'eaux noires qui, alimentées par-dessous, grossissaient, grossissaient, jusqu'à souffler toutes les portes ; la vieille histoire du déluge a peut-être une signification de ce genre.

## 21

*Fumée noire*

La haine et la méchanceté, l'ingouvernable rage de l'homme – celle d'avoir plus que son voisin – qu'aucune civilisation menteuse et fardée n'a pu calmer ; la rage d'un pays rayé de la carte parce qu'on lui a refusé une place sur terre, la rage d'un autre pays toujours plus vorace ; l'immortelle rapacité enfermée dans la pusillanimité supposée de l'homme ; toutes les humeurs noires peuvent briser leurs chaînes à certains moments ; se libérer en poussant un horrible cri de rage sanguinaire. Les prophètes en faisaient leurs délices ; ils se vautreient jusqu'au cou dans les eaux noires avec un plaisir évident. Les gens n'écoutaient pas. Le peuple a-t-il jamais écouté avant qu'il soit trop tard ? Les corps mutilés ont jonché la

terre le jour où les eaux noires ont tout balayé avec un bruit horrible et, partout sur terre : mort, fumée noire et puanteur infernale.

## 22

*Une aube de Valeurs nouvelles*

Jésus a vu le danger de la persistance d'un ressentiment toujours à l'œuvre dans l'esprit, et Il a conseillé aux hommes d'agir naturellement comme les fleurs ; de haïr et d'aimer comme les enfants, d'oublier toute querelle quand la nuit tombe. Avec la sagesse d'un juste, il a retourné le glaive dans le cœur du Créateur.

Hélas, les humeurs sont un monstre à multiples têtes, et les eaux noires ont de nouveau giclé sur les hommes. Il ne pouvait leur donner que le sortilège capable de les anéantir ; je veux de tout mon cœur bénir la vie comme Il l'a bénie ; je veux bénir le pécheur aussi bien que la victime du péché ; je veux, comme c'est le devoir de tout bon prêtre, me réjouir quand je vois un signe de joie où que ce soit sur la terre.

Je veux bénir toutes les humeurs de Dieu, car elles ont beau être immortelles, elles aussi désireront mourir un jour.

Je ne dis pas de choses iniques quand je parle de Dieu quittant ce Trône de Majesté et de Pouvoir, d'une blancheur éblouissante, et se reposant dans le pré à côté des



vaches laitières, qui Le regardent avec des yeux tranquilles et doux ; je ne veux pas être blessant. À ceux qui préfèrent Le garder tel qu'Il fut afin de continuer à Le voir sous un angle plus artistique, je n'ai rien à dire ; ils en savent certainement plus que moi ; mais je préfère penser à Lui comme à quelqu'un qui observe avec un véritable amour de Père le Nouveau-Né de la Joie qui surgira un jour de l'ancien monde qu'Il a créé – le Nouveau-Né de la Joie qui lui a déjà appris que le rire d'un enfant a plus de valeur que la vie éternelle.

Voici l'aube des Valeurs nouvelles ; les anciens jours, ceux de l'avidité, de la rapacité, du profit vont prendre fin ; les anciens jours – ceux du nombril, du haro, du pour soi – vont prendre fin. Quelle époque : l'espoir de l'homme était de vivre à jamais, de continuer à aider le même corps à sortir du même moule, pour toujours et à jamais ; et c'est à ce bonheur que les humeurs immortelles ont voué les pots d'argile. Elles ont instillé en nous de si fortes sensations d'immortalité, que, même à présent, en écrivant, je veux continuer à vivre encore un jour, jusqu'à demain. Et c'est ce que tout le monde dit : « jusqu'à demain ». Je ne puis accueillir l'extinction car, depuis des millions d'années, les sensations immortelles ont désiré plus d'heures, toujours plus d'heures, de plus en plus de lendemains.

Quand je pense à Jésus, le fardeau disparaît, je ne pense pas à l'extinction. Je pense à la façon dont Il a, en une vie,

mis fin à la stagnation de l'immortalité. J'ai l'ardent désir de vivre un instant en Lui, libre et sans fers. Me suis-je suffisamment expliqué maintenant ? Ou ai-je laissé une brume devant les yeux et une folie dans le cœur ? Si vous ne l'avez pas encore deviné, je peux vous assurer, petits et grands frères, qu'il ne s'agit pas de ne pas blesser, mais de blesser au maximum. N'en avons-nous pas assez des éternels combats, de l'éternelle jalousie des humeurs de Dieu ? Ne vaudrait-il pas mieux s'en libérer, employer l'esprit et la raison à autre chose ?

## 23

*Celui qui sauvera son âme la perdra\**

Je demande ce qui vaut mieux : se reposer un moment au milieu des plus beaux boutons d'or, ou continuer de vivre à jamais avec l'aiguillon de l'avarice, de la cupidité et de la haine ? Prendre Son chemin, pour laisser de côté occupations éternelles, tâches sans fin, immortelle rapacité et, au lieu d'amasser, tout dépenser sur le moment – un moment de Joie impossible à perdre car c'est de la vraie Joie – n'est-ce pas ce chemin-là, cet instant-là qu'il vaut la peine de vivre ? Mais, chers frères, le plaisir de la vie réside dans la haine. On connaît un peu les joyeux démons qui dansent au fond du cœur, on ne veut pas s'en débarrasser à la légère. Les humeurs ne nous lâchent pas ; on va dans leur sens chaque fois que l'on s'amuse à faire des fredaines.

Il est très facile de dire qu'est dégénérescence tout ce qui ne se trouve pas dans le cœur d'un homme cruel. De qualifier de folie tout ce qui est hors du pouvoir pompeux trônant dans la croyance immortelle de l'homme. De qualifier de stupidité mystique tout ce qui ne correspond pas à la façon de traiter les filles qui dansent dans la nuit. Je n'en discuterai pas. Je ne veux pas tuer la joie d'enfant ; Lui non plus ; Il est venu libérer le monde et donner la Joie. Pas après – Il ne connaissait pas d'après – maintenant. Je connais la haine que j'ai des autres ; l'avidité que j'ai de moi-même ; et je sais, mes maîtres, que nous éprouvons tous les mêmes sensations ; je veux les mettre au rebut et m'emparer de la joie nouvelle.

Quand la cupidité bat des mains, quand on a réussi à faire ce que le monde appelle une bonne affaire, quelque chose de vraiment très bien, par exemple dépouiller de leurs misérables biens quelques millions de foyers, les lutins avides, aussi vieux que Dieu Lui-Même, nous font des courbettes, rampent devant nous et nous lèchent les bottes. N'avons-nous pas poussé leur jeu un peu plus loin ? « Et un très bon jeu », direz-vous. Ah bon, vous trouvez ?

Il me semble entendre en ce moment la clameur de quelque chose qui n'est pas vraiment bon ; je vois des corps déchiquetés, brisés, enfouis dans le sang qui, il y a un an, étaient d'insouciantes jeunes gens ; et je vois cligner l'œil mauvais et cruel de la cupidité ; il ne faut pas aller bien loin de l'endroit où j'écris pour la voir à

l'œuvre. Vos petites combines pour être heureux, frères, vos petites combines au travail, vos petites combines pour une immortalité plutôt languette, sont la cause de tout cela. Sans les sensations que vous préservez jalousement de la folie (pourquoi avez-vous tous si peur de la folie ?), cela n'aurait pas pu advenir. Sans les sensations que vous chérissez, je n'aurai pas pu lire, écrit sur le visage choquant d'une femme rencontrée dans la rue d'une grande ville : agonie inextinguible, éternelle agonie. Les humeurs de Dieu, qui ont été la cause de tout cela, le sont toujours.

Et les sensations sont toujours là, perdurent – elles qui vous sont si chères – ; valent-elles toute cette terreur, toute cette horreur, tout ce sang ; ne lèchent-elles pas d'une langue mauvaise les eaux de la vraie joie de la vie ; ne prennent-elles pas dans la poigne cruelle des désirs éternels la fleur de nos enfants ?

Regardez la hardiesse de Jésus ; Lui aussi était terrible comme l'incendie du firmament parmi les mondes ; pensez au courage de ce lion dans le désert ; les querelles qu'Il a eues avec les clercs n'étaient rien, ce qu'Il a vraiment fait : barrer le chemin aux humeurs éternelles. Il leur a ordonné d'aller voir ailleurs, car Il voulait un Nouveau Ciel et une Terre Nouvelle ; il voulait avoir les sensations d'une fleur, le rire de l'un de ces petits enfants pour qui chaque moment est une éternité et chaque heure une vie éternelle.

Il était seul pour endiguer le torrent de rage, l'avidité de vivre à jamais. « Celui qui a sauvé son âme la perdra. »

Du feu de Son cœur, il a bâti la joie de vivre. Regardez le jour de joie qu'Il a créé pour nous.

## 24

*« N'aie pas souci du lendemain\* »*

Regardez le jour de joie qu'Il a créé pour nous. Librement et d'un cœur léger, on peut maintenant cueillir les fleurs puisqu'Il a montré le chemin en mettant au soleil les eaux cachées qui habitaient les profondeurs, comme un grand monstre terrestre. Et comme elles ressemblent aux escargots, les sensations éternelles qui rampent et rampent dans la vie ; comme elles obligent à se cacher, à calculer et à corrompre ; à passer la journée à ruminer des idées noires en pensant au lendemain, à cause de l'année à venir. « N'aie pas souci du lendemain. » En écrivant, j'ai presque une vision de la merveille qu'Il a accomplie. Et quand je pense aux terreurs, à la lourdeur des bonnes actions, aux yeux éternellement tournés vers l'avenir, aux courbettes faites au temps, au continuel désir d'encore plus de gain, à tout ce qui nous opprimait, bourrés que nous sommes jusqu'à la gueule d'humeurs à vocation d'éternité, je ne sais comment faire pour Le remercier d'avoir ouvert une voie de liberté.

Je n'arrive pas à penser que l'on puisse tenir l'immortalité pour autre chose qu'une triste ordalie sans fin des mêmes

humeurs, qui perdurent et perdurent en servant toujours la même chose. Sous leur empire, paysans simples et gentilshommes tranquilles s'alignent pour servir de chair à canon ; elles répandent les gaz mortels ; lâchent les bombes dans la nuit ; à leur apogée, voilà ce que font nos petites humeurs, les vôtres et les miennes. Voilà ce qu'elles font maintenant : dans le passé elles L'ont cloué sur la Croix. Mais pas avant qu'Il ait semé le sang de Sa vie dans la terre ; pas avant que le cri d'agonie pour la Liberté qui a expiré de Ses lèvres ait été entendu.

Pas de doute que les grands artistes, les heureux portraitistes des actions et des manières de l'homme pousseront des hurlements de rage à l'idée qu'ils ont perdu leur occupation. Que deviendront la rage sanguinaire et la concupiscence aveugle qui procuraient de si bons modèles à leurs longs ongles ? Car n'était-ce pas toujours les plus noires dispositions d'esprit de la nature humaine qui offraient à ces bons ouvriers de l'art créatif la chance de saisir le genre humain à la pointe de la plume ?

## 25

### *Le Nouveau Ciel et la Terre Nouvelle*

Bien, il va falloir qu'ils changent, c'est tout. Jésus n'a tenu aucun compte de leur amour de Dieu et de ses humeurs lorsque, seul sur la terre, Il leur a fait face et

les a détruites. Les artistes, qui ont si longtemps vécu comme des vautours sur la chair en lambeau et la carcasse pourrissante du désespoir humain, doivent à présent apprendre un nouveau métier : essayer de se reposer un moment dans le Pré de la ferme près des vaches laitières en écrivant des poèmes jusqu'à ce qu'un pan du Nouveau Ciel et de la Terre Nouvelle pénètre en eux.

Pendant ce temps, laissons-le bénir la demoiselle et le jeune homme, qui, revenant de la taverne, s'attardent encore sur le pâturage, et le méchant enfant qui, tout seul, exécute un ultime pas de danse sur le Pré, une fois que tous les autres sont partis.







JOHN COWPER POWYS



## L'ART DU DISCERNEMENT

Le monde se divise en deux : il y a des gens capables de discernement, d'autres pas. Voilà l'ultime test de sensibilité, et la sensibilité seule nous sépare et nous unit.

Par la fatalité de notre tempérament, nous créons tous – ou avons créé à notre usage – un univers unique et individuel. Ce n'est qu'en mettant en lumière les éléments les plus secrets et les plus subtils de ce système intérieur que nous sommes capables de découvrir les limites de notre orbite solitaire.

Comme tous les aspects primordiaux de la vie, c'est une situation contradictoire, à double tranchant.

Plus nous traquons loin, en les tirant de leur brouillard crépusculaire, nos désirs et nos répulsions secrètes, plus nous devenons obscurs à ceux qui nous sont proches.

Et la sagesse du jeu difficile que nous sommes appelés à jouer réside précisément dans cette antinomie – dans cette contradiction elle-même : pour être mieux compris il faut souligner les différences, et pour toucher du doigt l'univers d'un ami, il faut s'éloigner de lui sur un libre pan de ciel.

Cultiver ce qui est isolé et unique crée nécessairement une série de dissonances et de chocs. Enviant les nerfs placides des animaux inférieurs, on se sent d'humeur bilieuse, malveillante et vindicative.

Et pourtant – car la Nature se sert même de ce qu'on appelle le mal, afin de poursuivre ses fins les plus chères – trahir des sentiments outragés ne produit pas un effet désagréable sur l'esprit d'autrui. Les autres nous connaissent mieux ainsi, et leur sensation de pouvoir est délicatement gratifiée par le spectacle de notre faiblesse, de même que l'est la nôtre par le spectacle qu'ils donnent.

L'art du discernement est l'art de se laisser aller avec préméditation. De se laisser aller en épousant les lignes de ses fantaisies de prédilection, se laisser aller en suivant l'impulsion donnée par un intellect curieux, l'intellect dont le rôle est d'enregistrer – avec toute la précision dont il est capable – chacune des petites découvertes que l'on fait sur la longue route.

La différence entre les critiques intéressants de la vie et les autres, est simplement la différence entre ceux qui ont refusé de se laisser emporter par le flux de la fatalité, et ceux qui n'ont pas refusé. C'est pourquoi il y a, chez tous les écrivains et les artistes qui sortent du rang, quand on apprend à les connaître, quelque chose d'équivoque et de dérangeant.

Le génie, en dernière analyse, n'est pas vraiment dans la possession d'une vision inhabituelle – certains, parmi les plus puissants génies, ont une vision d'une obtuse médiocrité – mais dans la possession d'une force démoniaque, qui les pousse à être eux-mêmes, à l'intérieur des limites fatales et tenaces de leur tempérament personnel.

On peut dire qu'ils sont nés avec l'art du discernement. D'où la sauvagerie avec laquelle ils ressentent les sollicitations étrangères, capables de les faire dévier d'un chemin tout tracé.

Pour voir combien cela est vrai, il suffit de constater la passion des esprits forts pour les gens simples ou même agressifs, aux dépens des esprits versatiles rompus aux ronds de jambe.

Entre leur volonté créatrice et l'obstination forcenée des premiers, il y a un lien instinctif, alors que l'intelligence incolore et insipide des seconds les déconcerte et les plonge dans l'embarras.

C'est pourquoi – mus par un instinct sûr – les plus grands génies choisissent pour compagnes de surprenants types de femme et se soumettent à la plus affreuse tyrannie. Le désir de se retrouver sur le sol non équivoque du naturel les aide à s'accommoder de tout ce qui était intolérable.

Le prototype de l'homme moderne, normalement cultivé, affable et relationnel, est l'ennemi mortel de l'art du discernement. Son intelligence superficielle et sa bonne humeur conventionnelle sont plus desséchantes pour l'âme de l'artiste que la bigoterie la plus aveugle ayant en elle la témérité d'une vraie passion.

Ne pas aimer ou détester choses et gens, mais tolérer et accueillir mille univers passionnés, est se mettre au ban du discernement. Discerner, c'est renchérir sur les passions en les faisant accéder à une conscience intelligente. La tête seule ne peut discerner : non ! Pas avec tout le savoir

technique du monde, car la tête ne peut ni aimer, ni haïr, elle se contente seulement d'observer et d'enregistrer.

Les nerfs sont également incapables de discernement : ils ne font que pousser des cris aveugles. Dans la conduite de cet art, il faut que les nerfs et la tête interagissent et, entre eux, pour aller un peu plus loin – toujours un peu plus loin – l'avancée silencieuse, sur la route de l'expérience, de l'âme insatiable.

Ce n'est que de la sorte que l'on est amené à reconnaître ce qui est, certainement, l'essence de toute critique : le fait que les artistes les plus importants à nos yeux ne font que ce nous faisons nous-mêmes – à leur manière et avec leur inviolable secret, mais en restant limités, tout comme nous le sommes, par les limitations fondamentales de toute chair.

L'art du discernement n'est, après tout, que l'art de l'appréciation, négative ou positive, appliquée à mettre au rancart ou à réduire à la non-existence, toutes les formes ou façons d'être étrangères à la détermination originelle du goût, tout ce pour quoi, à strictement parler, nous ne sommes pas nés.

Et c'est précisément ce que les artistes dont nous suivons les chemins originaux et subtils font pour eux-mêmes, de manière plus rigoureuse encore, dans leurs propres explorations.

Ce qui est remarquable, c'est la façon dont ce culte de la critique fait revenir, avec un angle d'attaque totalement nouveau, précisément au point de départ : à l'endroit où la Nature, dans sa richesse aveugle, frappe à la porte.

Et c'est ici que l'on découvre le profit d'inclure ou d'exclure avec finesse, en suivant ces hauts chemins solitaires. Tous les matériaux de l'art, les proies éparses, pour ainsi dire, de ses laborieux effets ont, en fait, acquis un nouvel et captivant intérêt. Formes, couleurs, mots, sons. Non ! Les textures mêmes et les odeurs du monde visible sont devenues, qu'elles reposent ici ou qu'elles dansent confusément sur les vagues du courant vital, quelque chose de curieusement suggestif et séduisant.

Nous prêtons attention à l'un ou à l'autre. Nous les laissons s'assembler fortuitement, comme ils veulent, à leur façon hasardeuse, écrivant des hiéroglyphes gnomiques dans leur immense langage primitif, tandis que la terre mère les tire de l'abîme ou les y plonge, mais nous ne sommes plus victimes de cette angoisse confuse et paralysante.

Nous pouvons isoler, distinguer, contraster.

Nous pouvons prendre et laisser chaque fragment potentiellement arrangé avec art et flâner à loisir dans l'atelier des dieux immortels.

Le discernement le plus personnel et le plus passionné, dans sa relation aux œuvres d'art, peut largement et indolemment s'ouvrir quand il a trait aux matériaux épars de ces œuvres, dispersées à travers le monde grouillant.

C'est ici le point de séparation entre le tempérament poétique et le tempérament artiste. L'artiste ou le critique d'art, toujours voué au discernement, même au milieu des matériaux bruts de la création humaine, tire un plaisir élaboré et subtil du caractère suggestif de leurs couleurs,

de leurs odeurs, de leurs textures – sans cesser d'être assailli d'incroyables évocations visionnaires auxquelles ils s'intègrent.

Le tempérament poétique, d'un autre côté, s'abandonne à une réceptivité plus passive et laisse l'informe rumination muette du vaste pouvoir terrestre imprimer sa marque magique en son temps et en son lieu. Sans détruire pour autant les fonctions de définition et d'enregistrement de l'intellect.

Même dans les obsessions les plus brumeuses de l'esprit poétique, l'intellect est présent, toujours en train d'observer, noter, peser et, si on veut, discerner.

Après tout, la poésie, bien qu'ayant des méthodes, des buts et des effets totalement différents de ceux des autres arts, est elle-même le plus grand et, tout comme eux, doit être profondément consciente de la réalité des impressions sensibles qui produisent l'inspiration.

La différence, peut-être, est que, alors que les matériaux des autres arts deviennent plus évocateurs une fois extraits et isolés de la masse, les matériaux de la poésie, même s'ils charrient, ici ou là, des impressions sensorielles, doivent être laissés foncièrement libres de s'agréger ensemble et de produire leur effet avec cette primitive et lubrique insouciance dont on peut supposer qu'elle est celle des dieux eux-mêmes, quand ils marchent dans le monde.

Une chose au moins est claire. Plus on maîtrise l'art du discernement parmi les processus plus subtils de l'esprit, moins on a affaire à une théorie rationnelle bien formulée.



Le rôle principal de l'intellect, dans la critique, est de nous protéger de l'intellect : de nous protéger de ces ennuyeux et stériles « principes de l'art » où tout ce qui nous fait frémir de plaisir est montré du doigt et mis à l'index !

La critique, dans le domaine de la littérature ou de l'art, n'est qu'une main morte posée sur une chose vivante, à moins qu'elle ne suscite en nous une réponse, l'objet faisant vibrer la corde de la réciprocité. Pour être de quelque valeur, la critique doit mettre à plat la totalité de notre nature organique, une sorte de partage sacramentel, impliquant les sens et l'âme, le pain et le vin d'un « nouveau rituel ».

La parole ou l'écrit expliquant comment nous ressentons la chose offerte est tout à fait secondaire.

Voici l'essentiel : ce que nous ressentons eu égard à la nouvelle touche, au style nouveau, doit être une passionnante plongée personnelle dans un élément qui, pour ainsi dire, paraissait nous « attendre », prêt à nous accueillir dans une harmonie prédestinée.

Ce que je cherche à mettre en évidence est ceci : ce que l'on appelle « l'attitude critique » envers les expériences nouvelles dans le domaine de l'art est l'extrême opposé de l'attitude requise pour une véritable critique.

Ce manque d'intérêt pour une nouveauté donnée, qui est non seulement légitime mais recommandé si l'on veut préserver les contours de l'identité contre la violence d'une intrusion étrangère, devient un pur gaspillage d'énergie quand il est transmué dans de laborieux principes de rejet.

Donnez-nous, ô dieux, pleine liberté de passer avec indifférence notre chemin. Donnez-nous même l'illumination d'une haine sans borne. Mais délivrez-nous – au moins – de l'hypocrisie d'une condamnation légale !

Il devient de plus en plus nécessaire, à mesure que la mode des choses nouvelles devient plus pressante et plus insolente, de clarifier une fois pour toutes, et de la plus généreuse façon, la difficile question de la relation entre l'expérimentation et la tradition.

Les nombreux esprits superficiels et insensibles qui se servent de l'existence de ces formes nouvelles pour étaler – comme si c'était une preuve de supériorité esthétique – leur haine envers tout ce qui est ancien, doivent inciter à la réflexion.

Ces gens-là sont, en général, aussi imperméables que le sont les Philistins aux subtilités de la pensée et du sentiment, et pourtant ce sont eux qui, avec les embarras qu'ils font autour de ce qu'ils appellent « l'art créatif », arrivent à rendre rationnels et naturels les préjugés du public ordinaire envers l'art en général.

Ils ont l'audace d'imposer comme critère du goût esthétique le plus raffiné leur incapacité à apprécier la beauté traditionnelle. Ils transforment leur ignorance en vertu et, insensibles aux choses délicates qui ont enchanté les siècles, ils applaudissent à tout rompre la dernière nouveauté sensationnelle, comme si elle avait altéré la nature même des sens.

On se méfie d'instinct de cette façon de travailler qui ressemble à la vente en gros, éliminant les racines et les branches que le passé a fait parvenir. Il est tout à fait juste – dieu merci – que chaque individu ait ses goûts et ses dégoûts. On peut être certain qu'il ne s'est pas trouvé s'il ne les a pas. Mais avoir comme préférence première un rejet global de tout ce qui est ancien, et un insatiable appétit pour tout ce qui est nouveau, c'est pousser le bouchon un peu loin.

On commence à deviner qu'une personne de cette sorte n'est pas un rebelle ou un révolutionnaire, mais tout simplement une peau de vache. Une peau de vache douée de cette insolence dans l'intelligence, qui est l'ennemie du génie et de ses œuvres.

Le véritable discernement ne traite pas le passé aussi cavalièrement. Il l'a ressenti trop profondément. Il a le passé dans le sang. À pas prudents, selon mille différences de tempérament, il avance lentement en s'appropriant et en assimilant organiquement les matériaux qu'offrent les nouveautés, sans jamais se retourner vers le passé avec une sauvage et ignorante nostalgie.

Mais il est difficile, même dans les cas extrêmes, de tirer des conclusions rigoureuses.

La vie est pleine de surprises, de cas particuliers exceptionnels. L'anormal est la norme. Et les moments les plus palpitants sont ceux où l'on va pêcher une inspiration en dehors du cercle habituel.

Il y a parmi nous d'étranges personnalités, dont le monde naturel, à ce qu'il semble, est situé à des centaines,

ou même à des milliers d'années du nôtre. Sidérés et harassés, ces hommes-là errent dans les rues modernes. Déconcertés et tristes, ils regardent fixement par les fenêtres, semblant, à leur manière désenchantée, à peine conscients des mouvements autour d'eux, et nos appels vibrants n'éveillent chez eux qu'une froide indifférence.

Avec la gratuité d'une insulte ironique, les trafiquants de nouveauté viennent à eux avec de fantastiques inventions. Mais qu'est-ce que cela peut faire à ces enfants d'un passé plus noble que tel ou tel nouveau caprice mal torché retienne pour une heure les applaudissements de la foule ?

D'un autre côté, on trouve parfois – très rarement – des natures exceptionnelles prédestinées à vivre avec les enfants de nos enfants plutôt qu'avec nous.

On dira qu'il s'agit du surhomme. Mais les natures dont je parle ne sont pas précisément cela.

D'étrange manière, elles sont plutôt dépourvues des armes grossières et de la carapace protectrice adaptée aux secousses et aux chocs de notre rude et chaotique civilisation. Elles semblent préparées et destinées à exister dans un monde plus subtil, plus élaboré et, en un sens plus sensuel que celui où nous vivons.

Leurs passions ne sont pas nos passions. Ni leur mépris le nôtre. Si la magie du passé les laisse indifférents, le charme du présent ne rencontre chez eux qu'antipathie et ressentiment. Avec une froideur glaciale, ils balaient à la fois passé et présent, et le feu glacé de leur dévotion est pour ce qui, jusqu'ici, n'est pas.

Nous serions bien tristes si, dans la recherche de discernements plus fins au niveau de l'art, nous devenions plus obtus et plus aveugles au pathétique tout en finesse de ces différences subtiles entre l'homme et l'homme.

C'est en faisant des excursions dans le monde esthétique, qui nous est ainsi devenu entièrement personnel et idiosyncrasique, que nous est épargné l'amer remords implicite aux bourdes commises dans cette sphère plus complexe. Nous avons appris à éviter la banalité des décisions officielles au sujet de ce que l'on appelle le beau. Nous apprenons maintenant leur inutilité encore plus grande au sujet de ce que l'on appelle le bien.

Discerner, discerner sans fin ce que l'on adore de ce que l'on suspecte, voilà qui est sage. Mais, au bout du compte, que cela soit agréable à nos préjugés ou le contraire, nous sommes obligés de reconnaître qu'il n'y a pas de type dans le monde des humains. Seulement de tragiques figures solitaires. Des silhouettes incapables d'exprimer ce qu'elles veulent de l'univers, de nous, d'elles-mêmes. Des figures qui, dans toutes les éternités de temps, ne peuvent pas être répétées. Des figures qui, dans leurs obliquités et leurs ambiguïtés, transcendent toutes les lois et tous les prophètes.



## EMILY BRONTË

Emily Brontë... Pourquoi ce nom produit-il dans l'esprit une impression étrange et surprenante, totalement différente de l'impression produite par n'importe quel autre auteur célèbre ?

Il n'est pas facile de répondre à cette question. Certaines grandes âmes, à mesure que leur œuvre accomplit son destin en voyageant dans le temps, semblent détenir le pouvoir d'enflammer l'imagination au-delà de ce qui peut être naturellement expliqué en examinant le contenu tangible de l'œuvre.

De tels noms enflamment l'imagination et nous émeuvent jusqu'au tréfonds de l'âme, sans qu'il soit besoin d'analyse logique, de motifs soigneusement pesés ou de justification rationnelle.

De tels noms font vibrer en nous une réponse qui va plus loin que les facultés critiques, quel que soit leur combat désespéré. L'instinct prend la place de la raison, et l'âme, comme répondant à l'appel de quelque accord translunaire de musique subliminale, vibre en réponse à un état d'esprit qui défie toute analyse.

Tout le monde connaît les œuvres de Charlotte, la sœur d'Emily. On les connaît et on peut s'y replonger à volonté, en sondant avec facilité, à loisir, leurs belles

qualités, ainsi que l'effet ardent et romantique qu'elles produisent sur nous.

Mais, même si nous avons lu et relu *Les Hauts de Hurlevent*, cette stupéfiante histoire, et cette poignée de poèmes inoubliables, tout ce qu'Emily Brontë a légué au monde, qui peut prétendre que la conscience rationnelle a pris la pleine mesure de ces choses et passé leur signification au peigne fin ? Qui peut prétendre avoir saisi le ferment mystérieux de l'émotion et les réactions magiques provoquées par le contenu de ces textes ?

Qui peut exprimer par des mots le secret de cette fille extraordinaire ? Qui peut définir, dans le suave et plausible langage de la culture académique, les ombres fugitives venant des profondeurs de l'insondable génie de la vision d'Emily ?

Sans doute, n'a-t-on jamais vu rien de pareil depuis Sappho. Comparés à elle, les spectres de Madame de Staël, de George Sand, de George Eliot et de Mrs. Browning ont l'air de ménagères sentimentales.

Je suis enclin à penser que le phénoménal mystère du pouvoir d'Emily Brontë réside dans le fait qu'elle exprime dans ses œuvres – tout comme la Lesbienne – l'âme même de la féminité. Voilà qui n'est pas facile à réaliser. Les femmes qui écrivent, intelligentes, vives et subtiles, abondent à notre époque, comme elles ont abondé dans le passé. Mais pour quelque impénétrable raison, elles manquent de l'énergie démoniaque, de la force spirituelle



occulte, de la flamme instinctive nécessaires pour exprimer le mystère ultime de leur sexe.

Je suis enclin à penser que, de tous les poètes, Walt Whitman est le seul à avoir tiré son insouciance et chaotique inspiration du fin fond des profondeurs spirituelles des instincts sexuels de l'animal mâle. Emily Brontë a fait pour son sexe ce que Whitman a fait pour le sien.

C'est un étrange et surprenant commentaire sur la signification réelle des pulsions sexuelles de constater que, lorsqu'elles parviennent à leurs fins, ce ne sont pas les excès d'un Byron, même infusés par une sexualité normale, ou l'éloquence sentimentale d'une George Sand, même pénétrée d'une ardente sensualité, qui touchent vraiment à l'indéfinissable secret. Emily Brontë, comme Walt Whitman, nous entraîne, par la seule force de son génie inspiré, dans un royaume où la pure *animalité* du sexe, la volupté, l'appétit, la lubricité sont mêlés, perdus, oubliés, fondus dans la flamme brûlante de la passion spirituelle et transformés en quelque chose qui est au-delà de tout désir terrestre.

Emily Brontë – et cela est significatif de la différence entre homme et femme – va même plus loin que Walt Whitman dans la spiritualisation de cette flamme. Il y a chez Whitman, nous le savons tous, une masse de textes où, malgré leur vérité et leur magie, les éléments terrestres et corporels de la passion sont soulignés avec une emphase énorme. À de rares moments seulement – comme il arrive

que les hommes ordinaires en fassent l'expérience dans le monde – il est emporté plus loin que le désir et la volupté. Mais Emily Brontë paraît avoir une prédilection pour habiter ces hautes cimes et ces profondeurs insondées. La flamme de la passion brûle en elle avec de si intenses vibrations que le combustible qui l'alimente – les débris et les décombres des pulsions – est entièrement absorbé et dévoré. Dans son œuvre, le feu de la vie, lèche d'une langue brûlante, le moindre vestige de matérialité sur la chose dont il se nourrit, et les hautes flèches tremblantes du brasier rayonnant s'élèvent dans le vide sans bornes.

Il est d'un extraordinaire intérêt de remarquer – comme pur phénomène psychologique – que, lorsque la passion du sexe, nourrie par la flamme du désir conquérant, franchit un certain seuil, elle se transmue et perd les attaches terrestres qui l'ont fait naître.

La passion sexuelle, portée jusqu'à un certain degré d'intensité, perd sa sexualité. Elle devient pure flamme, immatérielle, surnaturelle, débarrassée de toutes les scories de la sensualité.

On peut même dire, en poussant plus loin le paradoxe, qu'elle devient asexuée. Et c'est précisément ce que l'on ressent en lisant Emily Brontë. La passion sexuelle, chez elle, a été poussée si loin qu'elle a « bouclé la boucle » et qu'elle est devenue passion asexuée. Elle est devenue passion affranchie du corps, passion absolue, passion dépouillée de toute faiblesse humaine. La « boueuse enveloppe mortelle » qui « abrite grossièrement » un

principe plus divin\* a été absorbée et consumée par le feu. Elle a été réduite à rien. À sa place, s'élance en tremblant vers le ciel la pure flamme blanche de la fontaine secrète de la vie.

Mais il y a plus que cela. Le génie d'Emily Brontë, en s'abandonnant à la passion dont je viens de parler, non seulement consume et détruit l'argile de ce qui, pour ainsi dire, est à la surface de la terre et au-dessus, mais, brûlant jusqu'au fond, détruit et annihile les matériaux douteux et obscurs qui entourent la volonté humaine primordiale et originelle. Tout autour du noyau inaliénable et solitaire de la volonté, il laisse une plaine noircie, carbonisée d'escarbilles et de cendres. Là, tous les sentiments ambigus sont réduits en cendres : doutes, hésitations, appréhensions, émois, lâchetés. C'est un bloc qui se dresse sur d'indestructibles fondations et rien, sur la terre comme au ciel, ne peut l'ébranler ou le fissurer.

Cet isolement de la volonté humaine individuelle, dans une intégrité solitaire et désespérée, est l'élément le plus profond du génie d'Emily Brontë. Tout en dépend et tout y revient. Entre l'esprit et la volonté, d'étranges noces sont célébrées en profondeur. Et l'immortalité de l'esprit infuse un souffle de vie à la mortalité du vouloir, tiré vers l'invisible et céleste région qui est au-delà du hasard et du changement.

De cette insondable fusion du « *creator spiritus* » avec la volonté humaine, sort le courage indomptable dont Emily

Brontë a fait preuve pour affronter les bords tranchants de l'écrasante roue du destin, que la puissance maligne de la nature utilise impitoyablement pour broyer chair et sang. Ainsi, l'esprit le plus profond de l'univers devient l'esprit de cette femme, et l'intégrale identité de l'âme dans son sein se durcit et oppose une résistance à tout ce qui pourrait la saper.

Elle a pu ainsi endurer sans broncher tragédie sur tragédie. Elle a pu ainsi s'affirmer face au pouvoir de la douleur, comme une malheureuse luttant invinciblement contre un géant épuisé.

Malheur après malheur ont endeuillé sa maison, et l'absolue désolation des mélancoliques collines du Yorkshire est devenue un décor approprié à la vie solitaire de cette étrange jeune femme, mais, contre tous les maux qui l'ont assaillie, contre tous les coups douloureux d'un impitoyable destin, cette fille indomptable s'est farouchement accrochée à sa vision suprême.

Aucun poète, aucun romancier mort ou vivant n'a jamais enduré les épreuves qu'a subies cette femme invincible. Mais ses conditions de vie – le paysage de sombre terreur qui l'entourait – n'ont affecté que la couleur et le rythme de son style unique. Au fond de l'âme, dans le courage de sa terrifiante vision, elle possédait quelque chose qui n'était borné, ni par les collines du Yorkshire, ni par aucune autre colline. Quelque chose d'inhumain, d'éternel et d'universel, quelque chose échappant à la fois au pouvoir de l'espace et à celui du temps.

Mais la singulière désolation de ce paysage – celui des landes du Yorkshire qui s'étendaient autour de sa demeure – a marqué au fer rouge la partie la plus malléable de sa curieuse nature. Elle ne décrit pas précisément le paysage – en tout cas pas en détail – que ce soit dans ses poèmes ou dans *Les Hauts de Hurlevent*, mais il a pénétré si profondément en elle que tout ce qu'elle a écrit témoigne de son influence et porte son empreinte imaginative et désolée.

Il est impossible, en n'importe quel lieu, de lire Emily Brontë sans être transporté dans ces landes. On sent l'odeur des ajoncs en train de brûler, on goûte le souffle de résine des pins, on sent sous le pied les tiges fibreuses de la bruyère, les hampes des feuilles fripées de la fougère.

Se dressant sombrement contre la pâle lumière verdâtre, au coucher d'un soleil disparu, plus que tout caractéristique de ces terres jamais moissonnées, on aperçoit toujours, en la lisant, la sombre ramure d'un gigantesque pin d'Écosse, bras étendus dans le ciel, tandis qu'un vol de freux, semblables à de grosses feuilles noires dérivant dans le vent, s'éloigne dans le couchant à notre approche.

On devine, en la lisant, la présence de mares solitaires tournant une face vide vers un ciel gris, tandis que, goutte après goutte, sur l'eau noire, tombe la pluie d'automne, tristement, péniblement, sans destination ni but.

Et, plus que tout, on prend conscience de la terrible désolation – désolation rendue encore plus désolée par la présence humaine – de ces corps de ferme à demi en

ruine, où l'on parvient par des chemins venteux, ou des sentiers encaissés, qui semblent çà et là sortir de ce triste pays comme d'énormes masses fongiques.

Il est difficile d'imaginer qu'elles ne sont pas sorties de terre – ces demeures des Earnshaw et des Linton, dans une lente croissance organique menant à une lente décrépitude organique. On ne peut imaginer qu'elles aient été *bâties* par des mains humaines. Pas plus qu'on ne peut imaginer les mains humaines qui ont planté les sombres haies aujourd'hui devenues tellement associées au paysage qu'on les croit aussi primitives que les pins et les buissons d'ajoncs.

Parmi toutes les formes que prennent les arbres, je pense que c'est celle d'une vieille aubépine qui s'harmonise le mieux avec le « milieu » où se déroule l'histoire tragique d'Emily Brontë. Une aubépine tordue par le vent soufflant toujours du même côté, avec un tronc noirci creusé au centre, abritant une petite mare d'eau de pluie et quelques feuilles mortes détrempées.

La chose étonnante est qu'elle est capable de faire naître ces impressions en passant et, pour ainsi dire, sans le vouloir. Elles sont si mêlées à son âme, ces choses, qu'elles impressionnent l'esprit indirectement, et à travers un médium beaucoup plus subtil que n'importe quelle éloquente description.

Je ne peux pas penser à l'œuvre d'Emily Brontë sans évoquer un certain arbre que j'ai vu un jour se détacher contre un ciel pâle. Il était loin du Yorkshire, cet arbre, et

il n'y avait pas de blocs de calcaire dispersés à son pied. Mais quelque chose dans l'impression qu'il produisit sur moi – une impression difficile à oublier – s'entrelace étrangement à tout ce que je ressens pour Emily, si bien que l'aspect particulier des buissons d'hiver, tristes et silencieux dans le crépuscule, et la sensation de ce désir naturel qu'ont les gens à bout de reposer en sécurité sous la terre hospitalière, « libres parmi les morts\* » sont devenus pour moi associés de manière indélébile à sa figure tragique.

Ceux qui connaissent les landes du Yorkshire savent de quelle façon mystérieuse les tranquilles sentes campagnardes débouchent soudain sur de grandes étendues désolées. Savent comment elles nous mènent, par-delà des usines en ruine et des carrières abandonnées, sur les flancs nus de collines oubliées. Savent comment, à la vue de la longue route blanche qui s'évanouit au sommet de la colline et se perd dans le ciel gris, naît dans l'esprit un sentiment étrange, exquis et triste, comparable à nul autre sentiment au monde. Et nous qui aimons Emily Brontë, nous savons que c'est le sentiment, l'humeur et l'atmosphère que ses écrits font naître dans notre âme.

Le pouvoir de cette magnifique et unique histoire, *Les Hauts de Hurlevent*, est d'abord le pouvoir de la romance, et le livre sera indifférent à ceux pour qui la romance ne signifie rien.

Qu'est-ce que la romance ? Je dirai : la reconnaissance instinctive de l'aura poétique qu'un groupe de gens et

de choses – de gens et de choses vus sous un certain éclairage – est capable de produire. Elle n'accompagne pas toujours l'expression d'une émotion passionnée ou la narration d'incidents palpitants. Ceux-ci peuvent nous tenir en haleine et nous divertir quand aucune romance, au sens où j'entends ce mot magique, ne projette son ombre sur le récit.

Je crois que cette qualité peut seulement être évoquée lorsque le terreau de l'histoire regorge d'associations humaines, anciennes, riches, obscures, pathétiques. Je crois qu'elle peut seulement émerger lorsqu'elle est étroitement tissée de traditions, pleine de sombres, et belles, et terribles suggestions qui stimulent l'imagination, comme une gorgée de capiteux vin rouge. Je crois qu'il doit y avoir, dans une histoire fleurant bon la vraie magie romantique, quelque chose de sombre et d'inexplicablement fatal. Je crois qu'il est nécessaire que l'on puisse entendre le bruit de la chevauchée des Walkyries et la plainte dans le vent des voix des Euménides.

Le Destin – dans une telle histoire – doit prendre une forme mi-humaine, mi-personnelle, et sombrement broyer du noir autour des événements et des personnages.

Les personnages eux-mêmes doivent être balayés et dominés par le Destin. Et pas seulement par le Destin. Ils doivent être traversés par le paysage qui les entoure et pénétrés par les superstitieuses, et anciennes, et sombres, et malignes traditions d'un point particulier sur la surface de la terre.



Le paysage dans lequel se déroule un conte marqué au coin d'un romantisme authentique, doit se rassembler et se concentrer en une sorte d'unité symbolique. Et cette unité – où se mêlent divers éléments de grandeur et de mystère – doit se présenter comme quelque chose de presque personnel et comme un « motif » dynamique dans le développement de l'intrigue.

Il ne peut y avoir de romance sans une sorte d'appel suppliant à ce sentiment hérité d'un long atavisme et vissé au cœur humain sensible au sortilège et à l'influence des choses de jadis, des belles et malheureuses choses d'autrefois, pâlies et défaites, mais gardant la patine des siècles sur le visage.

En d'autres termes, rien de ce qui est *nouveau* ne peut être romantique. Plus que toute autre chose, la romance implique une longue association avec les sentiments humains de nombreuses générations. Elle implique un appel à l'arrière-pays de l'esprit sensible aux suggestions évoquant les anciens, sombres et mystérieux souvenirs qui nous concernent moins en tant qu'individus qu'en tant que maillons d'une immense chaîne.

Il y a en nous certaines émotions qui vont beaucoup plus loin et plus profondément que les sentiments personnels. Telles sont les émotions provoquées par le contact avec les forces mystérieuses de la vie et de la mort, de la naissance et du mouvement des saisons. Par le lever et le coucher du soleil, le travail primitif de labourer la terre et de se réunir à la moisson. Ces choses ont été si longtemps

associées aux espoirs et aux craintes des hommes, aux nerfs et aux fibres de notre être le plus intime que, pressenties avec force, elles ramènent à la surface les impressions accumulées depuis des centaines de siècles.

Nouveaux problèmes, nouvelles aventures, nouveaux groupes sociaux, nouvelles vues philosophiques, tout cela est excitant et digne d'éveiller l'intérêt. Mais on ne retrouve pas ce tendre et fruste souffle de romance planétaire qui touche ce que l'on pourrait appeler « l'imagination de la race » chez les individus, hommes ou femmes.

*Les Hauts de Hurlevent* est un grand livre, non seulement à cause de l'intensité des passions qui s'y déchaînent, mais parce que ces passions sont profondément pénétrées par les longues, amères, tragiques associations de personnes ayant vécu depuis des générations au même endroit avec, derrière elles, le poids du fardeau des chagrins des morts.

C'est un grand livre parce que la romance s'y déploie dans un espace que rien ne vient troubler et s'y affirme librement sous des formes primitives et grandioses, sans la moindre fausse note.

Le génie romantique – en fait, le génie de tous les écrivains fondamentalement concernés par le mystère du caractère humain – consiste à laisser les différences de base entre homme et homme, entre homme et femme, monter des insondables profondeurs de la vie, sans s'embarrasser de détails.

La solitude dans laquelle vivait Emily Brontë, et l'austère simplicité d'un caractère coulé dans le granit, lui ont

permis d'envisager la vie, de façon plus simple, plus large et avec des contours moins flous que ne le sont d'ordinaire les nôtres. Son art a quelque chose de cette simplicité mystérieuse, inspirant le respect, qui caractérise le travail de Michel-Ange ou de William Blake.

Aucun lecteur des *Hauts de Hurlevent* ne peut oublier le moment et l'endroit où il a lu ce livre. À l'évocation de ce titre, tous ceux qui liront cette page se souviendront, avec un soupir en songeant à la jeunesse qui passe, du moment où le tendre pouvoir tragique du génie mortifère de ces pages les a saisis à la gorge.

Pour moi, l'ombre d'un vieil acacia affaîssé, maintenu par des cercles de fer, s'est projetée sur l'histoire de Heathcliff. Mais les silhouettes et les formes de ce drame dément ont rassemblé les fils de tous mes rêves les plus fous.

Je me souviens aussi parfaitement de l'instant où, sur cette longue route droite entre Heathfield et Burwash, à l'est du Sussex, mon compagnon – le dernier théologien anglais – cessant soudain de parler de Saint Thomas, s'est mis à réciter, tandis qu'un nuage de poussière blanche nous enveloppait au passage d'un troupeau de moutons, « vains sont tous les credo... totalement vains ! » témoignant de ce défi absolu et grandiose, ultime provocation de l'âme invincible, qui s'achève avec le cri sublime adressé à l'étincelle éternelle du divin en nous...

*Toi, tu es l'être et le souffle\**

*Et ce que tu es ne sera jamais détruit.*

L'art d'Emily Brontë – si l'on peut appeler art cette projection spontanée, dans un moule brut et sauvage, mis en pièces par les ouragans du destin, de son identité la plus intime – sera d'autant mieux apprécié si l'on réalise avec quelle adresse nous sommes plongés dans le sombre courant de la destinée de ces gens par la médiation d'un étranger. Grâce à cette méthode, et à l'habile manière avec laquelle Emily fait parler le vieux serviteur fidèle de la maison Earnshaw, qui livre une sorte de commentaire sophocléen des événements, il nous est permis d'apprécier la grandeur de la chose avec tout le relief et la perspective nécessaires.

Par ces biais, nous avons acquis – ce qui n'eût pu se faire par d'autres moyens – la conviction qui donne à l'histoire le poids nécessaire attestant de la réelle continuité de la vie dans ces lieux sauvages.

Par cette méthode de narration, nous avons l'illusion de participer soudain à un flux d'événements qui ne sont pas purement imaginaires. Nous avons l'illusion que ces Earnshaw et ces Linton sont réellement, vraiment, palpablement, indéniablement vivants... qu'ils vivent quelque part, dans leur terrible isolement, comme ils ont toujours vécu – et que c'est seulement par un coup de chance, un heureux hasard que nous avons été plongés dans le mystère de leur vie.

On ne peut s'empêcher de comprendre, en suivant l'histoire de Heathcliff, combien Emily Brontë a dû tailler et déchirer son âme pour créer cette terrifiante figure.

Heathcliff, sans père ni mère, sans même un prénom, devient pour nous une sorte d'incarnation de la fureur rentrée de l'âme d'Emily Brontë elle-même. La prudence cauteleuse et les réserves hypocrites d'une frileuse et discrète société toujours prête au compromis, a porté sur les nerfs de cette fille formidable : déchirant et mettant en pièces tous les masques qui dissimulent les amours et les haines, c'est comme si elle poussait des hurlements sauvages, les hurlements d'une louve au milieu du troupeau des brebis humaines.

Heathcliff et Cathy, quel couple ! Quels amants terribles ! Ils paraissent tirés de quelque lointain passé insondable, situé dans un monde de passions primitives, étrangères à la civilisation. Et pourtant, en se promenant dans le monde, on saisit parfois sur le visage d'un homme le regard de Heathcliff, et le regard de Cathy sur celui d'une femme.

Chez un écrivain moins génial qu'Emily Brontë, Heathcliff n'aurait jamais trouvé son pareil, n'aurait jamais trouvé sa compagne, son égale, son âme sœur.

Il fallait l'imagination de quelqu'une ayant à la fois Heathcliff et Cathy en elle, pour les tirer tous les deux du même bloc de granit, couvert d'ajoncs jaunes et de bruyères pourpres, et les précipiter dans les bras l'un de l'autre.

Depuis le moment où ils inscrivirent leurs initiales sur les murs de cette chambre mélancolique jusqu'au moment où, avec un hurlement de dément, Heathcliff arrache Cathy

à sa tombe, leurs attaches sont désespérées et absolues.

C'est un amour qui va beaucoup plus loin que la sensualité, beaucoup plus loin que tout plaisir voluptueux. Ils tirent peu de bien de leur amour, ces deux-là, peu de consolation et guère de réconfort.

Mais on ne peut imaginer qu'ils souhaitent échanger leur sort avec des amants plus heureux. Ils sont ce qu'ils sont, et prêts à subir ce que le destin leur enverra.

Quand Cathy avoue à la vieille servante qu'elle a l'intention d'épouser Linton parce que Heathcliff est indigne d'elle et la tirerait vers le bas, elle dit : « J'aime Linton, mais *je suis* Heathcliff ! » Et ce « *Je suis* Heathcliff » nous résonne aux oreilles comme l'ultime défi lancé par l'âme désespérée d'Emily Brontë à un monde pluraliste et chaotique plein de désenchantement cynique.

La folie furieuse d'un tel amour – qui dépasse l'amour des hommes et des femmes – peut sembler à maints lecteurs la pure démente d'un rêve insensé.

Emily Brontë – comme elle était obligée de le faire – lâche cette paire inhumaine dans le vent qui erre sans but. Les lâche, ces deux-là, libres de leur désespoir, errant à l'aventure, fantômes de leurs propres passions impérissables, sur la face des landes balayées par la pluie. Mais, aux yeux de la plupart des âmes sceptiques et moins troublées, cette conclusion du drame contredit les lois de la nature. Aux yeux de la plupart des patients esclaves de la destinée, les cendres de ces flammes brûlantes vont se mêler placidement à la terre sombre de ces collines

brumeuses et trouver un repos tranquille en donnant aux racines de la fougère et de la bruyère un terreau plus propice à leur croissance.

Aucun de nous ne le sait ! Aucun de nous ne le saura jamais ! Il suffit que, dans cette histoire extraordinaire, le bizarre lien violent qui, de temps à autre, au cours d'une génération, lie deux personnes de si étrange manière, presque comme si leur association était le résultat de quelque Récurrence aussi vieille que l'éternité, soit une fois de plus tragiquement mis en relief et auréolé de la tendre beauté d'une imagination austère.

Tout le monde n'est pas sensible au sortilège d'Emily Brontë ou de son œuvre. À certains, elle doit paraître trop désagréable, trop sauvage, trop intraitable. Mais pour ceux qui ont appris à l'aimer, elle est une belle et merveilleuse figure. Une figure dont la pleine signification n'a pas encore été sondée, de plus en plus étroitement associée à la libération de ce que nous appelons l'amour de la pure animalité de la passion sexuelle, et dont nous sentons quelquefois, dans nos moments les plus rares, qu'elle est l'un des plus riches triomphes de l'esprit sur la chair.

Il se peut qu'Emily Brontë ait raison. Il se peut que l'on puisse atteindre un point – peut-être est-il déjà atteint dans la vie de certains individus – où la passion sexuelle est surpassée et transcendée par la brûlure d'une flamme plus intense que celle du désir.

Il se peut que, le temps passant, la race humaine suive de plus en plus près cette fille féroce et spirituelle, en

déchirant les compromis de notre timidité hésitante et en plongeant dans les eaux glaciales de passions translunaires si intenses que l'on en devient chaste. Peut-être bien – et, d'un autre côté, il se peut que, dans leur ruse, les anciens dieux de la terre maintiennent leur indélébile empire sur nous jusqu'à ce que cette vision « sans consistance » ne laisse « pas une seule brume derrière elle\* » ! Dans tous les cas, la lecture d'Emily Brontë nous renforce, pour l'instant, dans la conviction que la seule sagesse de la vie consiste à laisser ouvertes toutes les portes de l'univers.

Maudits soient ceux qui ferment les portes ! Que ce soit notre devise littéraire, aussi bien que philosophique.

Nous aurons appris peu de choses des livres, où nous avons passionnément mis nos pas dans ceux des grands maîtres, si, après tout, nous ne faisons que revenir une fois de plus obstinément aux préjugés étroits de nos convictions personnelles.

À soi-même, on ne peut échapper. Mais on peut, malheureusement, se cacher à soi-même. On peut se cacher, « sous cinq brasses d'eau\* » derrière convictions et principes. On peut se cacher derrière les théories et les philosophies. De temps à autre seulement, sous l'effet d'un soudain éclair dévastateur, d'un terrifiant roulement de tonnerre des grands dieux, les véritables traits du visage apparaissent clairement quelques instants dans le sombre miroir de la conscience ébranlée.

Il est bon de ne pas laisser s'effacer le souvenir de ces moments.



La lecture des grands auteurs n'aura été qu'un passe-temps épicurien si elle n'a pas permis de comprendre que ce qui est important dans la vie est quelque chose de plus intime que n'importe quelle opinion dont on a hérité, n'importe quelle théorie que l'on a forgée, ou n'importe quel principe pour lequel on a lutté.

On aura perdu son temps si, dans les moments où ces choses extérieures s'effondrent, laissant le vrai moi, débarrassé du pouvoir de ces contingences, regarder avec défi, avec tendresse, avec pitié ce vaste monde étrange, on n'a pas été capable de reconnaître qu'il y a – au-delà de tout ce que les philosophes ont jamais rêvé – des suggestions et des murmures, cachés dans les réservoirs de l'être, qui sont prêts à nous effleurer de leur souffle.

Lire ces nobles écrits n'aura été qu'un gracieux divertissement si on ne comprend pas que les énormes différences de leur verdict prouvent de manière concluante qu'aucune théorie, aucun principe ne peut couvrir ce champ terrible. Mais une telle lecture n'aura eu qu'un pauvre effet si cette opposition radicale des voix détourne l'intérêt de la grande quête.

Car, si l'intérêt n'est plus éveillé, l'humanité en nous n'a plus droit de naissance.

On ne trouvera jamais ce que l'on cherche, c'est certain. Nous serions des dieux, pas des hommes, si nous le trouvions. Mais nous serions moins que des hommes, moins que des bêtes – si nous abandonnions l'intérêt de la recherche, l'intérêt frémissant et vibrant qui, comme

de petites vagues d'éther, rôde au-dessus des croisements où tous les grands chemins se séparent.

Quelque chose venant du dehors nous pousse à la chercher – cette solution fuyante d'une énigme qui semble éternelle – et quand, lassés de l'effort de refuser tel ou tel parti prématuré, lassés de l'effort de suspendre le jugement en se tenant à la croisée des chemins, le cœur languit de se laisser dériver à loisir au fil d'un courant apaisant, c'est seulement en sachant que le moi qui s'effondre ainsi et cède à la haute prérogative du doute n'est pas le moi le plus intrinsèque, mais un moi moins intime, un moi lassé, superficiel c'est seulement en sachant cela que l'on se garde de trahir.

Le courage avec lequel Emily Brontë a affronté la vie, la sérénité avec laquelle elle a affronté la mort, étaient, dans son cas, étroitement associés à la désolation tranquille du paysage qui l'entourait.

Comme le dit le poète américain, c'est uniquement à la campagne que l'on est confronté à ces nécessités fatales et qu'on les voit telles qu'elles sont. Naissance et mort trouvent leur place quand on vit là où l'odeur de la terre peut nous atteindre.

Il y aura toujours une différence entre les campagnards et les citadins, et s'il arrive un temps où les villes couvrent la terre au point de ne plus laisser de place à l'âme campagnarde, quelque chose disparaîtra à jamais de l'art, de la littérature et, je le crains, également de la philosophie.

Car on ne peut acquérir ce sens en se promenant agréablement à travers un paysage pittoresque. Il est en vous, ou pas. Soit vous possédez instinctivement la lenteur, la ténacité, l'humour, l'imagination du campagnard, soit l'élégance, la vitesse, l'intelligence, la répartie, la fantaisie, la vivacité, la réceptivité et le tour d'esprit caustique des citadins habitant les grandes villes.

Nous allons tous à la ville, « certains en haillons et certains en lambeaux et certains en robes de velours\* », mais un campagnard reconnaît toujours un campagnard, et il y a entre eux une affinité naturelle. Je crains que ceux qui ne peuvent s'appuyer sur aucune tradition locale ou provinciale trouvent difficile de comprendre Emily Brontë.

Ses descriptions ne sont pas élaborées. Mais la terre meuble a une douce odeur, les racines des roseaux et les joncs de la mare tremblent faiblement dans l'eau noire, « le vent froid souffle à travers l'aubépine\* » et la lune blanche flotte au-dessus des sombres collines couvertes d'ajoncs. Toutes ces choses sont là, dans son style, elles l'ont formé, et toutes ces choses se retrouvent derrière la ténacité avec laquelle elle supporte la vie, et derrière l'immense espoir mystérieux avec lequel, tout en tenant les credo humains pour « totalement vains », elle se retourne furieusement vers cet « *amor intellectualis Dei* » qui est la flamme brûlante de son âme.

*Toi, tu es l'être et le souffle\**

*Et ce que tu es ne sera jamais détruit.*



## NIETZSCHE

Ce n'est pas le moment de s'étendre sur Nietzsche. Les voix dissonantes se sont tues. La foule a cessé de hurler à la mort. Mais il lui arrive le pire, la chose qu'il redoutait le plus : il commence à être *accepté* – les prédicateurs le citent et les théologiens l'expliquent.

Ce qui lui manque à présent, ce sont des Ennemis, de farouches et irréductibles Ennemis – mais notre époque est incapable d'en produire. Elle est seulement capable de sarcasmes et de dénigrement, ou d'une approbation frileuse et conventionnelle.

Ce que l'on aimerait tout de suite dire c'est que, aussi bien *ici* que *là*, cet ennemi mortel de Dieu a manqué son but. Mais qui peut dire cela ? Il visait trop sûrement. Non, il n'a pas manqué son but. Il a abattu celui qu'il voulait abattre. Mais il y a quelque chose qu'il ne pouvait pas abattre. Ni abattre, ni démasquer, ni « réévaluer ». Je veux parler de la Terre elle-même – notre Mère à tous, sage, clairvoyante, subtile, prête à tout endurer – qui en sait long et demeure bouche cousue.

Et il arrive parfois que, marchant sur une route de campagne, l'odeur lourde des mottes retournées et des feuilles pourrissantes dans les narines, l'on sente que Lucifer en personne n'a pas assez de force, ni de

profondeur ni de sagesse, pour rivaliser avec la patience de la terre labourée et de ses enfants gaffeurs. Une violente bouffée d'humus, une chanson à boire rabelaisienne, une plaisanterie de corps de garde, un gloussement d'humour satyrique – et l'« *épaisseur* » monstrueuse de la Vie, faite d'amical aplomb et de nonchalance, d'irrévérence grotesque, d'un timide bon sens avisé, de fibres bandées et de prodigieuse indifférence envers la « distinction », nous culbutent dans la boue – en dépit de toutes nos réserves – en poussant des rugissements de taurillon déchaîné.

Il ne faut pas chercher l'antidote à Nietzsche en fréquentant les Saints. Il était lui-même trop Saint pour cela. Il est à chercher en fréquentant les culs-terreux de Shakespeare, et les sacs-à-vin de Rabelais, et les gueuses de Cervantès. En fait, il est à rechercher, comme les antidotes à d'autres nobles excès en enfouissant le visage dans la glèbe humide et en déterrants du groin des noix de cochon sous les hêtres. Un jour d'été dans les bois avec Audrey\* remettra la « Fatalité » à sa place et réduira le « Retour de toutes choses » à une très modeste éventualité. Et ce n'est pas un abandon du secret de la vie. Ce n'est pas renoncer à la quête suprême. C'est ouvrir une autre porte. Laisser entrer un air différent. Revenir à un niveau plus primitif du mystère.

La façon de réduire la tyrannique emprise de ce fier esprit à une juste proportion n'est pas de parler « Amour », ou « Moralité », ou « Orthodoxie », ou « Force du vulgaire troupeau » – c'est simplement de faire surgir dans l'esprit

une foule bigarrée d'objets hétéroclites, simples, grossiers, étranges, *bulbeux*, irrépressibles – humains ou autres – dont la simple existence rend impossible à Nietzsche, comme à n'importe qui d'autre, la tâche de venir à bout de l'*aspect massif* de la vie.

Non, on ne se libérera pas de son emprise intellectuelle en se réfugiant chez les Saints. On ne fera pas cela parce qu'il est lui-même essentiellement un Saint. Un Saint et un Martyr ! Est-ce à moi de le prouver ?

On a compris, je suppose, le véritable enjeu de son combat spirituel ? S'infliger délibérément la crucifixion du Christ, comme une offrande à Apollon. Nietzsche était – on ne peut le nier – un esprit sadique. Et ce Sadisme Intellectuel a pris la forme – de même qu'il peut prendre, comme il nous l'enseigne lui-même, maintes formes curieuses – d'un outrage délibéré sur ses nerfs les plus sensibles. Telle est la véritable cause qui a mis en miettes sa raison. Au moyen d'un processus de vivisection spirituelle – dont on n'ose concevoir la douleur – il a pris sa « sainteté » naturelle et l'a sculptée comme un plat destiné aux dieux jusqu'à ce qu'elle assume une forme apollinienne. On doit voir Nietzsche non seulement comme le Philosophe au Marteau\*, mais comme le Philosophe au Ciseau.

Il faut le voir, armé de ce burin de sculpteur, debout devant son propre corps crucifié modifiant ses traits un à un ! Les nerfs lacérés de l'esprit de Nietzsche devinrent le terrain fertile de sa vision spirituelle. Il pouvait écrire

*L'Antéchrist* parce qu'il avait *tué* sa propre nature, *la chose qu'il aimait*. Ce fut la raison pour laquelle il eut une telle intuition surnaturelle du tempérament chrétien. La raison pour laquelle il put verser du vitriol sur ses *petits secrets* et les traquer jusque dans leurs derniers retranchements.

Ne laissons croire à personne qu'il n'avait pas compris la grandeur et la terrible séduction empoisonnée de la chose qu'il combattait. Il ne les comprenait que trop bien. Quelle vibrante sympathie – de celle que l'on ressent pour l'un des siens – peut-on lire entre les lignes de son attaque contre Pascal, le type suprême du philosophe chrétien !

Il faut également comprendre – car, après tout, que sont mots et phrases ? – que c'était la « conscience chrétienne » en lui, et pas autre chose, qui le faisait ruer si désespérément dans les brancards. C'était sa « conscience chrétienne » – n'en avait-il pas lui-même analysé la voluptueuse cruauté ? – qui le poussait à chercher quelque chose de – si possible – plus noble, plus austère, plus gai, plus innocemment pervers que le Christianisme !

Ce n'était pas pour défendre les intérêts du Vrai qu'il le combattit. Vrai chrétien de cœur, comme il l'était, il ne se soucia jamais beaucoup du Vrai en tant que tel. Mais c'est pour défendre un Idéal plus élevé, plus exigeant, moins humain, qu'il démolit l'autre. L'esprit chrétien, en lui, le poussa à étrangler ce qu'avait de chrétien son esprit – tout cela pour défendre une frénésie de noblesse traversée de part en part par la conscience chrétienne !



Allons-nous dire que, comparé à Goethe, Nietzsche était réellement grec ? Pas une seule seconde. Désespérant de l'être un jour, il s'empara de la tragédie grecque et la fit danser au son de cymbales chrétiennes. Que l'on comprenne une fois pour toutes que c'est là le secret enfoui de sa manie pour Dionysos – Dionysos lui offrit sa chance et il sauta sur l'occasion. En adorant ce dieu – également un dieu blessé, soit dit en passant – il put satisfaire son désir pervers de « parvenir à l'extase par la lacération » en s'abritant à l'ombre d'un autre Nom.

Mais après tout – comme dit Goethe – « le sentiment est tout ; le nom n'est que bruit et fumée\* ». Ce qu'il ressentait, c'étaient des sentiments chrétiens, les sentiments d'un Mystique, d'un Visionnaire, d'un Flagellant. Qu'importe le nom qu'on leur donne ? Christ ? Dionysos ? C'est le secret de la passion créatrice du cœur de les transformer tous les deux en combattants.

Y a-t-il un esprit assez simple pour penser que, quelle que soit la Force Cosmique Secrète qui se mêle à l'extase humaine, elle attend d'être commandée par certaines syllabes particulières ? Que l'étranglement arbitraire du Christ en lui n'ait jamais pris fin est prouvé par les mots des messages tragiques qu'il envoya à Cosima Wagner de « l'aristocratique cité de Turin\* », quand son cerveau tourmenté se rompit comme la corde d'un arc. Ces messages ressemblaient à des flèches de feu tirées dans l'espace : sur l'un on peut lire les mots « Le Crucifié » et sur l'autre le mot « Dionysos ».

L'appel pathétique de cette Victime solitaire qui s'est impitoyablement flagellée ne dépend, en ce qui concerne l'effet produit sur nous, d'aucune de ses « idées » en particulier. « *L'Éternel retour de toutes choses* » – pour prendre la plus terrible – n'est à l'évidence qu'une autre occurrence de son sadisme intellectuel.

La pire chose qui pourrait arriver aux Victimes innombrables de la Vie pour lesquelles il chercha à tuer sa Pitié serait d'avoir à subir la même punition – non pas encore une ou deux fois, mais une infinité de fois – et tout cela parce que lui, qui mit si longtemps à tuer son immense Pitié pour elles, eut la soudaine intuition que cela devait arriver – et ce pour la bonne raison qu'il était *intolérable* que cela dût arriver. On remarquera de nouveau que ce n'était pas la « Vérité » qu'il cherchait, mais l'extase et, dans ce cas, l'extase d'« accepter » la pire issue que l'on pût imaginer.

L'idée du Surhomme est également une idée qui n'a pu entrer que dans un cerveau chauffé jusqu'au fer de lance de sa propre cruauté. C'est une idée grandiose et terrible, sublime et dévastatrice, l'idée que la race humaine cède la place à *une autre race*, plus forte, plus sage, plus belle, plus sévère, plus gaie, plus semblable aux dieux ! Particulièrement noble est l'idée, sur laquelle Nietzsche insiste constamment, que le moment est venu pour les hommes d'arracher leur destinée à la force aveugle de l'Évolution et de se guider eux-mêmes, d'une main ferme et avec une volonté lucide, vers un *but déterminé*.

Le fait que cette force motrice, cette cruauté exercée sur soi et, à travers soi, sur l'humanité, lui ait permis de projeter à coups de fouet une si formidable illumination sur le chemin à suivre est la preuve qu'il est aberrant de supprimer les grandes perversions. On doit, comme Nietzsche, se servir de telles forces pour parvenir à la révélation intellectuelle – au lieu de simplement les piétiner comme étant « mauvaises ».

Que la pauvre race humaine parvienne un jour à se surpasser, comme il le demande, et atteigne un état psychologiquement différent, on peut « l'admettre comme solution ». Ce n'est pas une idée non scientifique. Ce n'est pas une idée irrégulière. Elle a tous les rêves des Prophètes derrière elle. Mais – qui peut le dire ? Il est tout aussi possible que l'esprit de destruction vendange lascivement cette superbe Occasion. L'homme a bien d'autres impulsions que l'impulsion de créer. Il ne sera peut-être jamais séduit par l'idée de « désirer » un tel but, encore moins le « vouloir » dans la durée.

Le curieux « optimisme » dont se sert Nietzsche pour atteindre une extase dionysiaque capable non seulement de lui faire supporter la Fatalité mais de « l'accepter avec amour » est un autre exemple de la conscience souterraine du Christianisme qui le travaille. Avec un tel état d'esprit et, pour tout dire, presque toutes ses grandes passions dramatiques, c'est Nietzsche, et non son humeur critique, qui est « avec Notre Seigneur » à Gethsémani. On ne boit pas dans la coupe du Destin – « amoureuxment » – sans sueur de sang.

À propos des idées de Nietzsche, il est intéressant d'observer que plus elles s'éloignent de ce qui était essentiellement chrétien en lui, moins elles deviennent convaincantes. On ne peut s'empêcher de penser qu'il en avait conscience et, rendu furieux, s'enfonça à grands pas de plus en plus loin dans la Jungle.

Par exemple, on ne peut s'empêcher de penser que le culte de « la Bête Blonde » et le culte de César Borgia n'étaient pas autre chose que des représailles démentes qu'il dirigea contre lui-même pour se venger sauvagement, coups aveugles frappés au hasard contre la haute et pénétrante spiritualité dont il avait fait preuve en écrivant *Zarathoustra*.

Mais il y a ici un point curieux qui attire l'attention : le traître halo rouge qui cerne ses paroles quand il est dans cette massacrant humeur de bête mouchetée, prête à bondir, la queue cinglante. Pourquoi avoir précisément choisi le type Borgia, le type Renaissance dans la galerie des divers types de Débauchés qu'offre le monde ?

Pourquoi n'oppose-t-il pas à l'Idéal chrétien *son véritable contraire* : l'« enfant de la Nature », naïf, sans artifice, païen, semblable à un faune, qui n'a jamais connu le « remords » ?

La réponse est simple. Il choisit le type Borgia – entaché de « superstition », sans cesse en lutte contre la « superstition », toujours en train d'asperger la dague d'eau bénite – parce qu'un tel type est l'inévitable produit de la présence parmi nous de l'Idéal chrétien, qui a rendu possible une certaine forme de méchanceté complexe, impossible sans lui.

Si Nietzsche n'avait pas été obsédé par le Christianisme, il aurait choisi comme « Bête blonde idéale » l'homme parfaitement naïf d'avant la chute, aux nerfs d'acier, aux nerfs classiques, tel que la Vie en produisait d'abondance *avant* la venue du Christ. Il mène, en vérité, un combat pathétique pour idéaliser ce type plutôt que le type de la Renaissance, « terrassé par la conscience ». Il laisse plus d'une fois errer ses doigts idolâtres sur les membres barbouillés de rouge d'un paganisme *pompéien* réellement brûlé par le soleil. Il tourne fiévreusement les pages lubriques de Pétrone pour parvenir à l'« impériale » Bête immaculée. Mais il ne peut pas l'atteindre. Il ne pourra jamais l'atteindre. La dague « consacrée » des Borgia luit et brille de mille feux entre elle et lui. Même en proie à la « perversité » qu'il évoque, Nietzsche reste dominé par le Christ et sous son emprise. Cela est très évident quand on lit entre les lignes, pour ainsi dire, les passages où il parle de Napoléon.

Le lecteur doté du plus petit brin de clairvoyance ne pourra s'empêcher de sentir une sorte de gêne, de tension, de torsion et de contorsion, chaque fois que Napoléon est introduit dans le discours.

Oui, il a pu graver ce « N » fatal sur le manteau de sa cheminée à Weimar – geste qui témoignait de l'ultime consolation d'un cerveau blessé. Mais il n'a jamais été vraiment à l'aise avec le grand Empereur. Il ne l'a jamais reconnu en lui adressant le moindre signe de reconnaissance classique, en le saluant à la manière de

Goethe, comme « le Maître démoniaque de la Destinée » ! Si Goethe et Napoléon, lors de la rencontre célèbre où ils se reconnurent chacun comme « Hommes » avaient été interrompus par l'entrée de Nietzsche, ne se seraient-ils pas raidis et n'auraient-ils pas reculé en reconnaissant leur ennemi naturel, le porteur de la Croix, l'obsédé du Christ, « *Il Santo* » ?

On comprendra facilement la différence entre les deux types si on compare la façon dont Napoléon et Goethe ont traité la légende du Christ avec le combat désespéré que Nietzsche a mené.

Napoléon se sert calmement et de manière délibéré de la « Religion » pour asseoir sa Politique et son Empire sur le monde.

Goethe, de la « Religion », avec calme et délibération comme esthétique culturelle et symbolisme mystique. Ni l'un ni l'autre ne sont, un seul instant, concernés par la question.

Ils sont nés païens. Et quand cette noble âme se jette fiévreusement à leurs pieds en les implorant, on a l'impression que, dans leur Hadès homérique, ces ombres lui jettent avec surprise des regards *inintelligents*.

Rien au monde n'est plus risible que de tenter, comme certains critiques simplistes l'ont fait, de transformer Nietzsche en « Honnête Infidèle » de base, une sorte de composé Bradlaugh-Ingersoll\* dans le genre poétique, offrant à l'humanité la découverte profonde qu'il n'y a pas de Dieu, et que l'heure de la mort est l'heure de la

mort ! L'absurdité est à son comble quand ce « Païen » naïf nouvelle version nous assure – à nous « les hommes sensuellement moyens » – que le sentier de la sagesse n'est pas de résister, mais de céder à la *tentation*, non dans le combat spirituel menant au « dépassement » de soi, mais dans le courage brut d'« être nous-mêmes », et de nous « réaliser tels que nous sommes » !

Les bonnes gens qui jouent avec cette illusion infantile feraient bien de regarder de plus près ce héros « païen » qui ne cesse de stigmatiser et de flageller le philosophe Strauss\*, qui était précisément ce qu'on a voulu faire de Nietzsche : un athée braillard, matérialiste, insensible et rancunier, se moquant de « la Croix » et se saoulant à la bière Laager. Nietzsche détestait la bière Laager et « la Croix » brûlait nuit et jour dans son âme dionysiaque et tourmentée.

Il me vient parfois à l'idée que s'il n'y avait pas eu de « Réforme allemande », si le vulgaire Protestantisme évangélique ne s'était pas répandu partout dans le monde, il serait toujours possible de ramener dans le cercle des préoccupations de l'Église la hautaine Passion désespérée de cet Antéchrist qui était un « saint ». Après tout, pourquoi devrions-nous accepter, pour être « sauvés », le triomphe des ruses secrètes, voluptueuses, troubles, la *vengeance* des faibles et des pervers sur la force et la beauté grâce à de subtils tours de magie, ou que les lamentations de Nietzsche soient reliées sous la même couverture que celle de l'Ancien Testament, tout cela demeurant à

jamais la *note* dominante de la Foi chrétienne ? Tant que le successeur de César, tant que le Pontifex Maximus de la Rome spirituelle représentera l'élément infailible du Goût religieux le plus noble du monde, il y a peut-être une mince chance que les plaies de cette vulgarisation des « sommets de la montagne », de cette dégradation du Théâtre-Passion planétaire puissent être cautérisées et disparaissent.

Et pourtant c'est peu probable ! Ce qui l'est davantage, c'est que le vrai « secret » de Jésus, comme le vrai « secret » de Nietzsche – et ils ont la même essence, en dépit de tous les Borgia ! – demeureront ce qu'ils ont été depuis toujours : une douce « fatalité » mortelle pour les quelques-uns, les quelques-uns, les quelques-uns qui les comprennent !

L'impression finale que procure la lecture de Nietzsche est une impression de *distinction*, d'éloignement de la « brutalité vulgaire », de la « sensualité la plus basse » et des compromis maladroits du monde. Elle peut ne pas durer, cette humeur de Zarathoustra. Avec certains d'entre nous, elle dure une heure ; avec certains d'entre nous, un jour – avec très peu d'entre nous, une poignée d'années ! Mais pendant qu'elle dure, c'est une rare et précieuse expérience. Comme d'un promontoire entouré de glace s'avancant au-dessus des golfes insondables, nous osons pour une fois regarder en face la Création et l'Annihilation.

Libérés de nos luxurieux désirs ou les utilisant avec indifférence et mépris, comme moyens de parvenir à



la vision, nous voyons la vie et la mort des mondes, la lente vague du Néant longtemps mûrie sous la lune, noyer l'Univers.

Et les races d'hommes, s'écroulant, se levant, trébuchant, s'avancant, reculant – et la *race nouvelle* – aux heures de la « Grande Marée de Midi » – réalisant l'espoir du Prophète – et *la fin de cela également* ! Et voyant tout cela, parce que l'air de la tour de guet est si glacial et piquant, nous n'avons ni crainte ni tremblement. Le monde est profond, et profonde est la peine, et plus profonde encore la joie. Nous avons assisté à la Création et nous avons exulté. Assisté à la Destruction et nous avons exulté. Observé la longue Ombre frissonnante de la Vie traverser en tremblant le promontoire glacial, et vu la vague de fond qui l'a noyée. Cela suffit. C'est bien. La vision est accomplie. Nous savons maintenant à quoi ressemble le visage des dieux.

Reste seulement à revenir au niveau humain de tous les jours ; à la « Nuit de Gala dans les dernières années solitaires », à être gais, et « durs », et « superficiels » !

Le Promontoire cerné de glace dans la Vérité des Choses n'a connu qu'un Explorateur dont le « *Eli, eli, lama sabachthani* » n'était pas le cri de mort de sa Pitié. Et cet Explorateur – avons-nous seulement rêvé de son retour ?



## OSCAR WILDE

Les mots par lesquels il s'est une fois défini – « Je suis une figure symbolique » – sont à ce jour la chose la plus significative que l'on puisse dire à propos d'Oscar Wilde.

Il est accordé à très peu d'hommes de talent ce privilège – le privilège particulier d'être plus grand dans ce que l'on pourrait appeler l'*ombre de leur personnalité* que dans une quelconque réussite artistique ou littéraire – et Wilde le possédait à un degré qui n'est comparable à aucun autre.

« Mon génie est dans ma vie », dit-il en une autre occasion, et les mots sont littéralement et très fatalement vrais.

Dans la confusion des controverses de notre époque, il est difficile de démêler les tendances principales, mais il est certain qu'au voisinage des divisions économiques et politiques, un gouffre s'agrandit chaque jour entre les partisans de ce que l'on pourrait appeler la Renaissance Hellénique et la foule inerte, bornée, soupçonneuse, capable de faire naître en même temps, du carcan boueux des traditions, la plus habile hypocrisie et la brutalité la plus stupide.

Il ne serait pas exact de dire que la Renaissance en question – cette Renaissance moderne non moins formidable que la révolte historique qui porte ce nom – est une insurrection

des esprits libres contre le Christianisme. C'est plus un retour vers une rationalité humaine et classique opposée à la stupidité de la populace et au philistinisme des classes moyennes – que seules les maladresses accumulées par des siècles d'interprétations fausses pouvaient associer à la figure sublime et imaginative du Christ.

Il est également erroné d'affirmer que dans « *De profundis* » Wilde s'est rétracté et s'est de nouveau prosterné dans la maison de Rimmon\*.

Il a au contraire salué, au nom de la liberté esthétique qu'il représentait, les éléments durables du charme et de la beauté humaine dans cette figure que trois siècles de puritanisme hypocrite ont été incapables de souiller. Ce qui provoque la haine féroce que son nom a toujours le pouvoir d'éveiller chez les ennemis de la civilisation a finalement peu de choses à voir avec les causes ambiguës de sa chute finale. Celles-ci l'ont évidemment livré pieds et poings liés, mais, bien qu'objet manifeste de l'aigreur, elles étaient loin d'en être la force motrice. Pour la comprendre, il faut examiner la nature de l'arme formidable qu'en toute saison, à propos et hors de propos, il avait l'habitude d'employer contre les bien-pensants – je veux parler du sens de l'humour.

L'obscurantisme stupide des classes moyennes, si étrangères à toute rationalité humaniste, qui, dans les communautés anglo-saxonnes, se dissimule sous le manteau d'une religion passionnée et imaginative, est plus sensible au ridicule qu'à toute autre forme d'attaque,

et Wilde n'a cessé de le couvrir impitoyablement d'un ridicule rongé jusqu'à l'os.

Elles ne sont pas d'égale valeur, loin de là, ces épigrammes dont il s'est servi pour défendre l'intelligence contre la stupidité, et la lumière classique contre l'obscurité gothique.

Elles ne sont pas aussi humoristiques que celles de Voltaire. Elles ne sont pas aussi philosophiques que celles de Goethe. Comparées aux aphorismes de ces maîtres, elles sont légères et frivoles. Mais pour cette raison même, peut-être, elles servent mieux que des raisonnements abstrus la grande cause d'une civilisation éclairée et humaniste à une époque où le vulgaire fait la loi.

Elles percent les cuirs les plus épais et les plus durs. Elles font tressaillir et stupéfient les cerveaux les plus bornés et les plus insensibles. Et c'est la raison pour laquelle Wilde est si cordialement craint et honni. On ne peut s'empêcher de sentir que c'est la présence en lui d'une veine de pure bravade enfantine, mêlée – oui, on peut aller jusque-là – mêlée à un trait d'incorrigible mondanité dans le tempérament qui rendait ses coups si efficaces et si blessants.

Gardant cela en tête, il est intéressant de comparer les traits d'esprit de Wilde avec ceux de Matthew Arnold ou de Bernard Shaw. La raison pour laquelle le fouet de Wilde cingle plus profondément que celui de ces champions de l'humanisme rationnel, est que la mèche va droit à la racine de la question avec plus de clarté classique.

L'auteur de *Thyrsis*\* n'était lui-même pas totalement libéré d'un désir nostalgique pour les « impératifs catégoriques » et, sous les cloches et le bonnet de ses bouffonneries théologiques, il est évident que Shaw est aussi moraliste et aussi puritain qu'on peut le souhaiter.

Ni l'un ni l'autre, pas plus l'ironique maître d'école que le clown burlesque de la Renaissance moderne de l'intelligence, ne pourrait échanger des idées avec, disons, Périclès ou César, sans trahir un embarras puritain qui laisserait pantois ces grands hommes à l'esprit lucide.

Wilde emprunta à Walter Pater\* la philosophie de sa révolte esthétique contre la conscience dégradée de la populace, mais, là où ce timide esprit subtil nageait, sombre et mystérieux, dans des eaux étrangères au troupeau du vulgaire, Wilde, plein de gaieté et de capricieux orgueil dans sa mission sacrée, ne perdit jamais une occasion de faire parade d'une orthodoxie classique face à la foule hérétique.

Depuis la mort de Wilde, la bataille qui fait rage pour les libertés spirituelles repose sur les épaules plus austères et plus formidables de Nietzsche, mais chez ce grand poète du Surhumain, la haute et terrible veine de l'imagination le rapproche plus de la compagnie des saints et des mystiques que de celle des enfants instinctifs de l'idéal païen.

Le nom d'Oscar Wilde est devenu une sorte de cri de ralliement pour les écrivains et les artistes qui souffrent, à des degrés divers, des persécutions du vulgaire – de la foule incitée à la violence aveugle par les habiles provocations

de ces conspirateurs réactionnaires qui ont tout intérêt à maintenir les gens sous le joug. Dans une large mesure, Wilde est plus connu par la renommée de ses défauts que par la finesse de ses qualités.

La plupart des hommes de talent n'ont ni assez de courage ni assez de fiel pour défier l'ennemi sur un pied d'égalité. Mais, si Wilde possédait de plus nobles qualités, il avait indéniablement une veine de pure insolence juvénile. À l'impertinence de la société, il pouvait opposer l'impertinence de l'artiste, et à l'effronterie du monde, il pouvait offrir l'effronterie du génie.

Transcendant tout accomplissement littéraire, la fascination de la personnalité est ce qui reste dans l'esprit une fois achevée la lecture de l'œuvre, et cette faculté même – qui est celle de nous transmettre à nous qui ne l'avons ni connu, ni entendu parler, l'impact de son impérieuse présence – est en elle-même la preuve d'un rare génie\*. Petite ironie du sort : cet homme qui était le plus pointilleux et le plus précieux des orfèvres littéraires, est finalement moins reconnu pour la magie de son art que pour la fascination exercée par sa personnalité opiniâtre et licencieuse, la situation se compliquant encore si l'on tient compte de l'extraordinaire variété de ses écrits et de leur stupéfiante perfection dans différentes sphères.

On pourrait facilement concevoir qu'un artiste capable d'écrire une comédie aussi bien conçue et aussi cristalline que *L'Importance d'être Constant*, une tragédie aussi achevée et sans défaut que *Salomé*, s'efface, comme le

recommande Flaubert, derrière la brillante objectivité de créations aussi parfaites. Mais, loin de s'effacer, Oscar Wilde se met en avant et impose sa présence avec un sans-gêne d'autant plus flagrant que les images de diamant qu'il projette brillent de tous leurs feux.

Étonnamment versatile, capable avec *La Geôle de Reading* d'écrire la meilleure ballade tragique depuis *Le Vieux Marin*\* et avec *Intentions*, la meilleure exposition critique du secret de polichinelle de l'art – il ne nous permet jamais une seconde de perdre contact avec la capricieuse et resplendissante figure de sa personnalité provocante, si pleine, en dépit de toutes les bravades, d'un enfantillage désarmant.

Il n'en reste pas moins que, même si, chacune dans son genre, ces œuvres sont parfaites, elles ne nous séduiraient pas autant – et Oscar Wilde ne serait pas pour nous ce qu'il est – si sa touche personnelle n'était pas omniprésente.

Je me suis parfois surpris à me demander ce que je penserai de la valeur de *L'Âme de l'homme*, par exemple, ou d'*Intentions*, des Comédies ou des Poèmes, si – chose impensable – on pouvait éliminer de façon drastique l'irrésistible figure qui se cache derrière ces œuvres. Je suis désagréablement en proie, à ces moments-là, à un léger doute. Comme si, après tout, en dépit de leur étincelante perfection, ces réussites variées laissaient quelque chose de côté et manquaient l'essentiel. Il me semble, à l'instant où le doute me taraude, qu'il y a dans ces performances quelque chose de – comment dire ? – trop consciemment



*artistique*, quelque chose de forcé, de tiré par les cheveux, qui les sépare des grandes expressions inévitables du génie classique.

Je suis prêt à avouer que je ne sais pas vraiment si cette intuition est une question de prédilection personnelle ou si elle s'appuie sur les instincts traditionnels de l'humanité, instincts qui sont le creuset des jugements durables. Voici en tout cas l'impression que j'ai : il n'y a pas de place dans les écrits de Wilde pour cette grande respiration fraîche produite par l'influence magique de la terre, et du ciel, et de la mer, toujours présente chez les grands maîtres.

« Un gentleman ne regarde jamais par la fenêtre », a-t-il dit une fois. Et c'est précisément parce qu'il « ne regarde jamais par la fenêtre » que son univers est sérieusement limité.

En un sens, je dois même être reconnaissant à Wilde de cette absence de ce que l'on pourrait appeler l'élément « magique » des choses. Ses images si palpables, si nettement découpées, qu'on les dirait sculptées dans l'ébène ou l'ivoire ou l'or, offrent un relief admirable, comme si on posait la main sur des statues grecques après avoir erré dans les brumes et « les marges sableuses\* ».

Évidemment, si, en regardant par la fenêtre, on ne voit que des fées irlandaises aux cheveux indécis flottant sur de pâles rivières, mieux vaut tirer les rideaux et, à la lumière de la lampe, jouer avec les profils d'Antinoüs et de Cléopâtre sculptés sur un camée !

Mais la nature a plus à nous donner que les elfes – aussi charmants soient-ils – de la légende celtique, plus à nous donner que les « faunes bruns », les « centaures à pied de cheval » et les paons d'un blanc de lait que Wilde aime peindre d'un coup de pinceau à la Tiepolo. La rosée du matin ne tombe pas moins légèrement lorsque ce qui l'amène est un véritable automne, le « vaste paysage aérien » du marcheur n'est pas moins beau ou sa vieille ennemie, la « mer salée qui rend étrange\* », pas moins terrible, parce qu'ils n'ont nul besoin d'un art légendaire pour les habiller de mystère.

Aussi plausibles et significatifs que soient, dans *Intentions*, ces arguments de miel, qui nous fournissent par ailleurs des armes pour nous défendre de la populace, il n'en est pas moins toujours nécessaire de leur opposer le grand Da Vinci disant : « La Nature est la Maîtresse des plus hautes intelligences. »

Avec d'autres représentants de son époque, Wilde doit être tenu pour responsable d'avoir encouragé cette déplorable hérésie moderne qui trouve dans le bric-à-brac et ce que l'on appelle « objets d'art » un monopole abusif de la beauté et de la merveille du monde. On est vite fatigué des miroirs argentés et des masques pourpres. On se tourne vers les grands vents qui soufflent des cavernes de la nuit.

Et pourtant ! Il n'est pas sage de demander à un écrivain des vertus et des qualités totalement étrangères à sa panoplie. Il y a chez les hommes beaucoup plus de danger

que la beauté et la signification de l'art – de pair avec ce qui est plus subtil et s'écarte de la norme – périssent sous le culte fruste et sentimental de la Nature, plutôt que leur soit accordée une place de choix dans la maison surpeuplée de la pensée.

Après tout, l'art dont Wilde nous dit qu'il enrichit tellement la Nature, « est un art que la Nature crée ». Ceux qui n'aiment pas ce qu'il y a de plus rare et de plus raffiné dans la civilisation supprimeraient tout ce qui dévie du droit chemin.

Qui a donné à ces gens – ceux des classes moyennes à l'intelligence bornée – le droit de décider de ce qui est naturel et de ce qui ne l'est pas, en présence des forces tumultueuses, immenses, merveilleuses, terribles du courant de la vie qui nous entoure ?

L'appétit débridé de luxure qui couve et confère à la sensualité sophistiquée de Salomé une note de passion en sourdine est autant une évocation de la Nature que la sagesse triste et résignée de cette phrase dans *De Profundis* : « Derrière la joie et le rire, il peut y avoir un tempérament, grossier, dur, insensible. Mais derrière le chagrin, il y a toujours le chagrin. »

À travers bravades et paradoxes, Wilde cherchait en réalité la jouissance d'une intense émotion passionnée, et celui qui meurt de faim et de soif dans cette quête ne peut – même sous l'aiguillon d'une sensualité bestiale – finalement s'empêcher de goûter, ne serait-ce que du bout des lèvres, les eaux du fleuve de passion que, miracle de

foi ou suprême création de l'art, l'Humanité a fait naître de la chair blessée de l'idéal.

C'est dans *L'Âme de l'homme* – peut-être le petit traité le plus avisé et le plus éloquent jamais écrit – que Wilde se libère complètement des excentricités superficielles de la pose esthétique et reconnaît dans la vie une beauté transcendant de loin les teintures tyriennes, les camées gravés, l'encens, le bois de satin, les pierres de lune et les « soies de Samarcande ».

Il est impossible de lire cette noble défense de la distinction naturelle et de la haute dignité des jours de la vie, une fois libérés de l'esclavage de ce que l'on appelle « travailler pour gagner sa vie », sans ressentir que les provocations enfantines de ses insolents traits d'esprit ont pour base une profonde et universelle émotion. On note ici une reconnaissance, au niveau de la révolte, entre l'artiste et les masses. Et cette reconnaissance indique que la hideur du système industriel est, pour le cœur de l'homme passionnément assoiffé de lumière et d'air et de loisir et de liberté, beaucoup plus choquante que les anciens despotismes ou les tyrannies esclavagistes.

Qu'Oscar Wilde, le plus farouche des individualistes, le mignon dorloté du luxe le plus sophistiqué, – n'hésitant jamais à s'asseoir sur ses scrupules pour s'affirmer –, élève ainsi la voix au nom des salariés, indique clairement qu'un état de la société, qui, à des esprits étroits et bornés, paraît aussi normal qu'inévitable, se révèle en fait n'être qu'un outrage et une insulte dès lors qu'il est confronté, non à

une pure théorie abstraite de la justice ou de l'Économie Politique mais au désir naturel de l'homme pour la vie et la beauté.

Pointant un doigt de dérision sur ce que l'intelligence grossière des commerçants appelle l'« honorabilité du travail », Oscar Wilde a fait plus pour nous débarrasser l'esprit de leurs boniments que bien des discours révolutionnaires.

Une époque qui a engendré une foule de gens inintéressants dont le seul but est de travailler pour gagner leur vie est condamnée pour cette raison même. Et il est juste que l'association entre l'artiste et l'« homme qui travaille » devienne physiologiquement évidente. Le travailleur montre très clairement qu'il tient le travail comme une dégradation, un fardeau, une interruption de la vie, un mal nécessaire.

Le rôle du prêcheur au service du capitalisme est de le condamner pour cette raison et de regretter le retrait de cette figure imaginaire parfaitement ridicule : le travailleur qui prend plaisir à son travail. S'il y a jamais eu un tel personnage sur scène, il devrait, comme dit Wilde, avoir honte de lui-même. Toute personne prenant plaisir à être transformée toute sa vie en machine, et en éprouvant de la fierté, ne vaut pas mieux qu'un escroc ou un sale type – non pas au regard du petit cercle des grévistes, mais au regard de la race humaine. Car il est celui qui nie que, dans ses dimensions émotionnelles, intellectuelles et imaginatives, la vie puisse être supportable sans la

brutale anesthésie asservissante et vulgaire d'avoir à gagner de l'argent.

Voilà le mot qu'attendait la révolution sociale – le mot beaucoup plus adéquat que les discours sur la justice, l'égalité et la charité. Et c'est précisément sur ce point que les salariés du présent système sont en harmonie avec les « intellectuels ».

Les « salariés », du moins ceux d'entre eux qui ont autre chose qu'une âme de sale type, méprisent le boulet de ce travail de forçat. L'artiste également méprise les tâches lucratives imposées par la stupidité et le mauvais goût des maîtres des classes moyennes.

Les seules personnes de la communauté vraiment heureuses de vivre de leur travail, comme ils l'expriment de façon hallucinante, sont ces *voyous* de marchands dont la morgue brutale, puritaine, pharisaïque nous inonde et se répand comme un flot de suffocante médiocrité dans les rues des villes modernes.

Oscar Wilde a parfaitement raison. Nous vivons à une époque où le monde, pour la première fois de son histoire, est littéralement sous la coupe de la classe sociale la plus stupide, la plus bornée, la moins intelligente et la moins admirable de la communauté. *L'Âme de l'homme* est la condamnation – espérons-la sans appel – de cette époque dans le voyage de la race.

La réprobation avec laquelle Anatole France – ce protecteur de la civilisation – a stigmatisé le mot « bourgeois » n'est pas simple légèreté passagère d'un

irresponsable Quartier Latin. C'est le jugement du goût classique – celui des grands artistes et des poètes de tous les temps contre le pire des types humains jamais apparu sur la planète, le plus pernicious pour le vrai bonheur de l'homme. Et c'est ce type, le type mercantile qui aime avoir les mains dans le cambouis de l'argent, ce type-là qui nous gouverne avec une autorité absolue, créant religion, moralité, plaisirs, passe-temps, littérature et art.

On peut tout pardonner à Oscar Wilde sur le plan d'une impertinence qui peut froisser la sensibilité, quand on réfléchit aux efforts qu'il a faits pour cerner le problème et l'exposer au grand jour. Il montre que l'ennemi n'est pas tant un système de société ou un arsenal de lois qu'un type de caractère humain, bien défini, et des plus méprisable.

La démocratie risque d'apparaître comme la forme de gouvernement la plus lamentable et la plus incorrigible que l'homme ait jamais connue, mais cela est dû au fait que, jusqu'à présent, ce sont les classes mercantiles qui ont donné aux travailleurs des leçons de démocratie.

Personne ne peut croire un seul instant que la censure puritaine sur l'art et les lettres suspendue maintenant autour du cou de chaque écrivain original est le fait des victimes de ces bagnes que sont les usines. Elle est, comme tout ce qui est dégradant et barbare dans le système, imposée par la stupidité, l'obstination et le pharisaïsme des classes moyennes opposées à tout ce qui est joyeux, intéressant, subtil et imaginaire. Il faut sincèrement espérer que, lorsque la révolution viendra, ceux qui se fraieront

un chemin à la pointe de l'éruption volcanique seront des esprits absolument libérés de tous les scrupules des classes moyennes.

Aujourd'hui des esprits vigoureux et indignés trouvent dans la laideur et la crasse morale de l'époque l'influence malheureuse du Christ et des saints. Ils ont tort. L'histoire des œuvres d'Oscar Wilde montre qu'ils ont tort.

C'est le moraliste autosatisfait qui fait obstacle, pas le mystique ou le visionnaire. Ils gâchent tout ce qu'ils touchent, ces gens. Ils font de la religion un catalogue d'inhibitions sentimentales à faire rougir Marc Aurèle. Ils transforment la foi en piétisme, la sainteté en maxime et la vertu en lubricité puante.

Après tout, ce n'est pas sur la force de ses opinions, aussi justes et avisées qu'elles soient, que repose la réputation de Wilde. Elle repose sur la beauté, à sa façon jamais égalée, de son style. Ainsi qu'il en a lui-même fait la remarque, c'est un style qui oblige le lecteur à prononcer les syllabes à haute voix. Du charme plus profond et plus mystérieux qui réside, en un sens, hors de la sphère des vocalises, de ce rythme des mouvements mêmes de la pensée que les amoureux de Walter Pater saisissent, ou rêvent de saisir, dans des phrases travaillées délicatement modulées, Wilde n'a rien, ou presque.

Ce qu'il atteint, c'est une certaine transparence cristalline, claire et pure comme le tintement d'un verre contre un verre, un arrière-ton au goût de miel ou la vibration d'un écho qui s'éloigne en mourant lentement dans l'oreille et



s'attarde dans sa chute – mélancolique et voluptueux, ou tendre et léger selon que l'heure ou le moment l'inspire.

Il est au sommet – ou son style en tout cas se montre sous ce jour – non quand il forge une épigramme dorée, dont l'or, à mesure que les jours passent, devient dans certains cas un lamentable vernis, mais dans l'usage qu'il fait d'images légendaires qu'il va chercher loin et rassemble pour en faire de nouveau de la poésie et de l'art en leur donnant la tonalité du temps lui-même et une magie soudaine, à la beauté rapide et saisissante comme « l'odeur de la myrrhe, de l'aloès et de la cannelle\* ».

Le style de Wilde est la simplicité même, mais cette simplicité est le comble de la perfection et de l'artifice. Il se sert du langage biblique – comme quelqu'un marchant sur la pointe des pieds en présence d'un mort – avec une préciosité affectée, très différente de la manière directe et brutale de Bunyan ou de la sobre rhétorique des prières de l'Église d'Angleterre. Il y a des moments où cette innocence de ton préméditée – ce chuintement de syllabes liturgiques – irrite et ennuie. À ces moments-là, la délicate onction de sa naïveté frappe, en dépit de sa gravité, comme quelque chose d'un peu comique. Comme si une personne d'une grande expérience et très sophistiquée, s'étant mêlée à un jeu d'enfants, s'était soudain mise à chanter d'une voix plaintive tendrement perchée :

*C'est comme ça qu'on se lave les mains\**

*Lave les mains, lave les mains*

*C'est comme ça qu'on se lave les mains  
Par un froid matin de gel !*

Mais il serait absurde d'insister sur ce point. Si sophistiquée que soit la simplicité de Wilde, elle jaillit directement, avec tout son rituel feutré, de la source de son caractère. Il est né artificiel, et il est né avec plus de puerilité que la majorité des enfants.

J'aime le voir comme un gros bébé uranien, dolent et grognon, dévorant avec avidité, tout en se demandant naïvement pourquoi on le gronderait pour cela, tous les fruits défendus poussant dans le jardin de la vie ! Quelle attitude vraiment infantile, quand on y pense, mâtinée d'un humour solennel, cette façon de toucher avec une gravité excessive la douceur des étoffes et de respirer l'odeur des parfums rares. On le voit, ce « revenant » aux membres languides, aux lourdes paupières ensommeillées et aux lèvres voluptueuses, tout enveloppé de bandelettes de prix, émerger de la tombe de quelque roi babylonien.

Après tout, cela reste un formidable triomphe de la personnalité, la manière dont ce corpulent Antinoüs moderne s'y est pris pour captiver l'imagination. Son influence est partout, comme une odeur, comme une atmosphère, comme une flamme diffuse. On ne peut pas lui échapper.

Dans les ridicules joutes de traits d'esprit avec Whistler\*, il est toujours sorti vaincu, mais apparaît combien plus généreux, plus insouciant, plus noble que l'artiste au

dard de guêpe capable de piquer si vivement avec la répartie qui fait mal ! À ces moments-là, il ressemble à un grand roi paresseux pris en défaut par quelque valet bondissant appartenant à sa suite corrompue. Même à présent, peut-être, une grande part de l'étonnement amusé et merveilleux qu'il suscite est due au fait qu'il avait réellement – ce que nous sommes si peu à avoir – une passion véritable pour les étoffes précieuses et les laines tissées et les bois de cèdre et les colliers d'ambre et les pétales d'orchidée et les coquillages de nacre et les lapis-lazulis et les essences de roses.

On peut même se demander si beaucoup d'artistes partagent l'extase hellénique de Wilde pour ces choses. Ce n'était en tout cas pas une pose. Il posait comme homme du monde. Il posait comme immoraliste. Il posait comme manieur de paradoxes. Il prenait mille poses perverses. Mais quand il était question de la couleur et de la texture et de l'odeur et de la forme des choses rares et belles, le délice voluptueux qu'il éprouvait était indéniablement sincère.

Il n'était évidemment pas un connaisseur averti. Mais quelle importance ? Le véritable artiste est rarement un patient collectionneur ou une autorité encyclopédique. C'est là le rôle des gens du Muséum et des auteurs de manuels. De nombreux esprits totalement dépourvus d'intérêt en savent plus sur la poterie assyrienne et la peinture chinoise qu'Oscar Wilde sur les fleurs sauvages.

Le savoir, il nous l'enseigne lui-même et c'est là l'une de ses doctrines les plus profondes, n'est rien. Le savoir est extérieur et incident. La chose importante est que les sens soient passionnément en éveil et que l'imagination ne craigne pas d'être sans limites.

Si la flamme divine est en nous, on peut embrasser tous les trésors d'Hérode et toutes les richesses des Césars en posant les doigts sur une petite monnaie d'argent. Dans le cas contraire, après avoir exhumé mille cités enfouies, on aura beau être savant, on se sentira maigre et vide. Chacun doit faire son choix et suivre sa voie. Le monde est vaste et la Nature a au moins cela de commun avec le Ciel : de nombreuses demeures.

La passion fiévreuse pour les choses belles, qui obséda Oscar Wilde et le mena si loin, n'est pas pour tous les fils des hommes. Ni même, à chaque heure de la vie, pour ceux qui lui répondent avec le plus d'ardeur. Cette fièvre se consume elle-même. Ce feu qui couve se transforme en cendres froides. La vie continue de couler, même si Salomé, fille d'Hérodiad, gît écrasée sous les piles de boucliers et si, dans toutes les prisons du monde, « les damnés grotesques font des arabesques comme le vent sur le sable\* ».

La vie continue de couler, et les railleries comme les bons mots d'Oscar Wilde, son naturel artiste, son insolence, son apitoiement sur lui-même, sa loyauté et son humeur volage, sa sensualité et sa tendresse ne remplissent après tout qu'un petit coin dans le cœur de ceux qui le lisent, voient ses pièces et le quittent.

Mais ils sont peu nombreux ceux pour qui le libertinage tragique de cet étrange personnage aux lourdes paupières et aux lèvres boudeuses signifie quelque chose qui n'est ni facile à oublier, ni facile à esquiver.

Avoir vu Oscar Wilde, lui avoir parlé, confère à ces personnes une aura étrange, presque religieuse. On les regarde longtemps comme pour saisir un lointain écho de l'étourdissante intelligence du défunt. Elles ne nous semblent pas comme les autres. Elles ont vu Oscar Wilde et « elles savent ce qu'elles ont vu\* ». Car, une fois dit contre lui tout ce qu'il est possible de dire, il reste qu'Oscar Wilde, pour le meilleur comme pour le pire, dans l'innocence comme dans l'excès, dans l'orthodoxie comme dans la rébellion, est une figure symbolique.

Il est en effet très facile, quand on est sous le charme de la gaité lumineuse de ses mots d'esprit, d'oublier l'essentiel et l'irrésistible vérité de la plupart de ses aphorismes.

Cette profonde liaison entre « le Chagrin qui dure à jamais » et le « Plaisir qui n'est qu'un moment » symbolisée dans la parabole de l'Image de Bronze\* court tout le long de son œuvre.

C'est une erreur de considérer *De Profundis* comme une abjuration. C'est un accomplissement, un achèvement, une façon de boucler le cercle. Comme un fil écarlate et noir courant à travers la tapisserie tout entière de son destin tragique, il y a deux « motifs » parallèles : la passion de la beauté qui mène à la destruction et la passion de la beauté qui mène à la vie.

Il importe peu qu'il ait été reçu, ou non, dans le sein de l'Église avant de mourir. En un sens, il a toujours été à l'intérieur des murs accueillants et des parvis de l'*Éclési*a humaine. Il n'y avait aucune trace en lui de ces caprices et de ce puritanisme du déni qui brise les autels et met en pièces les idoles au commandement d'un iconoclasme scientifique.

Ce que l'anonyme instinct de l'humanité a rendu beau en le parant des monuments dorés des espoirs perdus et en le baignant des larmes salées des remèdes désespérés est demeuré beau pour lui. Des narcisses croissant sur les corniches de marbre du Parnasse, où Apollon pleure toujours la mort de Hyacinthe et où Pan porte toujours le deuil de la disparition de Syrinx, aux fleurs de la passion croissant sur les pentes du Calvaire, lui, cet amant des simulacres et des images, adore les pieds blancs des porteurs de la beauté morte et trouve dans les larmes de tous les amants de ce qui est perdu une pluie revivifiante qui, même au milieu de la poussière de la dégénérescence, fait de nouveau fleurir, pleine de fraîcheur et de promesse, la rose rouge mystique du désir du monde.

Les mots d'esprit des « filles et garçons dorés\* » de ses superbes comédies risquent vite de paraître un peu faiblards. Et, pour la génération suivante, aussi pâlis et démodés que ceux de Congreve et de Sheridan\*. La mode de l'humour change plus vite que celle des bonnes manières ou des façons de s'habiller. La seule chose qui confère l'immortalité à l'écriture humaine est « le

bronze éternel » du grand style de l'imagination. C'est à partir de ce matériau divin qu'est ciselé le style d'Oscar Wilde. Car il n'y a qu'une seule carrière de ce précieux métal à partir duquel c'est la même main qui façonne le « Chagrin qui dure à jamais » et le « Plaisir qui ne dure qu'un moment », leur identité dans le bronze immortel étant le symbole du mystère de la vie.

Les sens éveillés par la connaissance de ce mystère ne sont pas loin de l'ultime secret. Telle la chose sculptée, tel le sculpteur.

Oscar Wilde est une figure symbolique.







## JUGEMENT SUSPENDU

La conclusion d'un livre ayant tenté d'éclairer un moment les grandes figures ombreuses qui ont guidé et égaré l'humanité ne doit pas être autre chose qu'une nouvelle suspension de jugement. D'un jugement tirant son intérêt de la couleur de l'esprit de celui qui l'a formulé, et préservé de l'impertinence du discernement critique par son immersion avouée dans une subjectivité radicale.

La conclusion de tout essai critique doit dans une large mesure être hésitante et boiteuse : un avertissement chuchoté au lecteur afin qu'il prenne ce qu'il vient de lire, quelle que soit l'ardeur de l'expression, avec cette sage pincée de sel attique qui réussit même à adoucir la finalité relative de cet exercice de haute volée.

On en arrive de plus en plus à sentir, à mesure que les lectures deviennent plus nombreuses, que le discernement critique est risible et inutile dans cette rare atmosphère, et qu'énoncer de telles platitudes ne fait que discréditer définitivement celui qui les énonce.

On en arrive de plus en plus à sentir que tout ce que l'on a le droit de faire est de coucher par écrit comme on peut, tendrement et patiemment, la réponse particulière éveillée dans l'âme par les œuvres d'art du passé qui, glanées ici ou là, de ce côté-ci ou de ce côté-là, au hasard

de leur venue, quel que soit le principe de sélection qui nous les a mises entre les mains, nous ont croisé en chemin.

On pourrait croire qu'une réponse directe, naturelle et spontanée – du genre de celle que j'ai en tête – à ces œuvres célèbres est des plus facile. Rien, au contraire, n'est plus difficile à garantir ou plus rarement garanti.

On peut même hasarder le paradoxe que le véritable art de la critique commence seulement lorsque, d'une secousse, on se libère de tous les livres pour avoir accès au volume scellé, non coupé, qui est celui des sensations.

L'art de l'auto-culture – que l'on apprend au moment où la curiosité tous azimuts et la passion de la jeunesse commencent à se tarir – est l'art de se libérer de l'influence des livres de façon à pouvoir aimer ce qui nous convient vraiment sans pédanterie ni scrupule. Et cependant, de par la loi profonde du système des choses, une fois libéré de la tyrannie des rengaines littéraires et du poids mort de l'opinion publique cultivée, on revient au monde des livres avec une boulimie accrue. C'est à ce moment-là, et à ce moment-là seulement, que la lecture devient réellement sans scrupule et que l'on pense seulement au plaisir sans aucun souci de la justesse, de l'à-propos ou du bien-fondé de ce que l'on lit.

Alors, les figures des grands maîtres apparaissent sous leur vrai jour. C'est-à-dire celui sous lequel elles font réagir quand on les sent et quand on les visualise soi-même, sans avoir besoin de personne.

Quels merveilleux trésors la littérature réserve dès que l'on s'est débarrassé du superflu, l'opinion cultivée, et complètement abandonné à aimer ce que bon nous semble, haïr ce que bon nous semble, être indifférent à ce que bon nous semble, tandis que le monde poursuit sa ronde !

Je pense que le secret de faire un usage exquis de la littérature de façon qu'elle donne de la couleur à la vie n'est qu'une part minime de ce que les plus sages épicuriens d'aujourd'hui recherchent. Je pense que c'est l'un des bénéfices les plus précieux apporté par chaque nouvel écrivain qui nous renvoie violemment au plus profond de nous-mêmes. Nous tirons de lui une vision, une atmosphère particulière, un ton, une émotion et une qualité mentale qui n'appartiennent qu'à lui. On savoure, on assimile, on engrange comme si cela nous appartenait, histoire de s'en servir le moment venu. Mais, au-delà du plaisir de ce nouvel ajout au trésor des sensations, on est une fois de plus tiraillés de l'intérieur par une sorte de rivalité intellectuelle avec la chose même que l'on vient d'acquérir et, plus elle a semblé excitante et originale, plus on est tenté jusqu'au tréfonds de l'esprit de lui substituer quelque chose d'autre. Et ce quelque chose d'autre, ce n'est rien moins que l'évocation de l'originalité qui nous est propre, tirée des cavernes de l'être pour revendiquer une place créative en communion avec l'âme et le monde.

Je ne peux parler que pour moi-même. Mais je préférerai toujours les écrivains qui ont le génie de créer une certaine

atmosphère mentale à ceux qui cisèlent des œuvres d'art isolées parfaitement achevées.

Car une œuvre d'art sans défaut est une chose d'un moment tandis que la projection d'une personnalité originale, ce que l'on appelle une atmosphère mentale ou esthétique, est une chose qui flotte et coule et dérive et oscille loin au-delà des frontières de toute création limitée. Une telle atmosphère, une telle musique intellectuelle dans l'air, c'est cela qui sollicite vraiment l'esprit, le défie et lui demande de prendre la part qu'il a le droit de prendre, la part que lui seul *peut* prendre en recréant pour nous le monde avec la fatalité naturelle qui est en nous.

Ce n'est qu'en étant progressivement désabusé que l'on finit par reconnaître – une fois libéré de toute autorité extérieure – ce que l'on peut tirer du génie du passé. Pour ma part, si je passe en revue les grands noms que j'ai évoqués, je ne suis en ce moment instinctivement attiré que par William Blake et Paul Verlaine. C'est là pour moi le signe que ce dont mon âme a besoin, ce n'est pas de philosophie ou de psychologie, de traits d'esprit ou de sublime, mais d'une certaine transmutation délicate des petites choses ordinaires qui croisent mon chemin, d'une certaine musique douce entendue en sourdine, venant d'horizons indiscernables, et m'apportant des pensées rares, fraîches et sereines et profondes et magiques, étrangères à la clameur et à la brutalité de la foule.

La plupart des écrivains majeurs appartiennent au monde latin et je ne peux m'empêcher de penser que c'est vers ce

monde que la civilisation doit de plus en plus se tourner dans sa quête de la grandeur et du pathos, de l'humanité et de cette ironie indispensable à l'esprit qui lutte contre la confusion et les embûches semées sur le chemin.

On a aujourd'hui ici et là tendance – bien que rares soient les grands esprits qui y souscrivent – à faire comme si l'élément racial était une chose étrangère à la littérature, une chose dont la place résulterait d'une sorte d'amalgame ténu, panaché d'idéalisme, de tous les éléments raciaux du monde, ou quelque chose ne contenant pas le moindre élément de race – quelque chose d'inter-national, d'inter-racial, d'humanitaire et de cosmopolite.

Les gens qui y sont sensibles évoquent souvent à la légère le mélange des traditions occidentales et orientales, saxonnes et celtes, latines et germaniques, scandinaves et slaves.

Ils ne comprennent pas que l'on pourrait aussi bien parler du mélange des tempéraments de deux types de personnalités humaines. Ils ne comprennent pas que tout l'intérêt de la vie dépend de ces contrastes. On ne peut pas mêler les traditions de cette manière académique, pas plus qu'on ne peut mêler deux âmes diamétralement différentes, deux sols ou deux climats qui s'excluent mutuellement. L'idéal d'une littérature cosmopolite incluant traditions locales et instincts raciaux est le genre de chose qui séduit les esprits sourds aux qualités pointues d'un grand style.

Non, ce n'est pas une littérature cosmopolite que nous voulons. Ce n'était pas à une littérature cosmopolite que Goethe pensait quand il s'est servi du terme « Je suis un

bon Européen » que Nietzsche trouvait si suggestif. C'était de littérature classique, de littérature qui n'a pas – quelle que soit sa tonalité – perdu contact avec les traditions civilisées d'Athènes et de Rome.

En art, comme en toutes choses, il faut « vénérer les morts ». Et la tentative de substituer un vague cosmopolitisme idéalisé aux traditions locales vivantes et passionnées qui, tels des arbres et des fleurs, jaillissent d'un sol particulier, d'un sol rendu précieux par les cendres des ancêtres et consacré par mille usages pieux, est une tentative d'où ne peut sortir aucune grande œuvre magique.

Walt Whitman, même célébrant l'immense « ensemble » du monde, demeure et doit toujours demeurer profondément et entièrement américain.

Quand Romain Rolland, l'auteur de *Jean Christophe* – le livre, entre tous les livres, le plus pénétré par l'esprit des distinctions de race – épouvanté par les atrocités de la guerre, demande de substituer l'Idéal de l'Humanité aux idées des différentes tribus humaines, il est vraiment (en réaction aux scènes atroces autour de lui) en train de renoncer à ces éclairs d'intuition prophétique qui lui ont donné, dans leurs différences, de vivants aperçus de l'âme des grandes races. Romain Rolland peut parler d'un « Idéal de l'Humanité » à réaliser dans les arts et les lettres. Ce n'est qu'une rhétorique, un mot, un nom, une phrase, une illusion. Nous n'avons que des individus – des artistes particuliers, des races particulières – avec leur propre fatalité d'une beauté tragique.

Et ce qui est vrai des races l'est des personnes, tant dans la vie que dans la critique. Et ce qui est vraiment intéressant en nous jaillit d'abord des traditions, jaillit du sol natal, des morts sacrés et des usages et des coutumes et des habitudes qui nous lient au passé. En second lieu, de ce qui est en nous le plus personnel, le plus intrinsèque, ce qui est particulier et unique, refusant d'être immergé dans un vague culte de l'humanité en général.

Parler d'une littérature devenant universelle et planétaire, devenant une synthèse logique des traditions des races et des visions des individus est parler de quelque chose qui, dans sa nature même, est contraire à l'esprit fondamental de l'art. C'est confondre les sphères de l'art et de la philosophie. La fonction de la philosophie est de synthétiser et d'unifier. La fonction de l'art est de différencier et de distinguer. La philosophie et l'éthique ont parfaitement raison de vouloir « régénérer l'humanité » en effaçant instincts et traditions raciales. Qu'elles produisent une telle humanité si elles le peuvent ! Mais tant qu'il y aura des artistes ou des amoureux de l'art dans le monde, ce sera toujours vers les vieilles traditions inaliénables qu'ils se tourneront. Vers les vieilles coutumes locales, les croyances locales, les habitudes locales, les autels locaux et les dieux locaux.

Parler vaguement d'un art cosmopolite unifiant les nations, est parler à la légère, parler irrévérencieusement. Les gens qui soutiennent de telles théories ne font pas autre chose que trahir leurs morts, leurs nobles croyances et le courage désespéré de ceux qui les ont faits ce qu'ils

sont. C'est un sacrilège, cette spéculation, et un sacrifice de la beauté sur l'autel d'une morale inféodée à la logique.

On en vient de plus en plus à sentir que tout ce qui appartient à la poésie et à l'art appartient à l'individu, à telle ou telle nation ou tel ou tel individu. Les grandes démocraties modernes, qui ont le culte de l'homme moyen et voient d'un mauvais œil l'homme exceptionnel, ne sont naturellement que trop enclines à tenir pour idéales et merveilleuses toutes les doctrines littéraires qui flattent leur orgueil.

L'un des boniments rhétoriques les plus plausibles est celui sur l'âme de l'humanité moyenne trouvant son expression dans l'art, un art débarrassé comme d'une vieille peau hors d'usage de tous les vieux instincts raciaux et de tout égoïsme individuel.

Il n'y a, dans l'histoire du monde, jamais eu d'art comparable à cet art de l'homme moyen, libéré de la tradition et sans touche individuelle.

Il n'y aura jamais un tel art, à moins qu'il soit le grand art humanitaire, idéaliste et cosmopolite du Spectacle des Images Animées.

Mais l'idée est populaire et passe un baume des plus apaisant sur l'âme des artistes qui n'ont pas plus de respect que d'imagination.

Il est très possible que, sinon pour le bonheur, du moins pour le confort général, ce serait une bonne chose que philosophes et moralistes puissent se débarrasser aussi bien de l'imaginaire collectif que de celui des individus.



Le vulgaire se méfie autant de l'imagination que du génie sous toutes ses formes, et cette nouvelle doctrine d'une littérature largement et purement « humaine » où l'âme générale de l'humanité peut s'exprimer une fois purgée de la couleur locale des sensations et des élucubrations des hommes de génie, est tout à fait le genre de chose qui flatte la foule sans discernement.

Pourquoi l'art et la littérature ne seraient-ils pas une fois pour toutes attelés au grand char roulant de l'opinion publique populaire ? Pourquoi ne pas supprimer d'un seul coup l'individualisme comme étant un danger pour le bien public – une chose inconfortable, indésirable, dérangeante ?

La même imagination désespérée, irrationnelle qui inspire aux races une étrange folie inspire également aux individus une folie étrange.

L'art et la littérature sont, après tout – il ne sert à rien de le nier – dans un monde gouverné par le machinisme et la sentimentalité, le dernier refuge et le sanctuaire de l'imagination libre, débridée, aventureuse, irresponsable, anarchique de ceux qui refusent de sacrifier leurs rêves aux rêves – non moins illusoires – du troupeau.

Il faut regarder en face le fait – aussi tristement amer qu'il puisse être – que, dans les grandes démocraties dominées par la bourgeoisie, la majorité des gens seraient prêts à piétiner la flamme du génie. La piétiner et l'étouffer comme quelque chose d'hostile au bien-être de la paix.

Dante, Shakespeare, Goethe, Balzac, tous étaient conscients de cette haine instinctive avec laquelle la

foule regarde ce qui est exceptionnel et rare. L'esprit hanté, comme Hamlet, de l'auteur de *Coriolan* doit glousser d'amertume dans la tombe de *Stratford-upon-Avon* en apprenant que le nouvel idéal est celui d'une littérature cosmopolite exprimant l'âme de l'homme moyen.

Tôt ou tard, le divorce est inévitable entre une opinion publique attachée à préserver le confort de ses illusions et l'art de l'artiste qui joue, avec une souveraine irresponsabilité, de toutes les illusions.

Ayant conscience de cela – l'antagonisme naturel de la foule et de ses agitateurs à toute grande littérature – Goethe s'est détourné avec noblesse et froideur des tendances populaires de son temps et a cherché refuge parmi les grands esprits individualistes des civilisations classiques. Et ce que Goethe – le bon Européen – a fait à son époque, les plus classiques parmi les écrivains européens d'aujourd'hui le font aussi.

Le grand style – le style semblable à l'or et au bronze en un âge d'argile et de décombres – demeure le seul refuge sûr qui préserve des vulgarités hurlantes de notre génération. Si les livres nous étaient ôtés – les grands livres, paisibles, ironiques, d'une beauté de haute volée – comment, dans cet âge, les plus sensibles d'entre nous pourraient-ils supporter de vivre ?

Avec brutalité et insanité, sans ménagement, avec autant de complaisance que de stupidité et de sentimentalisme, bousculés et ballottés de tous les côtés, comment pourrions-nous vivre sans les grands anarchistes de l'âme,

sereins et méprisants, dont la haute imagination inviolable rafraîchit et recrée perpétuellement le monde ?

Et nous qui trouvons ce refuge, nous qui devons chaque jour de nouveau gagner notre liberté en nous baignant dans ces courants classiques, nous ferons bien de nous rappeler que les choses les plus précieuses de la vie sont celles que le monde ne peut ni nous donner ni nous ôter.

Sous l'impulsion des grandes individualités, il faut pouvoir se retourner sur tout ce qui nous reste d'individuel, s'y appuyer et se plonger dans cette âme pour défier ce que l'opinion publique et la voix de la majorité sont capables de faire.

Et il serait également sage de reconnaître avant qu'il soit trop tard que ce qui est en nous le plus intérieur et le plus inaliénable est précisément cette partie de nous-même qui n'a rien à voir avec le travail et le devoir envers la communauté.

Il serait sage de reconnaître avant qu'il soit trop tard que la chose en nous la plus sacrée est cette étrange marge de disponibilité vacante sur laquelle se posent, dans leur vol par-delà terre et mer, les oiseaux sauvages des rêves qui viennent tout seuls.

Il serait sage, avant de mourir, d'apprendre à faire quelques pas dans l'art de suspendre son jugement – l'art « *d'attendre que vienne l'esprit\** ».

Car ce n'est qu'une fois le jugement suspendu, une fois suspendus convictions, principes, idéaux, moralités que « *la petite voix tranquille\** » de la musique de l'univers,

triste et douce et terrible et tendre descend sur nous, à la surface des eaux de l'âme.

L'essence, la réalité cachée qui est en nous, est une chose trop précieuse, trop rare et délicate pour supporter le poids et la vigueur des opinions grossières, des convictions et des ardeurs sociales sans être déflorée et endurcie.

Il faut supporter le fardeau de l'humanité. Les artistes peuvent être reconnaissants que la malédiction des prédateurs qui pèse sur les riches pèse rarement sur eux, mais le fardeau de l'humanité ne doit pas étouffer toute joie de vivre, toute originalité, toute fantaisie, tout intérêt dans l'existence.

Ce n'est pas pour longtemps – pour le meilleur comme pour le pire – que nous avons conscience d'être les enfants vivants de la race humaine sur cette étrange planète.

Les jours passent vite, et les saisons et les années. Des tombes des chéris de nos âmes monte une voix et un cri. Une voix qui nous ordonne de plonger dans notre vrai moi avant que nous soyons nous aussi comptés parmi les morts. Un cri qui ordonne de tout sacrifier avant de sacrifier la prérogative du moi le plus intime, le droit de sentir et de penser et de rêver comme des personnes en possession d'un haut héritage, celui de l'esprit qui s'arroge le droit de questionner toutes choses et de s'accrocher à ce qui lui plaît, en défiant l'opinion et la logique et le probable et le raisonnement.

Car ce n'est que lorsque le jugement est suspendu et quitte la sphère de l'argumentation et de la critique que

les dieux tranquilles des plages du monde éclairées par la lune murmurent leurs secrets à l'oreille.

Ils surviennent à l'improviste, ces murmures. À l'improviste et parfois sans être désirés, mais quand ils surviennent, ce sont comme des révélations de quelque chose de plus profond en nous que dieu sait quelle âme de l'humanité. Ils viennent d'une région aussi éloignée de l'humanité que de la nature. Ils viennent de la terre enchantée de ce mystérieux pays où habitent les rêves et les fantaisies des solitaires parmi les fils des hommes possédés par l'imagination. Ils viennent du pays inconnu habité par ceux qui, comme dit le Psalmiste, sont « *libres parmi les morts\** ». Ils viennent du pays où nous les avons laissés à la naissance et où nous retournerons en mourant. Et si c'est le pays du néant et de l'oubli, personne ne le sait, car personne n'en est revenu pour nous le dire. En attendant, on peut imaginer ce qu'on veut. Et suspendre l'ultime jugement jusqu'au dernier moment, celui du jugement dernier.





## NOTICE ET NOTES DU TRADUCTEUR

Les Powys, qui descendent par leur mère, Mary Cowper, du poète William Cowper, l'auteur du *Castaway*, les trois frères écrivains aussi bien que les sœurs – la dentellière comme la poétesse qui voulait, au moment du rut, être prise comme le renard prend la renarde – ont toujours rêvé d'être en marge, au ban de la société à la façon de parias : John Cowper en buvant des yeux sur la plage de Weymouth les chevilles des baigneuses allongées sur le sable ; Théodore, l'ermite soliloquant, en se laissant, tel un fétu de paille, balayer, par les humeurs de Dieu ; Llewelyn en ne cessant de faire des propositions à toutes les femmes qui croisaient son chemin. Il me semble que les essais ici traduits, tout comme ceux qui ne le sont pas encore, le montrent surabondamment, s'il était besoin.

Les vignettes placées en culs-de-lampe sont de Thomas Bewick, ou de ses collaborateurs. La plupart sont tirées de ses grands ouvrages, *General History of Quadrupeds* et *History of British Birds*, et ont été gravées en 1826-1827.

P. R.

## LLEWELYN POWYS

Les textes de Llewelyn Powys sont extraits de *Thirteen Worthies* (New York, American Library Service, 1923) sauf « Vie de William Cowper » et « James Thomson » que Llewelyn avait recueilli dans *Cup-Bearers of Wine and Hellebore*, Haldeman-Julius Company, Girard (Kansas), 1924.

## CHRISTOPHER MARLOWE

*page 9. avec l'ambition d'être d'un Dieu*

Algernon Swinburne, dans l'essai « Christopher Marlowe et quelques-uns de ses contemporains mineurs » écrit par Swinburne à la fin de sa vie et publié pour la première fois en 1916.

*page 9. L'histoire du roi blasphémateur des Scythes ; l'histoire de l'aventureux érudit de Wittenberg ; l'histoire du malheureux monarque anglais si désastreusement attiré par la beauté physique de ses amis*

Respectivement : *Tamerlan le Grand*, *La Tragique Histoire du Docteur Faust*, *Édouard II*.

*page 10. Sir Walter Raleigh et Sir Thomas Walsingham*

Sir Walter Raleigh (1554-1618). Poète, courtisan, officier anglais, décapité à la Tour de Londres le 29 octobre 1618. Et Sir Thomas Walsingham (1561-1630), protecteur et mécène de Marlowe, qui lui dédia son poème *Héro et Léandre*.

*page 10. située dans l'angle gauche de la vieille cour de Corpus*

La cour de Corpus Christi College, le collège de Cambridge, fondé en 1352, par les corporations de *Corpus Cristi* et de la Sainte Vierge, où Marlowe fit ses études et demeura de 1580 à 1587.



*page 11. du malheureux Kett qui, lui-même formé à Corpus, fut brûlé pour hérésie en 1589*

Le pasteur anglican Francis Kett (1547-1589) affirmait : « Le Christ n'est pas Dieu, mais un brave homme comme bien d'autres. »

*page 11. belles choses translunaires*

Voir l'épigramme de Michael Drayton, « *To my most dearely-loved Friend Hennery Reynolds Esquire* » (1627, vers 105-107) : « *Neat Marlowe bathed in the Thespian springs/ Had in him those brave translunary things/ That the first Poets had...* » [Le pur Marlowe baigné aux sources de Thespie/ avait en lui ces belles choses translunaires/ qu'eurent les premiers Poètes...]

*page 11. ami de Peele et de Greene*

George Peele (1556-1596) et Robert Greene (1558-1592), dramaturges, poètes et pamphlétaires élisabéthains.

*page 12. comme un aigle diffère des grenouilles ou des crapauds*  
Swinburne, dans l'article cité plus haut.

*page 12. mais recherchant son aide pour plusieurs de ses propres pièces*

La critique récente semble confirmer la collaboration de Marlowe, au moins à la première partie de *Henry VI*.

*page 12. la tirade célèbre de Comme il vous plaira*

Voir *As you like it*, acte IV, scène 1, 80, où Shakespeare fait sans doute allusion à Marlowe en évoquant l'histoire d'*Héro et Léandre*, à laquelle Marlowe avait consacré un poème en 1598, peu avant la première mention de la pièce de Shakespeare.

*page 12. Nous en avons vu, des choses, à la Sirène, et entendu*

Lettre en vers de Francis Beaumont (1584-1616) à Ben Jonson, écrite vers 1606, vers 43-44.

*page 13. son dernier biographe Mr. Ingram*

John H. Ingram, *Christopher Marlowe and his associates*, G. Richards, Londres, 1904.

*page 13. une agréable farce des anciens*

Comme l'écrit Charles Lamb, dans la partie consacrée à Marlowe d'un essai intitulé « Caractères des auteurs dramatiques contemporains de Shakespeare ».

*page 13. sa folie de mi-été*

Ibid.

*page 13. Viens, marchons contre les Puissances du Ciel*

Marlowe, *Tamerlan*, deuxième partie, acte V, scène III, vers 48 sqq.

*page 14. Car il a en lui ce grain de folie*

Michael Drayton, dans l'épigramme déjà citée.

*page 14. se plaise à badiner avec des sujets interdits*

Charles Lamb, Ibid.

*page 14. Loin de la ville, là où tout s'endort*

Marlowe, *Héro et Léandre*, première sestiade, vers 346-348.

*page 14. Faute d'être moissonné, le blé se meurt*

Ibid., vers 327-328

*page 14. Que dix mille nuits ne fassent qu'une*

Marlowe, *Le Juif de Malte*, acte IV, scène II, 153-155.

*page 14. Elle préférerait entendre une histoire d'amour*

Ibid., acte I, scène II, 381-385.

*page 15. Je compte la religion pour un jouet d'enfant*

Ibid., prologue, vers 14-15, dans la bouche de Machiavel.

*page 15. Donc, s'il y a un Christ, comme les Chrétiens le disent*

*Tamerlan*, deuxième partie, acte II, scène II, vers 39-40.

*page 15. Pourquoi les juifs sont-ils si crédules*  
*Le Juif de Malte*, acte I, scène II, vers 373.

*page 15. Les Chrétiens... sonnante avec joie leurs cloches*  
*superstitieuses*

*Tamerlan*, première partie, acte III, scène III, vers 236-237.

*page 16. Henry Maunder*

L'agent secret envoyé pour arrêter Marlowe.

*page 16. commenta tristement un contemporain*

Francis Meres, *Palladis Tamia : Wit's Treasury*, Londres, 1598.  
Où l'auteur compare le sort de Marlowe à celui du dramaturge français Étienne Jodelle.

*page 17. Thomas Beard*

Clergyman et théologien anglais mort en 1632.

## LE BEAU NASH

*page 19. selon les mots de Goldsmith*

Oliver Goldsmith (1728-1774), écrivain anglo-irlandais, connu pour son roman *Le Vicaire de Wakefield*, mais auteur de *La Vie du Beau Nash*, biographie publiée en 1762.

*page 20. Aussi mal nippés que les gens huppés/ De Hogs-Norton*  
*nuit et jour bottés*

Le village de Hogs-Norton dans l'Oxfordshire avait une détestable réputation. On disait que les hobereaux n'enlevaient jamais leurs bottes, même pour aller au bal, ou pire, encore. « Il me semble que tu es né là où les cochons jouent de l'orgue. » (James Howell, *Proverbs*, 1659)

*page 22. il fut pris pour une guirlande dorée*

Dans une lettre à la comtesse de Suffolk du 2 novembre 1734.  
*The Letters of Philipp D. Stanhope, earl of Chesterfield*, vol. 3, 1845.

*page 22. d'autre vin que celui tiré du bijou de sa maîtresse*  
Oliver Goldsmith, *La Vie du Beau Nash*, op. cit.

*page 23. Dans le Journal de Wesley*  
John Wesley (1703-1791) quinzième enfant de Samuel Wesley, recteur de la paroisse d'Epworth. Se rendit célèbre par ses prêches d'une rare violence et fonda l'Église méthodiste. Son volumineux *Journal* a été initialement publié en vingt parties de 1740 à 1789.

*page 24. à supposer qu'on le teigne en rouge*  
Citation provenant de *The Life of James Quin, Comedian* (1766).

*page 24. sous la fêrule impitoyable de la vieillesse*  
Citation de *Life and Letters of Bath in the XVIII<sup>th</sup> Century*, recueil constitué par Alfred Barbeau et publié en 1904.

#### NICHOLAS CULPEPER

*page 32. Les cardamines des prés de Shakespeare*  
Voir *Peines d'Amour Perduës*, acte I, scène II : « *When daisies pied  
ans violets blue/ And Lady Smocks all silver white* »

*page 32. certains tableaux de George Morland*  
George Morland (1763-1804), célèbre pour ses tableaux de scènes rustiques.

#### WILLIAM COWPER

*page 35. Je L'ai fui, à travers les jours, à travers les nuits*  
« *The Hound of Heaven* », poème de Francis Thompson (1859-1907).

*page 35. dans les chambres de l'Inner Temple*  
L'Inner Temple est l'une des quatre Écoles de Droit de Londres.

*page 36. celle du célèbre Doyen de St Paul*  
Le poète John Donne.

*page 37. Sous l'influence du Révérend John Newton*

John Newton (1725-1807). Marin négrier anglais devenu ministre anglican et militant pour l'abolition de la traite.

*page 40. Lady Austen*

Lady Ann Austen, charmante veuve qui inspira Cowper dans les années 1781-1784.

*page 40. comme l'a admirablement dit Robert Lynd*

Robert Lynd (1879-1949), journaliste, écrivain et essayiste irlandais, dans son essai sur Cowper recueilli dans *The Art of Letters*, publié à New York en 1921.

*page 40. Lady Hesketh*

Lady Harriett Hesketh (1733-1807), cousine de Cowper.

*page 41. étincelant dans leur plumage glacé*

William Cowper, *The Task*, livre V : « Promenade matinale, en hiver »

*page 41. Le bétail se désole dans les coins où la clôture*

Ibid.

*page 41. Ravi de sa solitude et voletant légèrement*

Ibid., livre VI : « La promenade de midi, en hiver »

*page 42. Le rugissement habituel est au milieu des bois*

John Milton, dans le poème dramatique *Comus* (1634), vers 549.

*page 43. Johnny du Norfolk*

Un cousin de William Cowper.

*page 43. d'un dernier service héroïque que lui rendit son cousin*

Citation empruntée à John Bailey (1864-1931), critique littéraire anglais, qui publia en 1905 *The Poems of William Cowper*.

*page 46. Aucune voix divine n'apaisait la tempête*

Onzième et dernière strophe du poème, « The Castaway » [Le paria], daté du 20 mars 1799.

JAMES THOMSON

*page 56. Charles Bradlaugh*

Charles Bradlaugh (1833-1891) homme politique anglais, membre du Parlement, l'un des athées les plus célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle.

*page 66. Philip Bourke Marston*

Philip Bourke Marston (1850-1887), auteur de trois recueils de poèmes : *Songtide* (1871), *All in All* (1873) et *Wind Voices* (1883), et admiré par Dante Gabriel Rossetti.

THEODORE FRANCIS POWYS

SOLILOQUES D'UN ERMITE

*page 71. Celui qui reconnaît le Fils, reconnaît aussi le Père*  
Jean, 2 : 23.

*page 83. Je suis descendu en Enfer, et j'ai vu qu'il était là*  
Psaume 139 : 8.

*page 85. le Journal de Wesley*

John Wesley, infatigable prédicateur méthodiste, l'une des plus belles figures surgies dans le monde chrétien depuis la Réforme. Pour le journal, voir *supra*, p. 258.

*page 86. Malory*

Thomas Malory, auteur, au XV<sup>e</sup> siècle, de *La Mort d'Arthur*.

*page 86. John Bunyan*

John Bunyan (1628-1688), l'auteur du célèbre *Voyage du Pèlerin*, l'un des livres de chevet de T. F. Powys.

*page 95. La Cité de la nuit d'épouvante*

*The City of Dreadful Night*, poème du poète écossais James Thomson (1834-1882). Voir *supra* le texte de Llewelyn Powys.

*page 98. Tristram Shandy*

Le célèbre roman de Laurence Stern (1713-1768).

*page 105. Gladstone*

L'homme politique William Gladstone, qui fut quatre fois premier ministre de 1868 à 1894. Rien de plus éloigné de l'érémisme que son libéralisme qui ne voit aucune contradiction entre action politique et christianisme.

*page 112. l'hiver du ressentiment*

Shakespeare, *Richard III*, acte I, scène 1 : « *Now is the winter of our discontent / Made glorious summer by this sun of York* ».

*page 120. J'ai levé les yeux sur les collines*

Psaume 121.

*page 127. un vieux botaniste nommé Culpeper*

Nicolas Culpeper (1616-1654), botaniste, herboriste, physicien et astrologue anglais. Voir supra, p. 27, le texte de Llewelyn Powys.

*page 127. Sur la joue pâle des primevères*

Vers du poème intitulé « La femme en pleurs » [The Weeper] de Richard Crashaw, surnommé « le divin » (1612-1648). Il fut l'une des plus grandes figures de la poésie métaphysique anglaise.

*page 130. cet horrible Allemand*

Nietzsche, dont John Cowper nous apprend que Theodore avait acquis tous les livres, dans sa ferme du Suffolk, bien longtemps avant que lui-même n'en lise un mot.

*page 132. Le bon Dieu regarde de là-haut*

Psaume 18 : 16.

*page 139. Celui qui est à terre ne craint pas la chute*

John Bunyan, « *He that is down, needs fear no fall* », poème tiré de la deuxième partie de *The Pilgrim's Progress*, Penguin English Library, 1965, p. 290.

*page 152. dans ce vieux livre français*

« Je les vy, dit Epifthemon, tous occupés à chercher les épingles rouillées & et vieux clous parmi les ruiſſeaux des rues, comme vous voyez que font tous les coquins de ce monde. » (Rabelais, livre I, *Pantagruel*)

*page 160. Celui qui sauvera son âme la perdra*

Matthieu, 16 : 25

*page 163. N'aie pas souci du lendemain*

Matthieu, 6 : 34.

## JOHN COWPER POWYS

Les textes de John Cowper Powys appartiennent au recueil *Suspended Judgments* (New-York, G. Arnold Shaw, 1915) à l'exception de « Nietzsche (*Visions and Revisions*, New-York, G. Arnold Shaw, 1915).

### EMILY BRONTË

*pages 184-185. La « boueuse enveloppe mortelle » qui « abrite grossièrement » un principe plus divin*

Shakespeare, *Le Marchand de Venise*, acte V, scène 1, vers 64-65 :

« *This muddy vesture of decay/ doth grossly close it in...* »

*page 189. libres parmi les morts*

Psaume 88 : 5.

*pages 193 et 201. Toi, tu es l'être et le souffle*

Deux derniers vers du poème d'Emily Brontë « No coward soul is mine » : « *Thou – thou art being and breath/ And what thou art can never be destroyed !* »

*page 198. pas une seule brume derrière elle*

Shakespeare, *La Tempête*, acte IV, scène 1, vers 151 et 156 : « *The baseless fabric of this vision... leave not a rack behind.* »



*page 198. sous cinq brasses d'eau*

Shakespeare, Ibid., « La chanson d'Ariel », Acte I, scène II, vers 400-401 : « *Full fathom five thy father lies/ Of his bones are coral made* »

*page 201. certains en haillons et certains en lambeaux, et certains en robes de velours*

Il s'agit d'une comptine : « *Hark, Hark, the dogs do bark / The beggars are coming to town/ Some in rags and some in jags/ And some in velvets gowns.* »

*page 201. le vent froid souffle à travers l'aubépine*

Shakespeare, *King Lear*, acte III, scène IV. « *Still through the hawthorn blow the cold wind.* »

NIETZSCHE

En marge du texte, de la main de la personne qui acheta mon exemplaire de ce livre en 1915, on peut lire la note suivante écrite au crayon : « *I dont understand a word of this !* » De quoi réjouir à la fois les mannes de Nietzsche et de Powys.

*page 204. dans les bois avec Audrey*

L'humble bergère de *Comme il vous plaira*.

*page 205. comme le Philosophe au Marteau*

Friedrich Nietzsche, *Le Crépuscule des Idoles ou Comment philosopher avec un Marteau*, 1889.

*page 207. le sentiment est tout ; le nom n'est que bruit et fumée*

*Faust*, première partie, trad. Gérard de Nerval, Garnier frères, 1877, p. 138.

*page 207. l'aristocratique cité de Turin*

Citation provenant de « Pourquoi j'en sais si long », dans *Ecce homo*, rédigé alors qu'il séjourne dans la ville italienne, au 6, via Carlo Alberto, jusqu'à son effondrement de janvier 1889.

*page 212. une sorte de composé Bradlaugh-Ingersoll*

Autrement dit un duo de Calotins : Charles Bradlaugh (1833-1891), l'un des athées les plus célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle, et Robert Ingersoll (1833-1899), libre penseur américain.

*page 213. ce héros « païen » qui ne cesse de stigmatiser et de flageller le philosophe Strauss*

Voir *Considérations inactuelles 1* : David Strauss (1808-1874) est l'auteur, entre autres, d'une *Vie de Jésus*.

## OSCAR WILDE

*page 218. prosterné dans la maison de Rimmon*

2 Rois 5 : 18.

*page 220. L'auteur de Thyrsis*

« Thyrsis » (1866) est un poème de Matthew Arnold.

*page 220. Walter Pater*

Walter Pater (1839-1894), esthète et critique d'art, auteur de *Marius l'épicurien*, de *Portraits imaginaires* et d'un livre célèbre sur *La Renaissance*.

*page 221. la preuve d'un rare génie*

On remarquera au passage que ce que John Cowper dit ici de Wilde s'applique parfaitement à lui-même.

*page 222. Le Vieux Marin*

*The Rime of the Ancient Mariner* (1798), célèbre ballade de Coleridge, que Mervyn Peake a superbement illustrée en 1943.

*page 223. les marges sableuses*

« *In the beached margin of the sea* », Shakespeare, *Midsummer Night's Dream*, acte II, scène I.

*page 224. la mer salée qui rend étrange*

« *To Marguerite* », poème de Matthew Arnold d'abord publié

dans *Empedocles on Etna* (1852). « *The unplumb'd salt estranging sea* », littéralement : « la mer salée qui aliène ».

page 231. l'odeur de la myrrhe, de l'aloès et de la cannelle

Psaume 45 : 8 « *All your robes are fragrant with myrrh, aloes and cassia* ».

page 231. C'est comme ça qu'on se lave les mains

Strophe de la comptine : « *Here we go round the mulberry bush* ».

page 232. les ridicules joutes de traits d'esprit avec Whistler

Le peintre James Whistler (1834-1903), avec lequel il entretint une longue amitié, tout en rivalisant d'esprit avec son aîné de vingt ans.

page 234. les damnés grotesques font des arabesques comme le vent sur le sable

« *And damned grotesques made arabesques, / Like the wind upon the sand !* », Oscar Wilde, *The Ballad of Reading Gaol*.

page 235. elles savent ce qu'elles ont vu

Jean 3 : 11.

page 235. la parabole de l'Image de Bronze

Oscar Wilde, dans le poème en prose, « L'artiste » : « Un soir, il lui vint à l'âme le désir de façonner l'image du *Plaisir qui ne dure qu'un moment*. Et il s'en alla par le monde pour chercher du bronze. Car il ne pouvait penser qu'en bronze. Mais tout le bronze du monde entier avait disparu, et nulle part dans le monde entier on ne put trouver aucun bronze, que le bronze de la statue de *La Douleur qui dure pour toujours*. »

page 236. filles et garçons dorés

Shakespeare, *Cymbeline*, acte IV, scène II, vers 63-64 : « *Golden lads and girls all must / As chimney-sweepers come to dust.* »

*page 236. ceux de Congreve et de Sheridan*

William Congreve (1670-1729) dramaturge et poète anglais.  
Richard Brinsley Sheridan (1751-1816), dramaturge irlandais,  
né à Dublin, rendu célèbre par sa pièce *Les Rivaux*.

JUGEMENT SUSPENDU

*page 249. d'attendre que vienne l'esprit*

Actes I : 13 : 26.

*page 249. la petite voix tranquille*

Rois I, 19 : 12. « *The still small voice* » de la *King James Bible*,  
qui devient dans le français de la Bible de Louis Segond « un  
murmure doux et léger » : « L'Éternel dit : Sors, et tiens-toi  
dans la montagne devant l'Éternel ! Et voici, l'Éternel passa.  
Et devant l'Éternel, il y eut un vent fort et violent qui déchirait  
les montagnes et brisait les rochers : l'Éternel n'était pas dans  
le vent. Et après le vent, ce fut un tremblement de terre :  
l'Éternel n'était pas dans le tremblement de terre. Et après le  
tremblement de terre, un feu : l'Éternel n'était pas dans le feu.  
Et après le feu, *un murmure doux et léger*. Quand Élie l'entendit,  
il s'enveloppa le visage de son manteau, il sortit et se tint à  
l'entrée de la caverne. Et voici, une voix lui fit entendre ces  
paroles : Que fais-tu ici, Élie ? »

*page 251. libres parmi les morts*

Psaume 88 : 5.





LLEWELYN POWYS	7
<i>Christopher Marlowe</i>	9
<i>Le Beau Nash</i>	19
<i>Nicholas Culpeper</i>	27
<i>Vie de William Cowper</i>	35
<i>Thomas Bewick</i>	47
<i>James Thomson</i>	55
THÉODORE FRANCIS POWYS	69
<i>Soliloques d'un ermite</i>	71
JOHN COWPER POWYS	167
<i>L'art du discernement</i>	169
<i>Emily Brontë</i>	181
<i>Nietzsche</i>	203
<i>Oscar Wilde</i>	217
<i>Jugement suspendu</i>	239
NOTICE ET NOTES DU TRADUCTEUR	253







Mise en page : Paula Jiménez

Cet ouvrage a été composé en Adobe Caslon Pro  
et achevé d'imprimer en février 2022  
par l'imprimerie Smilkov

Dépôt légal : mars 2022  
ISBN 978-2-35873-172-0  
*Imprimé dans l'Union européenne.*

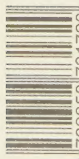


Essais traduits de l'anglais et choisis par Patrick Reumaux, avec des vignettes de Thomas Bewick.

Les frères Powys, qui descendent par leur mère de William Cowper, auteur du poème « *The Castaway* », ont toujours rêvé d'être en marge, au ban de la société, à la façon de *parias*. Autour du premier livre de Theodore, *Soliloques d'un ermite*, inédit en français, les essais ici réunis le montrent surabondamment. Aussi bien les portraits, brossés par John Cowper, de trois « grands anarchistes de l'âme » – Emily Brontë, Nietzsche, Oscar Wilde – que les « vies minuscules » consacrées par Llewelyn à des figures, peu connues à l'exception de Marlowe, d'Anglais plus ou moins excentriques : un dandy, un graveur hanté par la tombe, un botaniste guérisseur, deux poètes guettés par la folie...

« Avec brutalité et insanité, sans ménagement, avec autant de complaisance que de stupidité et de sentimentalisme bousculés et ballottés de tous les côtés, comment pourrions-nous vivre sans les grands anarchistes de l'âme, sereins et méprisants, dont la haute imagination inviolable rafraîchit et recrée perpétuellement le monde ? »

John Cowper Powys, « Jugement suspendu », 1915



9 782358 731720  
16 € • 272 pages